

REVUE ANNUELLE D'ART
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131

VOLUME XVI — Nos 1-2 MONTREAL, AOUT-SEPTEMBRE 1935

Le numéro 10 sous



LE GRAIN DE SÉNEVÉ

REVUE MENSUELLE CATHOLIQUE
FONDÉE EN 1882

L'OISEAU BLEU

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: Plateau 1131

VOLUME XVI — Nos 1-2 MONTREAL, AOÛT-SEPTEMBRE 1935

Le numéro 10 5045



LE GRAIN DE SÈNEVÉ

Les holocaustes également sous le titre Perrine et Charlot à Ville-Marie

Marie-Claire Daveluy



Revue L'Oiseau bleu, Montréal, 1935

Exporté de Wikisource le 25/04/2019

L'OISEAU BLEU — Montréal
(Roman-feuilleton publié de août 1935 à juin 1936.)

LES HOLOCAUSTES

Cinquième partie de
Les aventures de Perrine et de Charlot

ROMAN JEUNESSE

PAR MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la Société Historique de Montréal

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- I. — [Perrine apprend une surprenante nouvelle](#)
 - II. — [Le 29 juillet 1657](#)
 - III. — [La mort de Catherine de Cordé](#)
 - IV. — [Le départ pour Ville-Marie](#)
 - V. — [Ville-Marie !](#)
 - VI. — [La tragédie du 25 octobre 1657](#)
 - VII. — [L'hostilité iroquoise reparaît partout](#)
 - VIII. — [La mission volontaire et secrète de Charlot](#)
 - IX. — [Chez les Onontagués](#)
 - X. — [La mort de Lise](#)
-

1 — PERRINE APPREND UNE SURPRENANTE

NOUVELLE [1]

Catherine de Cordé, la vieille et douce protectrice de Perrine et de Charlot, fit approcher sa chaise longue de la fenêtre, à gauche de sa chambre, puis souhaita d’être seule. Elle plongea son regard sur la route conduisant au Fort. Elle soupira. Comme Québec s’enveloppait de factice quiétude en ce bel après-midi du 21 juin 1657. Qui aurait osé gémir sur l’insolence grandissante des Iroquois, en face de ce ciel d’azur ? Qui voudrait confirmer, en écoutant les oiseaux, en recevant cette brise chantante, la rumeur qui voulait que le gouverneur, Charles de Lauzon-Charny, au caractère à la vérité trop débonnaire, se montrât si découragé de la situation qu’il ne songeait qu’à retourner en France, et cela, même si le vicomte d’Argenson, le nouveau gouverneur, n’arrivait pas cette année, tel que promis.

Mais qu’était cela en ce moment ? Une autre anxiété serrait le cœur de l’aïeule. Que faisait Perrine ? Que voulait dire cette promenade interminable ? D’habitude, sa petite garde-malade ne la quittait que pour revenir aussitôt. “Sans doute, se répétait Catherine de Cordé, je suis si malade, si affaiblie, bien vieille aussi, mes nerfs s’agitent sans trop de raison... Oui, oui, ajoutait-

elle en pressant d'une main tremblante son coeur aux lentes pulsations, la lampe s'éteint graduellement, je m'en vais... et plus rapidement, qu'on ne croit ».

Elle ne se trompait guère, la bonne aïeule. Ses forces déclinaient de façon alarmante. Mais cette constatation ne l'étonnait ni ne l'effrayait. Son tour était venu, voilà tout. Son Créateur l'appelait enfin. Ah ! n'était la crainte de voir demeurer souvent seule, au Canada, sa Perrine, sa jeune compagne aux soins filiaux, dont le frère, hélas ! ne songeait qu'aux aventures héroïques, aux coups d'épée, soldat jusqu'au fond de l'âme, n'était cette crainte, elle partirait presque sans regret. Ses enfants ? Ses petits-enfants ? Ils étaient entourés de solides affections, environnés d'assez de sécurité et de bien-être, en ce pays difficile. Puis, là-haut, que de chers aimés l'attendaient ! L'époux de sa jeunesse heureuse, son fils Pierre l'amiral, « son grand » comme elle l'appelait toujours, qui était mort en mer, il y avait déjà huit longues années.

On frappa à la porte. La figure affable de sa belle-fille, Marie Favery, veuve de ce Pierre Le Gardeur de Repentigny, amiral de la Nouvelle-France, se pencha dans l'embrasure.

« Vous ne désirez rien, chère mère ? J'arrive à l'instant de ma course.

— Entrez, entrez, Marie. Venez me rassurer. Avez-vous croisé Perrine sur la route ?

— Non. Elle n'est pas rentrée ?

— Je m'en tourmente. Il y a trois bonnes heures qu'elle m'a quittée.

— Pourquoi craindre ? C'est une tête froide et sage que celle

de notre petite amie.

— Qui le sait mieux que moi ! Cependant...

— Allons, ne nous troublons pas encore. Vous vous sentiez mieux, ma mère, à midi, moins fébrile.

— Je ne souffre pas, certes. Dieu est bon.

À cet instant, la voix de Perrine se fit entendre.

— Je vous en prie, Marie, allez chercher tout de suite cette enfant.

Mais déjà Perrine ouvrait doucement la porte.

« Chère Madame Le Gardeur, si vous saviez, commença-t-elle, puis reculant : « oh, pardon... je vous croyais seule. Madame de Repentigny ne vous dérangez pas, je reviendrai dans quelques minutes. Ce sera l'heure de la potion.

— Voyons, Perrine, veux-tu bien mettre un instant de côté ta discrétion habituelle ? Regarde ma mère, Elle est encore frémissante d'inquiétude... À cause de toi.

— Oui, fit celle-ci, tu as beaucoup tardé à rentrer. Je ne savais que penser.

Perrine courut s'agenouiller près de l'aïeule.

— Oh ! Madame, reprocha-t-elle, pourquoi vous mettre en cet état ? Le médecin m'en voudra. Que pouvait-il m'arriver, voyons ?

— Ma pauvre enfant, sait-on jamais en ce pays !

— Il se passe tout de même quelque chose d'inaccoutumé, tu as le teint trop animé, Perrine, et tes yeux brillent, remarqua Madame de Repentigny. Allons, qu'y a-t-il ?

— Comment, s'exclama Perrine, vous ignorez encore, Madame, que le deuxième navire de France vient de mouiller devant Québec, il y a une heure à peine.

— J'étais en visite, au fond de la forêt. Mais à mon arrivée, il est certain que je n'ai trouvé que notre vieille domestique huronne à la cuisine. Tout s'explique : un deuxième navire du cher vieux pays est entré au port... Vous m'excusez, continua-t-elle, en se levant, je vais envoyer cette dernière domestique pour en ramener quelques autres. Nous sommes isolées, ici. Elle portera aussi un message au capitaine. Tu sais son nom, Perrine ?

— Le capitaine Tadourneau, madame.

— À tantôt, alors, chère mère. Perrine, nous reprendrons la conversation ce soir, tu as certainement du nouveau à nous apprendre ».

Madame de Repentigny sortit avec un peu plus de vivacité qu'à l'ordinaire. Mais aussi un navire de France abordait encore à Québec. Quel émoi chaque fois pour tous ces colons, sans nouvelles de la mère patrie durant des mois et des mois !

— Perrine, dit l'aïeule, dès que la porte fut refermée, vois, tes mains tremblent... Tu m'effraies. Parle, raconte-moi tout de suite ce qui t'affecte.

— Ce sont des choses heureuses, chère Madame, ne vous alarmez pas. Mais... je ne dirai rien que vous n'ayez pris le cordial que je vais vous préparer.

— Petit tyran ! Fais vite alors.

Perrine se mit à rire doucement tout en mélangeant le médicament prescrit.

— Voici, madame. Buvez lentement... Bien.

— Et maintenant, tiens ta promesse, mon enfant.

— Certes ! chère Madame Le Gardeur, je suis heureuse, heureuse ! Écoutez bien, là ! Un jeune soldat qui montait ici sur l'ordre du capitaine m'a dit que... que...

— Je devine. Il n'y a que des nouvelles de ton aventureux Charlot qui puissent te mettre en pareil état.

— Charlot sera au Canada bientôt, Madame. Charlot ! Ô la joie inespérée ! Qui m'eût dit cela, lorsque je vous quittais il y a si peu d'heures encore ? Je voudrais pleurer, je voudrais rire, je voudrais crier à tous, à toutes mon grand bonheur. Je vais revoir Charlot ! Charlot ! Mon frère tant aimé... Madame, vous aussi, vous êtes heureuse de le revoir ? Dites, dites ? N'est-ce pas que vous l'êtes ?

— Allons, calme-toi. Je ne te reconnais plus. Tu le sais bien que je suis remplie de joie à la pensée de revoir cet enfant prodigue... J'avais si peur de mourir avant son retour, finit-elle très bas, pour elle seule... Puis continuant de monologuer, tandis que Perrine allait retirer de sa mante, demeurée sur le lit de Madame Le Gardeur, une lettre au cachet fraîchement brisé : « Oui, j'ai à lui parler à cet enfant despote et trop charmant. Sa sœur ne doit pas se sacrifier ainsi, pour tous. Mais ma petite Perrine devra toujours ignorer ce que je médite d'obtenir...

— Qu'est-ce que je vois, Perrine ? reprit l'aïeule plus haut. Tu as une missive ?

— Bien courte, madame, où l'essentiel seul est inclus. Mais comme cela compte auprès de moi, de vous aussi ; Vous allez en juger.

— Lis, ma petite enfant.

— Voici :

Ma chère Perrine,

Par un hasard que je bénis, un jeune soldat de mes a mis se met en route pour le Canada sur le navire du capitaine Tadourneau. Ce vaisseau ne précédera que de quelques semaines celui où je m'embarquerai moi-même... car je puis enfin prendre la route du Canada, à dessein de ne plus jamais le quitter. Toutes ces questions concernant l'héritage de la tante Le Jeal sont maintenant résolues et à notre avantage. Puis, mon exil a assez duré ; les plus célèbres médecins du monde me jugeraient guéri de tant de chocs successifs, sinon assagi d'âme, ou devenu ami de nos perfides Iroquois. Sais-tu quelle bonne nouvelle m'apportait hier, le gouverneur de Montréal ? Qu'un grade de lieutenant à tenir dans la garnison de Ville-Marie m'avait été obtenu, grâce aux influents Messieurs de Montréal. Je retourne d'ailleurs avec MM. de Maisonneuve et d'Ailleboust, qui se montrent d'une bienveillance extrême pour ton frère. À bord se trouveront aussi quatre Messieurs de Saint-Sulpice, venant apporter aux Montréalais le bienfait d'un clergé paroissial. Ce sont : M. de Queylus, abbé de Loc-Dieu, un riche, puissant, généreux et fort distingué ecclésiastique ; M. Souart, riche aussi, et si bon, si aimable ; et MM. Galinier et d'Allet. Si rien de catastrophique ne survient, nous serons à Québec vers la fin de juillet.

Et maintenant une dernière surprise. Depuis ma dernière lettre, c'est-à-dire, il y a maintenant quatorze mois, je suivais le conseil de notre chère mère adoptive, Madame Le Gardeur... je me mariais, Perrine. Ma femme, c'est une gracieuse enfant de dix-huit ans, que j'appelle Lise, mon Elisabeth, et qui n'a

qu'un défaut, celui de trop aimer le dur et aventureux soldat que je demeure au fond. Et maintenant, prépare-toi à bien accueillir la mère, le père et... un tout petit enfant, né il y a deux mois. Il porte, ce fils de ton frère, le prénom de Pierre, en souvenir de l'amiral de Repentigny, qui fut jadis si paternel pour nous. À bientôt, ma sœur chérie, quelle joie de se retrouver, de reprendre notre bonne vie d'autrefois, d'entourer à toute heure le fauteuil de notre incomparable bonne-maman Le Gardeur. Dis-lui mille choses affectueuses de la part de Charlot, dont le cœur vaut mieux que la mauvaise tête, je t'assure. Parle-lui de ma jeune femme, de notre hâte à tous deux de lui présenter notre premier-né.

À toi les baisers de Lise et de son mari, ton frère toujours plein de regrets de se voir éloigné de toi.

CHARLOT

(À Dieppe, à l'auberge du Cheval blanc, 2 avril 1657.)

— Ce Charlot ! fit en haussant les épaules Madame Le Gardeur. Elle essayait des larmes qui glissaient lentement sur ses joues d'ivoire. Ton frère ne peut procéder que par coups inattendus... Le voici donc marié !

— Et il a un petit Pierre !... Que pensez-vous de cet amour d'enfant que nous serrerons bientôt dans nos bras ?

— Je pense que ce sont de lourdes responsabilités pour notre jeune soldat.

— Madame, vous savez bien que je prendrai ma part de ces

responsabilités.

— Je ne le sais que trop, ma petite Perrine.

— Que voulez-vous dire, Madame ? Mais comme vous paraissez lasse tout à coup ?

— Oui, aide-moi à regagner mon lit. Mon cœur bat avec trop de rapidité. Il m'étouffe.

— C'est trop d'émotions à la fois. Oh ! J'aurais dû consulter le médecin avant de vous communiquer cette lettre...

— Ne te chagrine pas ainsi... Bon. Voici mon lit.. Et maintenant, laisse-moi, si tu veux. Je vais fermer les yeux et m'efforcer de ne penser à rien.

— Permettez que je ne vous quitte pas. Je vais m'installer sur ce fauteuil à votre droite, je ne bougerai pas plus que vous.

— À ton aise, ma bonne enfant. Elle eut raison, Perrine, de veiller sur la malade. Une heure plus tard, une crise cardiaque se déclarait. Il fallut toute la science du docteur pour amener vers la fin de la nuit une légère amélioration. Enfin, vers cinq heures, alors qu'une journée radieuse s'annonçait déjà, la bonne aïeule fut prise d'un sommeil reposant. La crise était passée et avec elle tout danger immédiat.

Le médecin, en se retirant, dit à Madame de Repentigny : « Faites vite coucher cette jeune Perrine, je ne veux soigner qu'une malade sous ce toit ».

Et Perrine dut obéir, non sans avoir lu la lettre de Charlot à Madame de Repentigny. Lecture qui fut suivie de larmes abondantes, lesquelles, en détendant les nerfs de la jeune fille, favorisèrent, pour elle aussi, un sommeil profond et vraiment réparateur.

1. [↑](#) Première partie du troisième et dernier volume des *Aventures de Perrine et de Charlot*. Voir la collection de l'*Oiseau bleu*, années 1921, 1931 et 1932.

II — LE 29 JUILLET 1657

De belles journées tièdes, soleilleuses, marquèrent la fin de juillet. Catherine de Cordé en ressentit les salutaires effets et fut en état de se lever un peu chaque jour. Sa surprise égalait sa reconnaissance envers Dieu qui lui donnait du répit. Elle pourrait donc revoir Charlot. Chaque jour, avec Perrine, elle parlait de cet événement qui allait certainement bouleverser l'existence de la jeune fille. Elle suivrait le jeune ménage dans la sanglante Ville-Marie. L'aïeule s'en attristait. La vie héroïque des Montréalistes la jetait sans cesse dans l'admiration, comme la plupart des Québécois, mais à cette admiration ne s'était joint jusqu'ici aucun autre sentiment. Presque tous les siens demeuraient à Québec. Il y avait bien sa fille, Marguerite, la femme du commandant de La Poterie, qui résidait au Fort des Trois-Rivières, poste exposé tout autant que celui de Montréal à la cruauté iroquoise. Mais comme elle y avait demeuré elle-même quelques années, au milieu et sous la protection immédiate de braves et endurants soldats, elle ne pouvait parvenir à juger l'endroit aussi périlleux que Montréal. Puis, cette résolution de Charlot d'aller désormais vivre à Ville-Marie, en qualité d'officier de la garnison ne faisait qu'augmenter ses craintes. Charlot ne désirait-il pas toujours se jeter au plus fort de la

mêlée, là où le danger était imminent ? Puis, ces Iroquois, qu'il avait si bien connus dans ses diverses captivités, alors qu'enfant, puis jeune homme, il passait de longs mois auprès d'eux, l'effrayaient fort peu. Il dépistait les ruses des barbares avec succès ; il se montrait aussi habile qu'eux comme canotier et comme coureur. Mais, surtout, il gardait sur eux, presque à l'égal de Lambert Closse, la supériorité d'un tireur redoutable. « Cet ancien captif d'Ossernenon nous abat comme des moineaux » déclaraient les Agniers, en retournant dans leurs bourgades. Oui, le jeune soldat, malgré les nobles sentiments de son cœur, ne savait comment dominer sa rage dès qu'il s'agissait d'une attaque d'Agniers. Il y courait des premiers, ne voulant pas écouter les conseils les plus élémentaires de prudence. Et il frappait d'estoc et de taille, tirait, toujours au premier rang. Et toujours alors une vision torturante se produisait. Il revoyait les chers êtres qu'il avait profondément aimés, expirant sous les coups et les supplices de ces barbares. D'abord, il revoyait Julien l'idiot, le bon matelot, protecteur de sa petite enfance ; puis Kinaetenon, l'Iroquois généreux, qui avait payé de sa vie sa bonté pour Charlot, captif en sa bourgade ; puis, l'interprète trifluvien, modèle et héros de son enfance, Thomas Godefroy de Normanville ; puis... mais ici sa rage se fondait en un rauque sanglot, et l'image adorée d'une Algonquine paraissait...

L'aïeule se rappelait bien le chagrin de Charlot à la nouvelle, en août 1652, de la prise de Godefroy de Normanville. Il avait été si violent ce chagrin, avait duré avec une telle intensité d'expression que le médecin avait ordonné pour le jeune homme un voyage immédiat en France. Il était donc parti en novembre 1653, sur le vaisseau du capitaine Pointel, en la compagnie du Père Joseph du Perron, un jésuite que le jeune homme aimait, et

qui, à ce titre, pouvait avoir de l'influence sur lui.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis ce départ. Chaque navire, au printemps, apportait une lettre de l'absent. Il se dévorait d'ennui là-bas, en cette belle France, où l'on accueillait pourtant avec honneur le jeune soldat canadien, aux beaux récits d'aventures « vécues », disait-on. Mais Charlot éprouvait trop fortement la nostalgie de sa forêt canadienne ; il enviait, à en crier parfois, ses compagnons d'armes des Trois-Rivières, libres de courir sus à ces Iroquois abhorrés ; et tout cela l'obsédait toujours de quelle façon brûlante, insupportable. Il y avait aussi le souvenir de Perrine qui mouillait ses yeux. Que ne l'avait-elle suivi en France ? Mais elle décidait la sage petite sœur de rester auprès de Madame Le Gardeur, d'entourer sa vieillesse des plus tendres soins. Et cela, certes, malgré les protestations de l'aïeule, qui avait prié que l'on ne songeât pas à elle dans les décisions à prendre pour le bien-être des orphelins qu'elle chérissait. Et Perrine, comme toujours, l'avait emporté en toute la conduite à suivre. Quelle fermeté elle possédait, cette jeune sœur à la sensibilité frémissante pourtant.

Catherine de Cordé repassait souvent ces pénibles incidents en son esprit, tandis que Perrine, qui la croyait assoupie, pleurait, le front penché sur le vêtement qu'elle cousait.

Car la dévouée petite sœur savait aussi d'autres terribles choses. Elle savait ce que Charlot avait voulu cacher à tous, même à sa vieille protectrice. Cette rage, cette exaspération de tout l'être pourtant généreux de son frère, en face des Iroquois, elle en connaissait la raison principale, celle qui dominait toutes les autres, bien vives pourtant.

Le cœur de Charlot saignait d'une plaie peut-être

inguérissable ? Ce cœur, si souvent, pleurait à s'en briser, tout près d'elle, en évoquant le souvenir de la liliale Algonquine, qui avait pris toute son âme un jour, à Ossernenon. Il la revoyait sans cesse mourante, atteinte à sa place d'une balle iroquoise et donnant sa vie pour lui, un sourire d'ineffable tendresse sur les lèvres. Et Perrine, doucement, essayait de reconforter ce cœur endolori que guettait une haine aveugle, sans frein, terrible. Elle lui disait « que toute femme qui aime profondément aurait agi, et avec bonheur, ainsi que l'avait fait sa fleur sauvage... *Des holocaustes*, des holocaustes, *ajoutait-elle toujours alors*, avec un regard de prophète attristé, peut-il y avoir autre chose, en ce pays où l'on doit souffrir, à la fois pour la conversion des pauvres infidèles et l'agrandissement de notre France bien-aimée ?... » Et Charlot la quittait un peu moins sombre, sa secrète douleur un instant adoucie.

Vraiment Catherine de Cordé avait été sage, tout en ignorant ce drame sanglant d'amour, de recommander à Charlot de se marier. Seule, une tendresse féminine pouvait guérir, ou atténuer la perte d'une autre tendresse féminine. Et Charlot, après avoir repoussé les conseils de l'aïeule avec indignation, avait fini, les circonstances aidant, par s'y abandonner. Sans doute, il était aimé plus qu'il n'aimait, cette fois, et n'était la venue d'un fils, peut-être eût-il éprouvé de l'impatience en face des sentiments excessifs que lui manifestait l'ardente enfant un peu exaltée mais jolie, si douce, bien frêle aussi, qu'il avait épousée.

Enfin, tout ceci allait entrer dans une phase nouvelle. Charlot rentrait au Canada définitivement.

Le 29 juillet, à six heures du matin, un soldat frappait à la porte des Le Gardeur. Il annonça à qui voulait l'entendre qu'un

navire de France s'avanceit vers Québec avec lenteur, n'ayant pas le vent bien en poupe. Dans quatre heures, tout au plus, il serait au port. Il avait pensé que Mlle Perrine serait heureuse de le savoir. On lui avait appris au Fort que le frère de la jeune fille devait revenir par un des navires de cette année. Puis, le soldat était reparti, et Perrine apprenait par un des domestiques, à qui elle fit signe de parler bas, Mme Le Gardeur n'étant pas réveillée, semblait-il, toute ces nouvelles qui firent battre son cœur à grands coups. Charlot pouvait bien être à bord de ce navire.

Elle se calma, songeant qu'il lui faudrait user de prudence auprès de Madame Le Gardeur. De fortes émotions provoqueraient une crise nouvelle, peut-être fatale, cette fois.

Elle pria durant quelques instants. Non, la Providence ne permettrait pas que sa chère protectrice la quittât au milieu de ce grand bonheur : le retour de Charlot et l'arrivée du petit Pierre. Elle aurait assez de forces, la bonne aïeule, pour bénir et presser sur son cœur cet ange que le Ciel envoyait pour panser la blessure que Charlot avait *toujours* au cœur, devant l'aimante et perspicace Perrine.

Lorsqu'elle se releva, elle vint frapper à la porte de Madame Le Gardeur. Toute sa prudence naturelle bridait sa joie et tenait en alerte son esprit.

« Entrez, fit la voix de Madame Le Gardeur.

— Comment vous sentez-vous, ce matin, Madame ? demanda la jeune fille.

— Les nerfs calmes, petite, mais le corps bien las. Je vais paresser au lit une partie de la journée.

Les yeux de Perrine brillèrent. C'était ce qu'elle souhaitait suggérer à la bonne aïeule. Elle s'agenouilla près du lit.

— Que j'aime à vous voir aussi raisonnable, Madame. Le médecin a tant recommandé de ne vous permettre aucun effort superflu.

— Dis-moi, mon enfant. J'ai entendu tout à l'heure la voix d'un soldat. Il parlait, parlait à nos gens de service. Es-tu au courant ? Rien de pénible n'est arrivé, j'espère ?

— Non, non, Madame. Rien de pénible.

— Tant mieux. Ne t'occupe pas de moi, Perrine. Ma potion une fois prise, je vais somnoler un peu durant une heure ou deux.

— C'est cela, madame, je reviendrai auprès de vous, peu après dix heures. Le temps est si beau qu'une petite promenade me plairait.

— Tu as raison, Perrine. Puis, sonde bien l'horizon, et si quelque voile blanche paraît au loin, rends-toi au Fort. On y aura peut-être reçu des nouvelles. Je ne sais pourquoi... il me semble que notre Charlot n'est plus très loin de nous... Ah ! qu'il se hâte, qu'il se hâte, ajoutait-elle tout bas. Quelle faiblesse et quelle paix je ressens !... Les émotions de ce monde ne peuvent plus guère me troubler, je crois que l'on juge de tout avec sérénité quand vient la fin... Mais va donc, Perrine, laisse les volets ouverts, je te prie, » reprit-elle plus haut.

III. LA MORT DE CATHERINE DE CORDÉ

Un peu de somnolence gagna la bonne aïeule, une fois Perrine partie. Le calme régnait à la maison comme au dehors. On vint frapper deux fois à la porte de la malade, mais celle-ci ne sortit point de sa torpeur. Madame de Repentigny entra quelques minutes avant dix heures. Elle s'approcha du lit. Elle contempla le visage émacié, d'un ton un peu grisâtre, de sa belle-mère. De l'inquiétude parut sur son front et elle soupira. Puis elle se prit à monologuer : « Comment cette chère mère allait-elle prendre la nouvelle, si, comme l'espérait Perrine, le cher, l'aventureux Charlot revenait par le navire que l'on avait signalé ce matin ? Il était tout près d'atteindre la rive maintenant... Si le médecin venait prêter main-forte durant les premières heures émouvantes du retour ?... Je vais envoyer chez lui ma fidèle huronne avec un mot à cet effet.

Ah !...

Catherine de Cordé ouvrit à ce moment les yeux. Elle vit sa belle-fille penchée sur elle, le regard anxieux.

— Qu’y a-t-il, ma bonne Marie ? demanda-t-elle.

— Du nouveau se prépare, je crois, ma mère. On nous apprend... Elle hésita.

Ne craignez pas pour moi, Marie. Parlez. Je me sens très faible ce matin, mais calme, si calme. Serait-ce la sérénité de ceux... qui contemplent un beau couchant, le leur ? Il se pourrait.

— Pourquoi nous chagriner avec de semblables réflexions ?

— Mon temps est fini, ma pauvre amie. La journée a été longue, fructueuse, je l’espère. Un seul désir persiste en mon cœur : revoir Charlot, lui recommander sa sœur, ma sage et dévouée Perrine, dont la jeunesse a bien été un peu sacrifiée jusqu’ici... Mais dites, Marie, que vouliez-vous m’apprendre tout à l’heure ? N’hésitez pas, je vous prie, je suis en état de recevoir même la plus pénible communication.

— La joie est peut-être plus à appréhender, ma mère.

— La joie ? Catherine de Cordé souleva légèrement la tête et regarda autour d’elle. Un coup de canon retentit à cet instant, suivi de quelques cris que la distance rendait faibles.

— Le canon ? s’exclama en souriant la malade. Mon pressentiment ne me trompait donc pas ?... Charlot va sans doute débarquer... Perrine n’est pas revenue, Marie ?

— Non, ma mère, et c’est bien ce qui me fait croire qu’elle n’a pas espéré en vain, cette fois. Tenez, prenez cette potion toute prête...

— Est-ce sur l’ordre de Perrine que vous me l’offrez ?

— Oui, il était convenu qu’à dix heures sonnant, je venais vous l’offrir si votre garde-malade n’était pas à son poste.

— Bien, donnez.

Et tandis que la malade absorbait le cordial, un grand bruit de voix, quelques rires, s'entendirent au dehors. Puis, on entra dans la maison, et ce fut, dans les pièces voisines de la chambre de l'aïeule, une animation inaccoutumée. Soudain, on entendit des pleurs d'enfant. Madame de Repentigny tressaillit, puis saisit la main de sa belle-mère.

— Marie, dit alors paisiblement Catherine de Cordé, laissez-moi. Allez rencontrer vos hôtes... Je vais prier Dieu en attendant qu'il m'accorde toutes les forces qui me sont encore nécessaires... Oh ! vous n'avez rien à m'apprendre. Je devine quel voisinage inespéré j'obtiens enfin... Allez... Je vous en prie. Dites à Perrine de venir à moi dans un quart d'heure. »

Perrine frappait à la porte un peu plus tard. Elle pénétrait avec crainte, mais ne put retenir une exclamation de plaisir en voyant la bonne aïeule installée sur sa chaise longue, la figure très pâle, niais les yeux souriants et pleins d'un feu inaccoutumé.

— Alors, Perrine, interrogea l'aïeule, tout se réalise comme je l'ai espéré si souvent ?

— Oui, madame, répondit Perrine d'une voix étranglée par l'émotion. Je me sens si heureuse, oh ! comme mon bonheur serait sans mélange, si ce n'était votre état de langueur.

— Mais voyons, ma petite fille, je ne me sens pas plus mal qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi vous être levée ?

— La visite que je vais recevoir mérite cette attention. Allons, qu'attends-tu pour faire entrer Charlot ?

— Il fait les cent pas dans le corridor et modère mal son

impatience. Il n'a pas changé là dessus.

— Qu'il entre, qu'il entre !

Perrine courut à la porte, l'ouvrit et Charlot, d'un bond, fut aux genoux de Madame Le Gardeur. Il baisa les mains diaphanes, tremblantes, puis se relevant, il entoura de ses bras et pressa un long moment contre lui la forme frêle, toute blanche de la malade.

— Bonne-maman chérie, murmura-t-il, que de fois, en esprit, je vous ai ainsi tenue contre mon cœur... Mais enfin, je suis vraiment revenu auprès de vous... je vous vois... je vous parle... je sais que je ne vous quitterai plus.

— Mon petit, mon vieux cœur éprouve une joie profonde, lui aussi. Je ne l'aurais pas cru capable de battre encore si fortement... Tiens, va te mettre à quelque distance... Comme tu es devenu un élégant et fier cavalier ! Un peu mince comme silhouette, cependant. Bien, prends cette chaise près de moi. Nous allons causer une bonne demi-heure...

— Madame, fit Perrine, inquiète, en se rapprochant, vous vous fatiguerez en ayant tout de suite une longue entrevue.

— Longue ? Une demi-heure ? fit l'aïeule.

— En effet, approuva Charlot. Puis, j'aimerais auparavant vous présenter ma femme et mon fils, madame.

— Comme vous voudrez, mes enfants. Tu sais, Charlot, j'écoute docilement Perrine. C'est à son tour de commander.

Charlot attira sa sœur vers lui.

— Perrine, ma sœur chérie, tu sais mieux que moi reconnaître un peu de l'immense dette de gratitude que nous devons à notre protectrice d'autrefois et d'aujourd'hui.

Puis, après avoir baisé de nouveau la main de Madame Le Gardeur, il quitta la pièce en disant : « Je vais chercher Lise et vous la ramènerai notre fils dans ses bras ».

Perrine profita de la sortie de son frère pour convaincre la malade de la nécessité de ménager ses forces. Elle lui fit reprendre son lit. Elle l'entoura d'oreillers, bassina son front, ses tempes.

— Merci, ma petite fille. Tes soins sont filiaux, mais tes yeux s'alarment il me semble. Dieu est si bon. Il ne faut pas. M'avoir permis de revoir et d'embrasser ton frère une dernière fois... et je l'entreprendrai enfin, tel que je le voulais. L'ordre du médecin sera enfreint cette fois. Je l'entends qui monte, ce bon docteur... Tu me comprends, enfant, ce n'est pas demain qu'il faut que je parle à Charlot seul, c'est *aujourd'hui même*. Tu me promets de m'aider en ceci ?

— Chère Madame Le Gardeur, lorsque je vous refuse quelque chose... vous savez bien que c'est parce qu'il y aurait danger à le permettre. Oh ! pourquoi Dieu ne vous guérit-il pas tout à fait. Je ne puis être parfaitement heureuse... sans vous... Et Perrine étouffa un sanglot.

— Perrine, voyons, qu'est devenu ton esprit chrétien. Il faut vouloir tout ce que Dieu veut, comme il le veut... Mais dis-moi, avant que le docteur entre, elle est jolie, ta petite belle-sœur ?

— Jolie et frêle, trop frêle, madame. Et quel amour elle a pour mon frère. Elle ne le quitte pas des yeux. Le petit Pierre est ravissant, mais délicat de santé, comme sa mère, j'en ai peur. Il m'a déjà souri. Nous serons de bons amis.

— Par quel navire sont-ils venus ces enfants ?

— Par le vaisseau nantais. À bord se trouvaient, figurez-vous, M. d'Ailleboust, de Coullonges, M. de Maisonneuve et... quatre Messieurs de Saint-Sulpice à destination de Ville-Marie. Tous ces voyageurs, sauf notre ex-gouverneur d'Ailleboust sont demeurés à l'île d'Orléans, chez les Maheu.

— Mais c'est intéressant tout cela.

— Charlot amène au Canada son beau-frère, André de Tenancourt. Il n'est plus très jeune, paraît-il, ayant trente-cinq ans environ. Son humeur est taciturne, son esprit railleur, son cœur insensible. Mais son courage et son intelligence rachètent tout, dit mon frère auquel je dois ce portrait moral, ajouta Perrine en riant. Nous le verrons cet après-midi, car, quoique ne le témoignant pas extérieurement, il adore sa sœur, qu'il a un peu élevée, étaient devenus, tous deux, orphelins très jeunes.

— Le Canada accueille bien les célibataires... surtout s'ils deviennent soldats à l'occasion.

— Vous pensez bien qu'il est militaire. C'est d'ailleurs la vie du régiment qui a rapproché Charlot d'André de Tenancourt. Puis, celui-ci lui a présenté sa sœur... Charlot m'a avoué en riant qu'André m'avait très bien remplacée en France et lui avait épargné par ses conseils je ne sais combien de jours de punition. Il n'est pas célibataire, madame ; il est veuf depuis plusieurs années d'une femme qui l'a rendu très malheureux. Et ceci explique, m'a encore appris Charlot, son caractère sombre, silencieux, son ironique réserve auprès des femmes... Madame, veuillez m'accorder ceci, le docteur frappe, dit vivement Perrine. Vous parlerez à Charlot, quand vous aurez reposé toute une longue heure. Promettez, promettez... pria Perrine qui courait ouvrir la porte...

— Je promets, petite, répondit Madame Le Gardeur en soupirant.

Le docteur ne fit pas une longue visite. Il recommanda le calme, de courts entretiens et annonça qu'il reviendrait avant la nuit. À Perrine qui le reconduisait et dont les yeux interrogeaient. « Mon enfant, dit-il, je regrette de vous peiner dans un jour comme celui d'aujourd'hui, mais quittez le moins possible votre vieille protectrice. Elle n'a presque plus de pouls. La fin approche.

— Oh ! mon Dieu, dit douloureusement Perrine. Souffrira-t-elle beaucoup, docteur ?

— Non, mon enfant. Le grand sommeil la prendra peut-être durant une de ces somnolences qui deviennent de plus en plus fréquentes, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Perrine. Docteur, si on lui interdisait toute visite pour aujourd'hui, croyez-vous que ce serait prudent ?

— Ma pauvre petite, ne luttez plus avec votre malade, même sous le prétexte de la faire vivre plus longtemps. Accordez-lui tout ce qu'elle demandera. Madame Le Gardeur est entre les mains de Dieu pour l'heure et la minute précises où Il l'appellera à Lui. Ma science ne lui est plus indispensable, mais seulement, adoucissante. Continuez à lui donner le médicament déjà prescrit. Courage, mon enfant. À ce soir. »

Lorsque Perrine entra de nouveau dans la chambre, elle y trouva Charlot, sa jeune femme, le bébé et Madame de Repentigny.

— Perrine, dit la malade, on a pris ma chambre d'assaut, tu le vois... Comme je suis heureuse de connaître, de bénir notre petit

Pierre ; mes bons enfants, continua-t-elle en s'adressant à Charlot et à sa jeune femme, puisse-t-il être moins friand d'aventures que son papa... quoique soldat courageux comme lui.

— Madame Le Gardeur, vous ne me croyez donc pas assagi maintenant ? reprit Charlot en riant. Lise, défends-moi.

— Non, reprit doucement celle-ci, car tu me quittes trop souvent à mon gré, et pour ceci, et pour cela. Je te voudrais toujours à mes côtés.

— Ma pauvre enfant, vous oubliez sans cesse que vous avez épousé un soldat... lui rétorqua Charlot, tandis qu'une ombre d'ennui, de contrariété traversait son front.

— Eh bien, maintenant, Charlot et Lise, dit Madame de Repentigny, nous allons redescendre. Il y a en bas, au salon, beaucoup d'anciennes connaissances qui veulent voir Charlot et saluer sa jolie jeune femme.

Tous se dirigèrent vers la porte.

Charlot, appela faiblement la malade au moment où celui-ci allait disparaître.

— Que me voulez-vous, chère bonne maman ? répliqua vivement le jeune homme en revenant près du lit.

— Reviens ici, seul, dans une heure.

Puis Madame Le Gardeur ferma les yeux, en faisant de la main un geste d'au revoir.

Un lourd sommeil saisit cette fois la malade. Il se prolongea bien au delà du temps convenu. Charlot, exact au rendez-vous, ne s'en plaignit pas. Il approcha sans bruit de la fenêtre, un vaste fauteuil. Et là, bien enfoncé dans le siège moelleux, les yeux fixés

sur l'inoubliable paysage de la cité de Champlain, il se prit à rêver. Il se revoyait enfant, courant un peu partout, autour de l'enceinte du Fort, sous la surveillance du bon matelot, Julien l'Idiot, ou tenant par la main l'interprète condescendant et aimable qu'était Olivier Le Tardif. Il redevenait ensuite jeune soldat sous M. de Montmagny. Que cela lui plaisait alors le rôle de sentinelle au Fort ! Il ne se lassait pas de contempler les merveilleux horizons que lui offrait Québec du haut de son roc énorme. Devant lui, c'était le fleuve qui chantait, tantôt avec douceur, tantôt avec colère, ou infinie mélancolie. En arrière, il entendait la rumeur mystérieuse des profondes forêts de la Nouvelle-France. Son imagination vagabondait avec délices autour de ce vert panorama d'immensité... « Comme cela me paraît peu changé, se prit-il à remarquer ! Que j'aimerais à m'enfoncer de nouveau sous ses pins au bruissement un peu dur... Non, hélas ! je ne suis pas guéri des aventures quelles qu'elles soient... Je les appelle, je les désire de tout mon être... Puis, et ses poings se serrèrent, j'ai ma revanche à prendre contre les ravisseurs de mon bien le plus cher... Lis-en-Fleur, je ne t'ai pas oubliée, va... J'aime Lise pourtant, corrigeait-il aussitôt. Elle ne vit que pour moi, elle m'a donné ce petit Pierre... aux yeux bleus qui me rappellent... Allons, allons, secouons tout cela. Vivons au jour le jour...

— Charlot, fit soudain la voix affectueuse de M^{me} Le Gardeur, viens près de moi. À quoi rêves-tu donc avec cette intensité d'expression ?

— Comment, bonne-maman, vous étiez réveillée, répondit vivement Charlot. Depuis longtemps ?

Il transporta son fauteuil près du lit et prit dans la sienne la

main de la malade.

— Depuis au moins dix minutes, et j'en ai appris bien long, rien qu'en suivant sur ta mobile figure le reflet de tes pensées... Pauvre enfant !

— Bah ! je ne suis pas à plaindre. Je suis revenu près de vous. Je vais reprendre la vie ardente et belle du soldat, offrir ma vie à toute heure pour les causes les plus nobles.

— Pauvre enfant, puis-je dire encore. Tu aimes la vie pourtant, Charlot, et tu ne penses qu'à t'exposer.

— Je crois qu'il y a bien des choses que j'aime encore davantage que la vie... Les miens, mon pays, l'honneur de tous. Humeur de soldat, sans doute.

— Oui, oui, je sais, et c'est justement de cette humeur que je veux t'entretenir. Il faut subir les bons combats, mon enfant, mais non devenir chercheur d'aventures, même glorieuses.

— Bonne-maman, j'arrive et déjà vous voulez me sermonner... fit Charlot en riant. Oh ! c'est un vieil enfant que vous gronderez, allez, et qui a déjà passablement souffert ! Puis, je vous assure que je ne manque pas de conseillers, mon beau-frère, ma femme auxquels va se joindre Perrine... Bah ! à quoi bon ? Les événements ne décident que trop souvent pour nous.

— Tu as raison, mon enfant. Et si tu voulais dorénavant t'en rapporter aux seuls événements...

— Puis-je agir autrement ? J'ai femme et enfant... Je me répète cela tous les jours, croyez-le.

— Et tu as une sœur, ajouta vivement la malade en pressant la main du jeune soldat.

— Perrine ? Vous voulez me la confier ? Mais cela va de souhait. Lise en est déjà très enthousiaste. Elle m’a reproché de ne pas lui en avoir assez parlé. Et pourtant, lui ai-je assez décrit cette sœur profondément chérie. Madame, est-ce que, vraiment, vous avez cru qu’il était nécessaire de me recommander Perrine ? Mais elle n’a son pareil nulle part ?

— Je sais, Charlot, que tu lui es très attaché. Mais je connais mieux que toi, peut-être, le cœur de ta sœur, sa capacité d’abnégation, son constant souci de s’oublier, de ne penser qu’au bonheur des autres. Toi comme moi, Charlot, nous avons fait trop souvent appel à cette âme généreuse, qui se donne sans compter... Je m’en vais, moi, et plus vite qu’on ne veut me le dire... Alors, ma petite Perrine restera seule... Toi, Charlot, tu as ta femme, ton fils, une carrière que tu idolâtres. Mais, elle, Perrine, ne vit-elle pas en marge de toutes ces affections si grandes, si belles...

— Elle vivra près de nous, toujours, Madame et si je meurs dans quelques justes combats, eh bien, elle aidera Lise à élever un autre petit soldat tout dévoué à notre patrie canadienne.

— Mais Perrine demeurera encore sans un bonheur vraiment personnel. Ne peut-elle donc être aimée, cette enfant ? Oh ! je sais, on se marie jeune en ce pays, et les vingt-neuf ans de Perrine semblent peser d’un poids lourd sur sa tête blonde. Mais, Charlot, n’exagérons rien, ce n’est pas encore être très vieille que d’atteindre trente ans.

— Je le sais, certes. Et s’il y a à faire une remarque sur l’apparence de ma sœur, c’est qu’elle est encore embellie, et que la profondeur de son regard décèle une intelligence peu commune.

— Eh bien, écoute Charlot, il faut me promettre de ne plus aimer Perrine pour toi, pour les tiens, à la façon d'une ombre bienfaisante planant sur ta vie, et même au delà. Au contraire, tu feras passer le souci de son avenir, d'une vocation encore possible, *avant toute chose*. Ne la laisse pas se sacrifier de nouveau, le cas échéant. N'écoute pas les scrupules de son cœur. Elle a si bien éloigné de sa pensée toute part d'espérances personnelles qu'elle a fini par croire qu'elle léserait les autres si elle s'y abandonnait. Je crois que tu me comprends, mon enfant ? Tu es entier, fougueux, volontaire, mais ton cœur est noble, je le sais, Charlot.

— Je n'oublierai certes jamais, madame, ces aperçus profonds sur la nature de ma Perrine... Ah ! poursuivit avec agitation Charlot, en se levant et en marchant au travers de la chambre, je suis vraiment indigne des âmes très hautes qui m'entourent... Je les blesse, je les peine... à mon insu le plus souvent.

— Ne t'énerve pas ainsi, enfant. Reviens t'asseoir...

— Bonne-maman, posez la main sur ma tête si peu raisonnable, cria soudain Charlot, en se mettant à genoux près du lit de l'aïeule. Bénissez le pauvre Charlot qui veut accomplir tout ce que vous désirez, allez !

— Je le sais, mon enfant. Je te bénis de tout cœur, ainsi que tu le désires. Je t'aiderai de là-haut à remplir ta promesse. Va, maintenant, mon enfant... quitte-moi. Je vais reposer... Le sommeil me gagne. Maintenant que j'ai, causé avec toi, il sera bon, si bon... ce sommeil. »

La bonne aïeule ferma en effet les yeux, joignit les mains sur la poitrine, mais elle murmura encore :

— Va, mon enfant... dis à Perrine... que je suis heureuse, heureuse, finit-elle très bas.

Et il sembla à Charlot, qui s'attarda quelques instants pour la regarder dormir, qu'un sourire effleurait et illuminait toute cette mince figure aux rides si peu nombreuses encore. Il sortit sur la pointe des pieds et quitta bientôt la maison. Il avait besoin d'une détente. Une longue marche lui permettrait de reprendre son équilibre. La conversation qu'il venait d'avoir avec sa vieille protectrice l'avait remué plus profondément qu'il n'avait cru. Il venait de vivre quelques minutes désormais inoubliables.

Lorsqu'il revint deux heures plus tard, le soleil couchant enveloppait d'une lumière très douce la maison des Repentigny. Il vit soudain sa femme sortir en hâte et regarder anxieusement de tous côtés. L'ayant enfin aperçu, elle se dirigea vivement vers lui. Charlot fut surpris de l'expression d'ordinaire douce, un peu apathique même, des yeux de sa femme. Ils révélaient presque de l'effroi.

« Mon ami, dit-elle, entrez vite. Je crois que ...que la fin est venue. Perrine sanglote au pied du lit de Madame Le Gardeur qui ne s'est plus réveillée depuis... depuis votre départ. On est allé deux fois chez le médecin. Il est absent. Mon frère est là-haut aussi. Vous savez qu'il a fait de fortes études médicales. Il m'a fait signe que tout était bien fini... Il n'ose avertir Perrine, qu'il connaît à peine...

— Ma chère Lise, dit enfin Charlot, qui essayait une larme, Perrine et moi nous perdons en ce moment la grande, l'incomparable protectrice de toute notre vie.

IV. — LE DÉPART POUR VILLE-MARIE

Depuis six jours, Catherine de Cordé reposait dans la crypte de Notre-Dame de Québec, « sous le banc de famille de feu M. de Repentigny, son fils, le premier du côté du chœur à main gauche ».

Il fallait chaque jour se rendre à l'église pour arracher à ses prières et à sa peine la pauvre Perrine. Elle semblait prostrée dans son chagrin, incapable de réagir en face de ce vide subit dans sa vie. « Une deuxième fois je suis orpheline », avait-elle murmuré. Elle s'effrayait de son isolement. Le foyer de son frère lui avait paru apporter, à ceux qui le composaient, une belle plénitude de sentiment, la sécurité relative, un centre où rien d'essentiel ne manquait, où elle serait toujours, non pas une intruse, certes, mais une unité en marge, sans caractère indispensable. Elle s'étonnait qu'une semblable vérité s'imposât à son esprit, alors que son cœur s'abîmait dans la douleur. Cerveau clair et âme très noble, Perrine expérimentait pour la première fois, à la lumière de l'épreuve, cette phrase de toute vie sans égoïsme, de toute personne, qui ayant été jusque là nécessaire à des êtres aimés, se trouve soudain vis-à-vis d'aucune obligation précise envers ses proches, forcée de se replier sur elle-même, inadéquate à cette tâche qui veut, parfois,

que « charité bien ordonnée commence par soi-même ».

La vue du petit Pierre, cependant était une douceur pour Perrine. Autour de cette frêle existence que menaceraient bientôt les événements, elle sentait qu'une garde incessante multiple, une vigilance, aussi étroite qu'affectueuse, s'imposeraient. La jeune mère s'aperçut que la présence de son petit Pierre opérait une diversion excellente au chagrin de sa belle-sœur. Elle l'aimait déjà beaucoup cette sage et précieuse Perrine ! Chaque jour, elle venait donc mettre son fils dans les bras tendus de la jeune fille.

Un après-midi, alors que Perrine se croyait seule, n'ayant pas entendu sa belle-sœur pénétrer dans la pièce, elle murmura soudain, en embrassant avec ferveur le petit Pierre : « Pauvre enfant, puisses-tu ne jamais connaître ce que c'est qu'être orphelin » !

— Oh ! Perrine, s'exclamait alors, dans un cri, la jeune femme, dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Pardon, Lise. J'ai tort de parler ainsi. Je vous chagrine.

— Oui, car j'ai besoin de croire que la Providence aura pitié de mon petit Pierre, comme elle a eu pitié de vous et de moi ? N'avez-vous pas rencontré le grand cœur maternel que vous pleurez aujourd'hui, madame Le Gardeur ; et moi, n'ai-je pas eu André, mon frère, dont l'affection me tient vraiment lieu de tout.

— Vous avez raison, vous avez raison, approuva Perrine, en essuyant encore quelques larmes. Puis, elle s'efforça de sourire au bébé dont les petits doigts tentaient de déranger les boucles dorées, bien rangées, sur le front de sa tante.

Dans la soirée du même jour, Perrine pour la première fois consentit à descendre dans le salon des Repentigny. Elle y

aperçut, en entrant, Marie-Madeleine Godefroy, fille de madame de Repentigny, le mari de la jeune femme, Jean-Paul Godefroy. Près d'eux se tenait debout, près de la porte du fond, qui avait accès sur la grand'route, un officier chargé d'un message. Dans un angle du salon, silencieux, sombre, réservé à son ordinaire, André de Senancourt était assis. À la vue de Perrine, il se leva, tout comme Jean-Paul Godefroy. Un peu de surprise se peignait sur la physionomie du frère de Lise. Ce ne fut qu'un éclair, car il s'inclina devant la jeune fille, l'air indifférent *ailleurs*.

— Je croyais mon frère au salon, fit Perrine un peu confuse, après avoir salué tout le monde. Lise devait être ici également.

— Viens t'asseoir près de moi, Perrine, s'écria Marie-Madeleine Godefroy. Quelle satisfaction de te revoir enfin dans notre cercle familial... Non, non, tu ne te sauveras pas cette fois. Je vais y veiller... Tu ne nous aimes donc plus, Perrine ?

— Votre frère, mademoiselle, apprit Jean-Paul Godefroy, est sorti depuis une heure environ. On lui a annoncé l'arrivée à Québec, ce soir, du procureur Jean Bourdon, qui revient enfin de son voyage du nord... Cet officier, ajouta Godefroy, en présentant le soldat visiteur à la jeune fille, est le sous-lieutenant Marbeau. Il apporte un mot de Charlot pour sa femme.

— Laquelle, reprit vivement Marie-Madeleine, est bien vite remontée à sa chambre, n'apercevant pas son mari, ici, tout à l'heure.

— Je vais porter votre billet à ma belle-sœur, dit Perrine, en tendant la main vers le jeune officier.

— Pardon, mademoiselle, je me chargerai de ce soin, repartit André de Senancourt en s'avançant. Il sortit aussitôt de la pièce,

suiwi du messager, qu'il semblait fort bien connaître.

— Perrine, dis-moi, s'empressa de demander Marie-Madeleine, dès que les soldats se furent éloignés, c'est bien là le frère de ta charmante belle-sœur. Brr ! Il me glace. Est-il toujours ainsi ? Je crois qu'il n'a pas prononcé dix paroles depuis que nous sommes ici. Qu'en dites-vous, voyons, ma toute belle ? Ma curiosité n'a plus de bornes.

— Ma chère amie, reprocha son mari, n'êtes-vous pas un peu indiscreète ?

— Bah ! fit celle-ci, Perrine sait très bien ne pas répondre quand cela lui chante. Ne vous inquiétez pas, Jean-Paul.

— Et cette fois, remarqua tranquillement celle-ci, je ne pourrais rien dire, le voudrais-je. Je connais à peine le frère de Lise.

— Mais enfin Charlot t'en a parlé. Ils ont l'air de si bien s'entendre, malgré l'air déferent de ton frère, parfois. À la place de ce monsieur, je ne me ferais pas trop à la condescendance du lieutenant Le Jeal.

— Pourquoi ? interrogea Perrine. Il a plusieurs années de plus que Charlot. Mon frère lui doit beaucoup, sans doute.

— M. de Senancourt a de bien beaux yeux, continua Marie-Madeleine.

— Bleus ou noirs ? demanda son mari, qui s'amusait de l'insistance de sa femme.

— Encore une fois, Marie-Madeleine, reprit Perrine, si tu savais comme tout cela me laisse indifférente, en ces jours de deuil. Puis, je n'ai pas échangé beaucoup plus de paroles que toi avec M. de Senancourt. Pourquoi d'ailleurs ? C'est un étranger

pour moi. Je le crois bon, car sa sœur Lise l'aime et l'admire profondément. Mais... je ne sais pourquoi, je partage ton effroi à son égard... Je le préfère un peu à distance... Allons, ajouta la jeune fille confuse, je ne devrais pas parler ainsi, car...

Perrine n'acheva pas. André de Senancourt entra au salon sur les pas d'un domestique qui apportait les lampes. Peu après Lise entra, le bébé dans les bras.

À l'entrée du jeune homme, Perrine avait éprouvé un véritable malaise. Le frère de Lise devait, certes, avoir entendu ses dernières réflexions. Elle avait eu tort, contre ses habitudes, de penser tout haut d'outrepasser la mesure en parlant des sentiments hostiles qu'elle éprouvait envers le jeune homme. Oh ! près de cette Marie-Madeleine, aux manières spontanées, sans beaucoup de nuance, un peu brusque, qui jugeait vite choses et gens, elle avait été entraînée un peu loin... Elle le regrettait.

Marie-Madeleine Godefroy, au contraire, paraissait satisfaite que le jugement de Perrine fût venu aux oreilles de ce nouveau et intimidant colon, « qui les regardait tous d'un peu haut ». Très bonne, au fond, mais rieuse, un peu coquette, n'aimant à envisager que la surface des choses, la jolie Marie-Madeleine Godefroy ne détestait pas que l'on rendît hommage, à l'occasion, à sa grâce et à son esprit. Elle en voulait à ceux qui ne lui témoignaient pas un peu d'intérêt.

La conversation devint bientôt générale, car madame de Repentigny entra peu après. Elle fut mise au courant des dernières nouvelles : l'arrivée de M. Bourdon, la démarche de Charlot qui voulait être des premiers à accueillir cet ancien protecteur de sa petite enfance.

Un peu avant onze heures, Charlot revint auprès de sa femme.

Il semblait rayonnant.

— Tu n'as pas pensé un instant à nous, à notre cercle de famille, j'en jurerais, dit doucement sa femme. Comme tu nous as manqué !

— Je t'en prie, Lise, ne parle qu'en ton nom, répliqua en riant son mari, en lui baisant la main. Mais si je n'ai pas eu le temps, sinon l'intention de penser à vous, vous me le pardonnerez dès que je vous en ferai connaître la raison ; Perrine, écoute bien ceci, et vous aussi André, nous partons tous après-demain pour Ville-Marie. Madame, reprit-il en se tournant vers la maîtresse de la maison, notre seul regret est de quitter votre maison hospitalière.

— Mais pourquoi, Charlot, remarqua avec sa bienveillance habituelle, madame de Repentigny, votre femme, votre fils et notre Perrine n'attendraient-ils pas ici que vous ayez procédé, M. de Senancourt, et vous, à une sommaire installation ?

— Oh ! merci madame, mais c'est impossible je vous assure, répliqua vivement la jeune femme. Que pourraient faire ces soldats sans nous ? Que connaissent-ils en fait de ménage ?

— Voyons, Lise, remarqua Charlot, qui s'amusait des craintes de sa femme, ne savez-vous pas que des soldats, comme vous dites avec trop de mépris, savent pendre la crémaillère un peu partout ?

— Madame de Repentigny a raison, dit soudain André de Senancourt. Je partirai en éclaireur dès demain.

— Qu'est-ce qui vous prend, André ? interrogea avec surprise Charlot. Pas plus tard qu'hier, vous me disiez...

— Peu importe ce que je disais hier, Charlot. Je partirai

demain.

— Évidemment si vous en avez ainsi décidé, il faut se résigner... murmura Charlot assez vexé.

— André, tu agis vraiment bien à notre égard, s'exclama au contraire la jeune femme, en lançant un regard de reproche vers Charlot.

Comment n'aurait-elle pas trouvé tout à son gré ? Charlot ne la quitterait pas, ferait non loin d'elle le voyage de Québec à Montréal. Lise ne voulait voir rien d'autre que ce désir satisfait.

— N'allez pas vous mettre trop en peine, mes enfants, je vous en prie, dit encore madame de Repentigny. Nous avons quelques amis à Montréal. Ils seront enchantés de vous offrir un logement provisoire.

— M. de Maisonneuve nous cède quelques pièces au Fort, appuie Charlot. Car les Messieurs de Saint-Sulpice se retireront à l'Hôpital, à la demande expresse de mademoiselle Mance. Et tout Ville-Marie est d'avance en liesse. Un clergé paroissial des plus distingués lui arrive.

— Comment, malgré son accident, mademoiselle Mance pourrait recevoir ces Messieurs, demanda Marie-Madeleine Godefroy ?

— Son accident ? Quel accident ? s'écria Charlot.

On mit Charlot au courant de la chute sur la glace, en janvier dernier, de l'infirmière de Ville-Marie. On parla, sans commentaires désobligeants, de l'erreur des chirurgiens, qui avaient guéri la fracture du bras, sans s'apercevoir d'une grave dislocation du poignet... Puis ce fait rapporté amena le souvenir de quelques autres...

Enfin, la soirée s'acheva par une dernière tentative de Charlot auprès de son beau-frère.

— André, remarqua Charlot, M. de Maisonneuve dont tu relèves, *militairement parlant*, n'approuvera pas ton départ précipité. Il aime à s'entourer de ses officiers, tu le sais.

— Au contraire, pour cette fois. Il me demandait il y a quelques heures à peine de me placer à la tête des soldats qui vont partir, sur son ordre, pour Ville-Marie. Il me le demandait, il ne l'ordonnait pas. C'est ce qui fait, Charlot, que je ne vous en ai pas parlé plus tôt.

Perrine ne se sentait guère à l'aise devant les mots échangés entre son frère et André de Senancourt. Si ses paroles inconsidérées étaient vraiment la cause de cette brusque décision ? Elle s'approcha de son frère.

— Charlot, la nuit porte conseil. M. de Senancourt songera peut-être, demain, que sa présence serait utile à Lise...

— Non, non, dit celle-ci. Qu'André agisse à sa guise. Il décide toujours si bien de toutes choses, ajouta-t-elle naïvement.

— Vous le voyez, Charlot, repartit non sans ironie dans la voix André de Senancourt. Ma sœur elle-même me préfère... un peu à distance, maintenant...

La jeune femme se mit à rire en menaçant du doigt son frère. Qu'allait-il trouver là ? Mais Perrine se mordit les lèvres et la rougeur de la confusion monta à son front. Elle comprenait l'allusion à peine voilée du jeune homme. Ainsi il avait fort bien entendu la remarque qu'elle s'était permise dans un moment d'irréflexion. Il en tenait compte, au point d'ignorer la vexation visible de Charlot. L'embarras de la jeune fille redoubla.

Qu'était cela ?... Mais peut-être se trompait-elle ? M. de Maisonneuve n'avait-il pas désiré ce qu'accomplirait demain le jeune homme ? Madame de Repentigny ne l'avait-elle pas suggéré, pour d'autres raisons ? Il céda à ces deux pressions, voilà tout. La coïncidence n'était qu'apparente. Les paroles d'une inconnue ne pouvaient avoir un tel effet sur un esprit aussi maître de lui qu'était celui de M. de Senancourt. Perrine se remit donc de son trouble, au point de désirer saluer le jeune homme plus amicalement que d'habitude. Mais lorsqu'elle le chercha des yeux avant de monter à sa chambre, elle vit qu'il avait prestement disparu, dès les premiers bonsoirs échangés.

Le lendemain, sur la prière instante de sa belle-sœur, elle accompagna Charlot, sur la grève dès cinq heures du matin. Une belle journée d'été s'annonçait. La brise soulevait légèrement les courtes vagues bleues, chargées de soleil, du Saint-Laurent. Des chaloupes, quelques canots se voyaient au bord de l'eau, maintenus par des soldats et quelques Hurons. Charlot paraissait d'une humeur fort agréable. Il bavardait avec Perrine, sans paraître s'apercevoir de la mine mélancolique de la jeune fille, qui ne pouvait aussi vite que son frère se mettre au gai diapason général. Au contraire, cela lui faisait un peu mal. Dieu, que l'oubli était chose facile, même chez les meilleurs ! Elle se disait, aussi, que la vie entraînait sans doute dans son orbite impérieux tous ceux dont la mission était d'agir, agir encore,... fussent-ils mourir demain. Elle secoua cet état dolent, se rappelant que sa vieille protectrice lui avait reproché sa tendance aux réflexions sombres. Elle regarda avec intérêt les préparatifs du départ sur la grève. Ils en approchaient de plus en plus. Tout à coup, elle aperçut André de Senancourt. Il causait avec M. de Maisonneuve. Le jeune homme aperçut lui aussi Charlot et sa

sœur presque au même instant. Elle vit alors le jeune homme s'incliner devant M. de Maisonneuve, sauter dans une chaloupe et s'y affairer. Charlot ne vit rien de cette petite scène, occupé à donner la main au Père de Quen, qu'il n'avait pas encore rencontré depuis son arrivée au pays.

M. de Maisonneuve s'approcha d'eux, en souriant, chapeau bas devant la jeune fille.

— Mademoiselle Perrine, quelle bonne surprise !... Mais naturellement le plaisir d'accompagner votre frère un peu partout depuis son retour nous vaut l'honneur d'une aussi matinale visite.

— M. le Gouverneur, croyez que c'est à la demande instante de ma belle-sœur que je suis ici. Elle souhaitait se reposer avant le long voyage de demain. Il m'a fallu la remplacer auprès de mon frère. S'il s'avise de partir, je dois le retenir.

— Oui, nous partirons en assez bon nombre, demain, le 8, prononça joyeusement M. de Maisonneuve. Ma petite cité de Notre-Dame va recevoir beaucoup d'hôtes distingués... des colons et des soldats nouveaux.

— Pardon, M. le Gouverneur, dit Charlot en s'approchant et en le saluant militairement, mais, dites-moi, savez-vous où je puis trouver mon beau-frère Senancourt ?

— Mais il Était avec moi, il y a un instant... Tenez, voyez-le dans cette chaloupe, au large. Il en étend les voiles.

— André ! André ! appela Charlot en se servant de sa main droite en guise de porte-voix.

— Oui, répondit celui-ci.

— Ne peux-tu venir sur la grève, ou en approcher ta chaloupe ? cria encore Charlot.

— Impossible, répondit celui-ci, beaucoup plus du geste que de la voix.

— Je vais aller le trouver, alors, dit Charlot à Perrine. Ne bouge pas d'ici. Je n'ai que quelques mots à lui dire de la part de Lise... Eh ! continua-t-il, en faisant signe à un Huron d'approcher, eh ! conduis-moi dans ton canot jusqu'à la chaloupe là-bas.

Il en revint cinq minutes plus tard, les sourcils un peu froncés, et assista aux côtés de Perrine au départ général. Il n'ouvrit plus la bouche. Perrine fit longtemps flotter son mouchoir, et il lui sembla soudain qu'au loin un chapeau s'agitait dans sa direction. Enfin. André de Senancourt s'apercevait de son geste amical.

Tandis que tous remontaient la falaise, Perrine se pencha vers son frère et remarqua sa mine soucieuse persistante.

— Qu'est-ce qui te contrarie Charlot ? Tu semblait heureux tout à l'heure ?

— André, répondit-il.

— Ah ! fit simplement la jeune fille.

— Oui, je n'y comprends rien. Il semble la proie, de nouveau, de ses voix mauvaises. Lorsque je lui ai fait remarquer que ce n'était pas très aimable pour toi son refus de venir nous saluer sur la grève, il s'est mis à rire de ce ton railleur et sceptique que je ne connais que trop bien. « Tu t'abuses, mon pauvre Charlot. Pour ta sœur, je ne suis qu'un étranger ». Puis, il me parla tout de suite de Lise.

— Charlot, dit soudain Perrine, j'ai peur de n'être pas très sage, en allant demeurer chez toi. Vois, déjà, ton beau-frère accepte mal ma présence.

— Ou toi la sienne, peut-être ? riposta Charlot en haussant les épaules. Il ne croyait pas si bien dire, tout en ne voulant que plaisanter. Non, tout cela va se tasser, ma petite sœur. Je ne veux faire, vois-tu, ni le sacrifice de ta présence continuelle, chez moi, ni de celle, occasionnelle, d'André, mon beau-frère. Il habitera au corps de garde, au Fort, ne le sais-tu pas ?

— Lise paraît le regretter beaucoup.

— Tout de même lorsque je lui ai demandé qui de vous deux demeurerait avec nous de façon permanente, sans hésiter, elle a murmuré ton nom.

— Elle t'aime tant. Tous les sacrifices lui paraissent possibles.

— Elle t'aimera beaucoup aussi dès qu'elle connaîtra ta valeur... Allons, n'en parlons plus, Perrine. Jamais, tu entends, jamais, je n'accepterai de te voir vivre loin de moi, désormais. À moins que tu...

— Que vas-tu insinuer là, mon frère ? demanda Perrine en rougissant un peu.

— À moins que tu ne te maries, quelque jour. Ah ! il a besoin d'être parfait le monsieur qui viendra m'enlever ma sœur.

— Assez, Charlot, assez. Tout cela est tellement improbable. Tiens, fit la jeune fille, vois là-bas, la belle jeune femme qui vient au-devant de nous. Ici, Lise, ici, reprit plus haut Perrine, en hâtant le pas vers sa belle-sœur, que Charlot venait de rejoindre en quelques enjambées.

Dans l'après-midi, Perrine dut faire quelques visites d'adieu. Elle alla saluer et recevoir les bons avis de Mère Marie de l'incarnation ; elle s'entretint avec madame de la Peltrie, qui la

chargea de messages, pour Montréal, et pour mademoiselle Mance en particulier. Elle en parlait avec la plus vive tendresse.

Perrine alla enfin frapper chez les Jésuites. Elle demanda le Père Jérôme Lalemant. Quelle confiance d'enfant, elle avait en ce haut, ferme et lucide esprit. Sa protectrice, madame Le Gardeur, lui avait vivement recommandé de s'adresser au Père Jérôme, soit de vive voix, soit par écrit dès qu'une difficulté surgirait dans sa vie. Perrine venait donc lui soumettre ses scrupules au sujet de sa présence continue chez Charlot, aux dépens peut-être du propre frère de sa belle-sœur.

Le Père Lalemant sourit du regard anxieux que Perrine levait vers lui.

— Mon enfant, dit-il, je vous vois si bien prête à vous sacrifier afin que Charlot soit heureux et sans souci, que je m'y oppose de toutes mes forces. Il ne faut pas vous laisser exploiter ainsi par ce charmant, trop charmant enfant égoïste qu'est au fond votre frère... Puis, qui sait, s'il n'aura pas bientôt besoin de votre secours auprès de sa jeune femme, qui me paraît bien frêle pour notre dur et sanglant pays. Songez aussi, par ailleurs, que votre frère a voulu, sans vous consulter, aller demeurer au milieu des périls effroyables du Montréal. Non, ne le quittez pas... À moins que Dieu n'en décide autrement pour vous.

— Je vous en prie, mon Père, repartit en souriant Perrine, n'allez pas comme mon frère me parler de... de...

— De mariage ? Mais pourquoi pas, ma chère petite ? Croyez-vous ne posséder aucune des qualités qui rendent un foyer agréable ?

— Je ne désire rien, Père, je vous assure, en fait de bonheur

personnel. Que ceux que j'aime soient heureux... alors... moi...

— Dieu y pourvoira, mon enfant. Votre vieille protectrice veille sur vous de là-haut. Qui sait ? Les événements vous indiqueront peut-être plus tôt que vous ne pensez où sera le devoir à remplir. Ce qui n'implique pas nécessairement, en sa composition, que de seuls éléments de... malheur ! conclut le Jésuite en souriant.

— Père, Charlot m'effraie. Il n'a pas perdu ce besoin, ce goût, où il ne met ni bornes, ni mesure, de courir sus aux aventures. Si l'ennemi le prend, je crains tout.

— Mon enfant, si les choses ne vont pas à votre gré, si vous avez besoin de conseils, sachez que je serai heureux de vous aider... Écrivez-moi de Ville-Marie, n'est-ce pas ?

— Bénissez-moi, Père, car dès demain, au petit jour, nous serons tous en route pour Ville-Marie.

— Bien, Perrine, je vous bénis de tout cœur. Je vous souhaite la paix du Christ... au milieu de vos joies comme de vos peines.

Et le jésuite traça les signes sacrés au-dessus de la tête de la jeune fille agenouillée.

V — VILLE-MARIE !

Le lendemain, la température fut à souhait. Du soleil, de la chaleur, une brise excellente permirent le départ de très bonne heure. Dès l'aube, la grève de Québec devint animée, bruyante même. Les canotiers, quelques matelots, des porte-faix s'empressaient, mettaient tout en ordre dans les embarcations qui attendaient les voyageurs. On vit paraître ceux-ci, un peu après sept heures, précédés de soldats. Le gouverneur, M. de Lauzon-Charny, M. de Maisonneuve, M. Gabriel de Queylus, abbé de Loc-Dieu, le Père de Quen, supérieur des Jésuites, venaient d'abord ; puis, M. Gabriel Souart, qui descendait plus lentement, en causant avec MM. d'Ailleboust de Coulonges et Jean Bourdon ; MM. Galinier et d'Allet, de Saint-Sulpice, suivaient avec deux autres Pères Jésuites ; enfin, les nouveaux colons à destination de Ville-Marie, parmi lesquels se trouvaient Jacques Le Ber, ses sœurs, sa femme et son fils, fermaient la marche.

Tous s'embarquèrent dans une belle rumeur. Il y avait beaucoup de bagage. Chacun réclamait le sien ou bien voyait à ce que tout fût placé en sécurité.

« Lise, que fait donc Perrine ? demanda Charlot en s'approchant de la chaloupe où sa femme avait pris place, avec le petit Pierre qui dormait à poings fermés, dans les bras de sa

gardienne, une brave normande.

— Mon ami, je l'ignore, répondit Lise.

— Il serait temps qu'elle parût, reprit Charlot, avec un peu d'impatience dans la voix. M. de Maisonneuve semble désireux de voir tout le monde en route.

— Tenez, Charlot... la voici, en haut de la falaise, à gauche... Mère de Repentigny l'accompagne... Oh ! voyez quels yeux rouges !... Perrine m'avait promis d'être raisonnable.

— Ici, ici, Perrine, appela Charlot. Ta place est préparée près de Lise... Embarque vite. Je t'en prie ?... Mes hommages, Madame, dit-il à madame de Repentigny. Quelle bonté vous témoignez sans cesse à ma sœur !

Une voix féminine, joyeuse et vibrante, s'entendit. M^{me} Jean-Paul Godefroy accourait à son tour avec quelques jeunes filles venant saluer une dernière fois Perrine.

— Qu'attend-on pour partir ? fit M. de Maisonneuve à un matelot qui se promenait près d'une chaloupe, où s'affairait M. d'Ailleboust. Celui-ci se retourna.

— Chomedey, il me manque une petite caisse de reliques. Un frère convers, chez les Jésuites, s'est aperçu de la chose et l'apportera ou la fera apporter d'un moment à l'autre, m'a appris un des matelots.

— Combien en aviez-vous donc ?

— Dix en tout. Et empaquetées avec quel soin par ma sœur Gabrielle, à Nantes. À l'abbaye de Saint-Pierre de Reims, les moniales, d'ailleurs tout comme ma sœur, n'en finissaient plus de leurs recommandations, au sujet de ces quarante petites choses. Les ai-je entendues me répéter : « Vous apportez, n'oubliez pas,

des ossements de saint Denis, de sainte Clotilde, de saint Benoît, de saint Remy de Reims... Et c'est pour le Montréal, le Montréal seulement... Ah ! voici le matelot que l'on a chargé de la caisse...

— Hâtez-vous, Ailleboust, de tout mettre en sûreté... Oui, oui, M. l'abbé, vint dire à M. de Queylus, le gouverneur de Montréal, nous allons donner le signal du départ... Tous à bord, tous !... ajouta d'une voix plus forte M. de Maisonneuve. Il rayonnait. Quelle joie d'amener à Ville-Marie son premier clergé paroissial. Et quels sulpiciens distingués allaient le former...

Enfin, les embarcations, chaloupes et canots, contenant chacun quatre, cinq et même dix personnes quittèrent la grève, prirent le large, au milieu des exclamations, des souhaits, des signes d'adieux des Québécois, venus assister au départ.

Pauvre Perrine ! Elle n'avait ni parlé, ni souri beaucoup, toutes ces dernières minutes, bien qu'elle pressât avec affection les mains tendues vers elle. À madame de Repentigny, elle avait murmuré d'une voix mouillée de larmes : « Ne m'oubliez pas ! »... Elle laissait vraiment à Québec une partie de son cœur. Elle y avait connu de si douces heures, des heures de douleur aussi ! Elle y avait de si chères tombes. Son émotion extrême ne s'expliquait que trop. Puis elle s'en allait vers une nouvelle vie... si rapidement décidée... Cette installation dans la sanglante Ville-Marie, qu'elle prévoyait peu, il y avait deux mois ! Qu'allait-elle lui réserver ? Sans doute, son besoin de dévouement et de tendresse serait comblé. Elle tiendrait une large place au foyer de son frère. Déjà, sa belle-sœur la consultait en tout, se rangeait plus volontiers à son avis qu'à celui de son mari et même de son frère. Celui-ci, Perrine l'avait

constaté, s'était incliné chaque fois avec un éclair de mécontentement, puis d'ironie, dans le regard. Pour la première fois, il se voyait supplanter dans ses fonctions de conseiller, et sans doute l'attribuait-il à la versatilité d'humeur des femmes. Un peu d'ombre parut dans les yeux de Perrine à ces souvenirs. Oh ! comme les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait vis-à-vis d'André de Senancourt pourraient compliquer les choses à l'occasion !... Perrine se promit d'être sur ses gardes, et toujours bienveillante, par amitié pour Lise et Charlot. Quel chagrin Lise avait manifesté la veille en apprenant que son frère ne ferait point route avec eux... « Pourquoi ? avait-elle demandé. Mais pourquoi ? »... Puis, voyant Charlot hausser les épaules sans répondre, et Perrine baisser la tête, un peu gênée, la jeune femme s'était tue, tout en demeurant durant quelques instants songeuse et triste, si triste !... Perrine tressaillit soudain, arrachée à sa rêverie. Sa belle-sœur lui prenait affectueusement la main.

— Perrine, interrogea-t-elle, vous avez l'expérience de ces voyages, ce sera long cette traversée ?

— Sept jours au plus, Lise. La saison est belle.

— Et les Iroquois ? Nous en rencontrerons ?... Oh ! n'allez pas croire que je craigne pour moi, mais pour mon bébé ; je ne veux pas si tôt autour de lui de pareilles horreurs.

— Ma pauvre Lise, nous sommes trop bien gardés, cette fois. Et M. de Maisonneuve est la prudence et la sagesse même. Ne pensez plus à ces choses.

Perrine avait prédit juste. On fut sept jours en route. Un matin, vers cinq heures, on fut en vue de l'île de Montréal. Un des soldats joua longuement du cor tandis que l'on approchait avec précaution des rives. Un cor répondit au bout de quelques

minutes. Le son venait de la direction du Fort, et bientôt, un roulement de tambour annonça que l'on accourait. Soldats et civils se groupèrent nombreux sur le bord du fleuve. L'animation semblait avoir quelque chose d'inusité. M. de Maisonneuve fit remarquer avec surprise à MM. de Queylus et Souart la mine élégante des habitants à une heure si matinale. « Sûrement, dit-il, il se passe quelque chose d'inaccoutumé. On célèbre un événement, et des plus joyeux. Tant mieux ! »

Le débarquement prit un caractère solennel, émouvant, inoubliable. Le major Closse reçut le gouverneur M. de Maisonneuve avec les honneurs militaires ; puis souhaita la bienvenue, ainsi que le Père Claude Pijart aux distingués sulpiciens, attendus et désirés depuis si longtemps. Le Major eut aussi quelques mots agréables pour les nouveaux colons. La mêlée devint générale. On fit connaissance. Des invitations furent adressées de part et d'autre.

Monsieur de Maisonneuve s'entretint à part avec le major Closse et Charles Le Moyne.

— Que se passe-t-il, mes amis, en ces lieux ? Pardonnez-moi, Major, mais je vous trouve l'air très singulier, ce matin, et puis, ces beaux habits, ceux aussi de tous les habitants.

— Vous permettez que je réponde pour vous, Major ? dit en riant Charles Le Moyne. Et sur l'assentissement amusée de Lambert Closse, il prononça : Notre brave Major convole dans une heure, M. le Gouverneur.

— Non ! Vraiment ? fit celui-ci, je suis heureux d'être arrivé avec un pareil à-propos. Sûrement un de vos témoins me cédera la place tout à l'heure. J'y tiens absolument.

— Et vous ne demandez pas qui l'on épouse ? reprit Charles Le Moyne.

— Inutile, mon ami. La charmante Elisabeth Moyon n'a pas dirigé en vain ses timides et admiratifs regards, vers notre héros... Je me trompe ?

— Je vous en prie, M. le Gouverneur, fit un peu confus Lambert Closse. Il demanda la permission de s'éloigner. Tous les préparatifs de la noce n'étaient pas encore au point. Il salua, puis libéra, avant de retourner chez lui, tous les soldats en service d'occasion. Le transport des bagages se ressentit de l'aide apportée aussitôt par les militaires.

Monsieur de Maisonneuve retient encore Charles Le Moyne.

— Je ne vois pas M^{lle} Mance. Je m'en étonne. Serait-elle malade ? Je ne puis croire que la robe de la mariée la préoccupe au point de ne pas être accourue saluer M. de Queylus et ses compagnons. N'est-ce pas un de ses plus vifs désirs qui se réalisent ce matin : le débarquement du premier clergé paroissial de Ville-Marie, choisi par M. Olier, si peu de temps avant sa mort.

— Hélas ! M. le Gouverneur, un accident des plus pénibles est survenu, en effet, en janvier dernier, à l'Administratrice de l'hôpital. Elle s'est fracturé le bras, disloqué le poignet. Bref la voilà infirme pour toujours, je le crains. Sans doute, n'a-t-elle pas voulu accaparer tous les soins, ce matin, et elle attend avec patience son tour. On doit l'habiller comme on ferait d'un enfant, savez-vous ?

— Quelle nouvelle fâcheuse m'apprenez-vous là ? commença M. de Maisonneuve. Il dut s'interrompre, le Père Pijart et les

Sulpiciens s'approchaient :

— M. le Gouverneur, Mlle Mance vous exprime tous ses regrets de ne pouvoir se rendre elle-même ici pour recevoir des hôtes qu'elle espère depuis si longtemps. Elle m'a chargé, en outre, de mettre à la disposition des MM. de Saint-Sulpice le logement provisoire qu'elle a préparé pour eux avec quel bonheur... Vous me suivez, messieurs ?... M. le Gouverneur, vous savez quel sacrement j'administrerai dans une heure, finit en souriant le Jésuite.

— Oui, notre Major me réservait cette surprise d'un mariage... bien assorti, ma foi !

— Mais il n'est pas seul à prendre femme aujourd'hui. Une heure après la cérémonie qui l'unira à la jeune Elisabeth Moyen, je marie un nouveau couple, M. le Gouverneur, apprit encore le Père Claude Pijart : Pierre Gadois, fils de notre premier habitant de Ville-Marie, épouse Marie Pontonnier. Eh ! mon ministère à Ville-Marie prend fin très heureusement, je puis le dire.

— Bravo ! fit encore M. de Maisonneuve. Nous tombons au milieu de réjouissances et de fêtes et n'avons qu'à nous en féliciter. N'était l'état douloureux de la Directrice de l'hôpital, mon retour s'effectuerait par un soleil éclatant... tout comme celui qui monte rapidement à l'horizon... Retirons-nous tous un peu, avant de reparaître à l'église, autour du major, qui compte tout à fait sur notre présence. Vous viendrez, un instant, messieurs ? pria Paul de Chomedey, en s'inclinant devant les Sulpiciens qui prenaient la route de l'hôpital. Ce sera un véritable honneur pour notre petite population qui se prépare à festoyer, il n'y a pas à dire.

Que devenait Charlot durant ces diverses scènes d'arrivée ? Et

Perrine ? On pouvait les voir tous en ce moment s'acheminer vers le Fort, en compagnie de M. et Mme d'Ailleboust. Cette dernière, venue au-devant de son mari, avait témoigné une joie très vive à la vue de Perrine. Elle l'aimait beaucoup et l'avait vue très souvent, à Québec, lors de son séjour, en qualité d'épouse du Gouverneur de la Nouvelle-France. En outre, Perrine lui apportait des nouvelles et une longue missive de sa sœur Philippine de Boullongne, religieuse chez les Ursulines depuis maintenant neuf ans. Aussi bien, les d'Ailleboust, habitant au Fort, se montraient heureux du voisinage que constitueraient Charlot, sa famille et surtout Perrine. La jeune fille marchait un peu en arrière avec madame d'Ailleboust.

— Perrine, dit celle-ci en désignant la femme de Charlot, ta petite belle-sœur me paraît fort attachante. D'une grande distinction aussi.

— Elle est la parente éloignée des Souart d'Adoneourt, cousins eux-mêmes de M. Gabriel Souart, sulpicien, dont vous venez de faire la connaissance.

— Vraiment ?... Elle est frêle, trop frêle, cette jeune femme, pour être ainsi transplantée dans un pays éloigné et difficile... à tant de points de vue. Pourvu que nos hivers rigoureux ne lui soient point préjudiciables. Je crois, au fond, que ce sont encore nos paysans et nos paysannes de France qui supportent le mieux le climat du Canada.

— Je le crois aussi, Madame, tout en maintenant qu'il puisse y avoir de brillantes exceptions. Et Perrine pressa le bras de sa belle et agréable interlocutrice.

— Et cet officier, le beau-frère de Charlot, il a un front sévère, un peu énigmatique, mais des yeux fort remarquables. Où est-il

donc ? Il nous suivait tout à l'heure.

— Charlot a prié André de Senancourt de voir à une installation immédiate quelconque, dans la chambre du Fort, qui lui est affecté. Lise a besoin d'un repos absolu d'ici à quelques heures. Tenez, Madame, voyez, le jeune homme est en route pour le Fort, au pas de course.

— Et toi, ma petite Perrine ? La fatigue t'empêchera-t-elle d'assister au mariage du Major et d'Élisabeth ?

— Non, le temps seulement de me rafraîchir un peu... Le voyage m'a fait du bien, plutôt, Madame... J'ai eu tant de chagrin dernièrement... Vous savez quelle perte mon cœur pleure, tout comme au premier jour ?

— Je le sais, mon enfant. Mais voyez comme la Providence arrange toutes choses pour notre bien. Vous avez votre place à un nouveau foyer bien attachant... sans compter que vous pourriez en créer un vous-même... Mais pardon, je connais et j'admire la réserve dans laquelle vous aimez à vous envelopper. C'est la grande affection que je vous porte qui me fait ainsi bavarder... Mais nous approchons de l'hôpital... Nous allons nous quitter ici. Pour quelques instants... Mon ami, dit-elle à son mari qui se rapprochait d'elle, vous m'excuserez si je rentre chez M^{lle} Mance tout de suite... J'ai promis à notre petite mariée de jeter un coup d'œil sur sa toilette, avant le départ pour l'église. Perrine, si vous ne vous attardez pas trop, venez m'y retrouver dans un quart d'heure. Quelle bonne surprise vous causeriez aux petites pensionnaires de M^{lle} Mance, Marie et Geneviève Macart, Marie Moyen surtout. Elles seront de ravissantes petites filles d'honneur.

— Comptez sur moi, madame. À tantôt, madame.

— Mademoiselle Perrine, dit Louis d'Ailleboust de Coullonge, qui se mit à marcher tranquillement à ses côtés, Ville-Marie me paraît très calme, cet été. Nos ennemis les Iroquois se tiennent sagement à leur place, c'est votre avis ?

— Pour combien de temps, hélas ?

— La répression qu'exerce notre gouverneur, Lauzon-Charny, me paraît faible... Dieu veuille qu'elle ne devienne pas funeste pour notre sécurité... Entrez, mademoiselle, entrez au-dedans des murs du Fort... Nous filerons par une petite porte, à droite. Je la connais bien. Venez, par ici, Charlot, ajouta-t-il plus haut...

Tous s'engouffrèrent à la hâte dans l'habitation. Aussi bien, à quelque distance, plusieurs soldats de Ville-Marie quittaient la caserne revêtus de leurs meilleurs uniformes. Le mariage du major Closse que tous aimaient, respectaient et admiraient valait ce faste de circonstance.

Enfin, Charlot, sa femme et Perrine se virent chacun dans leurs pièces provisoires.

Perrine ne mit pas grand temps à sa toilette. Elle frappait bientôt à la chambre de sa belle-sœur. Elle entra. Elle trouva celle-ci, les yeux pleins de larmes, assise dans un large fauteuil à oreillettes. Dans l'embrasure de la fenêtre, Charlot, les sourcils froncés, parlait bas avec son beau-frère André. À l'autre bout de la pièce, la bonne Normande essayait de consoler le bébé qui pleurait.

— Lise, s'exclama Perrine, que signifie ta figure bouleversée ? Je t'en prie, n'aie pas ces yeux douloureux... Dis-moi, qu'y a-t-il ? ajouta-t-elle moins haut en se penchant sur sa

belle-sœur.

— Mon cher mari, répondit celle-ci, en essayant de sourire, s'oppose à tout ce que je lui demande. Je dois, paraît-il, passer le reste de la journée dans ma chambre. Je prends très mal cela. Il me plaisait de voir la jolie épousée du major Closse. Elle n'a que seize ans et possède une nature délicieuse, paraît-il... J'ai un peu pleuré... et vous savez, Perrine, lorsque je pleure, votre frère ne montre pas beaucoup de patience...

— C'est qu'il a lui-même alors tant de chagrin. Vous le savez bien, les frères et les maris aiment nous voir sourire... toujours. C'est notre courage à nous. Je ne comprends pas, Lise, que vous soyez si peu vous-même... Vous toujours si conciliante, que vous vous rendez sans cesse aux avis des autres, et avec tant de grâce.

— Je le vois, Perrine. Je suppose, en effet, que je dois être très fatiguée... Allons, je vais obéir. Aidez-moi à m'installer sur ce pauvre lit d'occasion... « Nous aurons mieux, dès demain », me dit mon frère... À la bonne heure, le bébé se calme comme sa maman... Perrine, votre vue m'est toujours bienfaisante... reposante. Mais comme vous vous êtes faites belle, mademoiselle ? Charlot, mon ami, voyez, je redeviens docile.

— C'est cela, Lise dit celui-ci, le front rasséréné, en s'approchant et en prenant la main de sa femme dans la sienne. Le repos vous remettra corps et âme. Puis, qui sait, ce soir, vers cinq heures, vous serez peut-être assez remise pour venir présenter, à mon bras, vos vœux aux mariés.

— J'en éprouverais un bien vif plaisir. Embrassez-moi, mon ami. Ma sagesse momentanée vaut bien cette condescendance, acheva la jeune femme avec une moue.

Durant ce dialogue, Perrine s'était rendue près du bébé. Elle caressa les petites mains fraîches. Elle se réjouit de voir que le sommeil prenait enfin le petit être que le voyage avait fort incommodé.

— André, que fais-tu ? demanda soudain la jeune femme à son frère. N'accompagnes-tu pas Perrine à ce mariage ? Ne t'en va pas ainsi, ou je croirai que cela t'embarrasse d'arriver à l'église une très jolie fille à ton bras. Et Lise se mit à rire en menaçant du doigt son frère, que les paroles de sa sœur retenaient bien malgré lui.

— Pour cette fois, Lise, laisse André agir à sa guise. Je conduirai moi-même ma sœur, dit Charlot. Si tu venais, ce serait différent.

— Fais à ton goût, mon ami. Mais si j'étais André, je ne serais pas de très bonne humeur. Reviens ici, Charlot, une fois la cérémonie terminée. Tu promets ?

— Certes, Lise ! répondit Charlot, en baisant la main de sa femme.

Et il sembla à Perrine, qui avait observé cette petite scène de loin, qu'une impression de soulagement glissait sur la physionomie d'André de Senancourt, lorsque Charlot offrit de la conduire lui-même au mariage. André nota, de son côté, l'éclair reconnaissant du regard de Perrine à la remarque de son frère. Et chacun en conçut un peu d'amertume, sentiment fugitif aussi involontaire que vivement repoussé.

Charlot ne revint auprès de sa femme que vers quatre heures, dans l'après-midi. Il en semblait un peu confus. Mais la jeune femme le reçut avec une joie sans mélange.

— Eh bien, mon ami, on vous a accaparé de la belle façon. Regardez l'heure !

— J'aime mieux vous regarder, Lise. Quelle bonne mine vous avez ! Le repos vous a été salutaire.

— L'obéissance aussi. Vous êtes content ?

— Lise, vous avez reçu mon message à onze heures, puis à deux heures ?

— Tout. Et si vous saviez comme ces attentions, de votre part, me font du bien.

— Mais je l'espère. Vous me devenez de plus en plus chère, Lise. Aussi, votre santé me préoccupe. Je ne veux pas connaître le regret de vous avoir conduite dans un pays qui aurait raison de votre peu de forces.

— Charlot, écoutez-moi bien. Je vous aime avec une telle plénitude que je vous aurais suivi partout. Au pôle nord, dans les glaces, ou dans l'Afrique, en sa zone la plus torride, si tel eût été votre bon plaisir d'y aller vivre. Ma vie, ma santé, mon bonheur, tout est subordonné à votre présence auprès de moi. Ne vous faites aucun reproche. Le Canada me plaît puisqu'il vous plaît ; Montréal sera le coin que je préférerai, puisque j'y aurai le foyer que vous construirez bientôt.

En entendant la voix de Lise proférer en tremblant ce cri d'affection ardente, Charlot s'était levé et pris à marcher de long en large. Eh ! il savait bien que tel était l'état d'âme de la jeune fille très frêle, extrême en tous ses sentiments, qu'il avait épousée. Et lorsque l'occasion se présentait de réentendre l'expression de sa tendresse pour lui, il en éprouvait une sourde gêne. Jamais, il ne pourrait lui rendre, en tous points, cet amour

exclusif... Sa nature aventureuse l'emportait bien au delà du cercle familial. Il avait la nostalgie de l'action au dehors, de l'action quelle qu'elle fût. Parfois, tout en tenant affectueusement la main de sa femme, ou en regardant dormir l'enfant qu'il chérissait pourtant, il rêvait de chasses, de courses lointaines, à travers les forêts, les lacs et les plaines.

Puis, il ne le savait que trop, il ne pourrait résister à un appel au combat... Le sort du moindre de ses frères ferait frémir sa main sur son épée ou son mousquet, et il partirait... quand même les larmes des siens retomberaient sur son propre cœur... Charlot se disait sans cesse en soupirant : « Sommes-nous toujours responsables de ce feu intérieur qui couve sans rémission et commande si impérieusement à nos actes, parfois ? » Mais en ce bel après-midi d'août où tout était à la joie à Ville-Marie, où lui-même voyait ses derniers vœux accomplis : son installation à Montréal, il put secouer assez vite toutes sérieuses réflexions. Il retourna s'asseoir près de sa femme, et avec aisance, en souriant, prit la conversation sur un autre sujet.

— Vous ne sauriez croire, Lise, comme Montréal a changé à son avantage depuis quelques années. Je vous ai dit, déjà, que la recrue d'il y quatre ans avait amené quantités de soldats, d'ouvriers, de défricheurs. Ils n'ont pas perdu leur temps depuis leur arrivée... Il y a bien une quarantaine de maisons à Ville-Marie, actuellement. Les propriétaires m'en ont été présentés, les anciens comme les Nicolas Godé et les Gilbert Barbier, les nouveaux comme les Langevin, les Truteau, les Le Duc... Et que de beaux soldats ! Un entre autres, que l'on dit « un des plus beaux soldats que l'on n'ait vus dans toute la Nouvelle-France ».

Un héros dans la bataille, en outre, m'a-t-on appris. Il se nomme Laviolette.

— Il est de plus belle taille qu'André, mon frère ?

— À vrai dire, ils ne se font aucun tort... Lise, puisque tu me parles d'André, veux-tu me dire ce que signifie la réserve ridicule qu'il observe vis-à-vis de nous ?

— Pas vis-à-vis de nous, Charlot, mais vis-à-vis de Perrine, répondit Lise en soupirant.

— Comment ? Mais quelle raison en aurait-il ? Tu t'imagines cela Lise.

— Vois-tu, Charlot, vous les hommes, ne vous rendez pas tout de suite compte des nuances... qui existent en les sentiments de ceux que vous aimez... Voyons, tu admettras qu'André, *mon frère*, que Perrine, *ta sœur*, étrangers jusqu'ici l'un à l'autre, sont jetés par les circonstances constamment en face l'un de l'autre, que cela leur plaise ou non. Par amitié pour nous, ils s'efforcent de faire bonne contenance, mais parfois, ils sont aux abois, ne savent que dire ou que taire, que faire ou s'abstenir de faire. Que résultera-t-il de cette situation, difficile pour eux, il n'y a pas à dire, je me le demande.

— Bah ! comme de toutes les situations compliquées où les acteurs principaux sont un beau garçon et une jolie fille, par un mariage. Marions-les, Lise, s'exclama Charlot qui s'amusait des explications données par sa femme.

— Je le voudrais de tout cœur, Charlot, mais il y aura une longue route à parcourir avant d'en arriver là. La sympathie n'a pas éclaté spontanément entre eux. Alors...

— André aime si peu les femmes.

— Il a souffert. Cela l'excuse. — Enfin, ma chère Lise, comme vous avez une singulière intelligence de la situation, qui m'avait échappé tout à fait, je l'avoue, je vais m'appuyer sur vous pour que les frictions ne se fassent jamais sentir... Nous serions joliment mal à l'aise tous deux. Tu adores ton frère. Je ne veux plus voir s'éloigner Perrine.

— Je compte sur leur tact à tous deux, plus que sur toute autre chose. Puis, les événements décideront s'ils doivent jamais avoir l'un pour l'autre un sentiment plus tendre.

— As-tu vu Perrine cet après-midi, Lise ?

— Elle m'a quittée il y a une heure à peine. Elle voulait aller saluer Sœur Marguerite Bourgeoys, puis se rendre chez Catherine d'Ailleboust, qui est, comme vous le savez mieux que moi, la fille cadette de Mme de Repentigny, et l'amie d'enfance de Perrine. Si nous n'avons pas vu cette jeune femme au débarquement ce matin, c'est que son fils, Louis, un ravissant bébé d'un an, était fort souffrant... Mais, qu'as-tu donc, Charlot, tu me regardes, tu regardes ici et là ? Pourquoi cette inquisition ?

— Une surprise t'attend... La jolie mariée, en robe et bonnet de satin blanc, M^{me} Lambert Closse, sera ici dans quelques instants avec la jeune femme de Charles Le Moyne, qui a juste ton âge, figure-toi... Alors, j'examine si tout peut aller ici, dans une chambre de frais débarqués comme nous. Il me semble. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Cela peut aller, en effet. Mais quel heureux hasard m'a fait tomber sur cette robe d'intérieur en soie pêche et en dentelles d'Alençon... La robe de la mariée souffrira moins du voisinage de la mienne.

— Lise, vous êtes toujours dans la note de très bon goût qu'il faut, consciemment ou inconsciemment, repartit sincèrement Charlot.

— Merci, mon ami, fit la jeune femme ravie du compliment.

VI — LA TRAGÉDIE DU 25 OCTOBRE 1657.

Les voyageurs se sentirent un peu dolents les jours qui suivirent leur arrivée à Ville-Marie. Ils ne pouvaient croire que leurs nombreux déplacements, leurs fatigues, leurs peines, toutes les petites misères inhérentes à une installation dans une contrée lointaine étaient finies, bien finies, devenaient une page du passé. Puis que de nouvelles et belles figures surgissaient sans cesse autour d’eux, dans cette atmosphère montréalaise, où l’héroïsme, les grands labeurs et une piété rappelant les âges apostoliques semblaient constamment à l’ordre du jour.

Charlot souriait des remarques de sa jeune femme, fort impressionnée par tout ce qu’elle voyait et entendait. Tout cela semblait si familier à Charlot. Avait-il jamais vu autre chose aux Trois-Rivières, où s’était écoulée presque toute sa jeunesse ? Il racontait alors quelques traits de l’époque, tandis que la maman du petit Pierre, les yeux agrandis par l’effroi, serrait de plus en plus sur son cœur son enfant, son chéri, semblant le garder ainsi à l’avance contre tous ces horribles périls.

« Ma parole, Lise, s’exclama un jour Charlot, je fais naître de la terreur en votre cœur. Vous voilà toute pâle... Allons, allons, ne prenez pas ainsi toutes choses au tragique. Vous me navrez.

— Charlot, je ne puis me défendre de certains pressentiments depuis que je suis ici... J'ai peut-être tort. Mais je n'y puis rien... Pourtant, j'aime Ville-Marie. J'y ai déjà de tendres et chers amis. Et n'était l'humeur trop héroïque de ses habitants, je n'y trouverais rien à reprendre. Parfois, on croirait... on croirait...

— Dites toute votre pensée, mon amie, sinon, je combattrai mal les craintes qui augmentent derrière votre front. Elles vous bouleversent. Et peut-être inutilement.

— Eh bien ! on croirait que vous appelez les combats, « car vous y courez chaque fois comme à une fête ». Et tous, tous vous êtes ainsi. André n'est plus le même depuis notre arrivée. Perrine l'a remarqué tout comme moi.

— Nous ne sommes pourtant pas responsables, Lise, des attaques sournoises de nos ennemis. Ne méritent-ils pas les dures leçons que nous leur donnons... d'assez bon cœur, j'en conviens ? Et si nous ne nous montrons pas aussi braves qu'eux, que ne deviendront pas leurs prétentions ? L'insolence, la superbe iroquoise, ne sont plus un secret pour vous, j'espère ?

— Hélas ! non, répondit en soupirant la jeune femme.

— Il faut chasser vos pressentiments, mon amie, ou les attribuer à votre état de fatigue. Ma pauvre petite, je ne suis pas sans remords. Je n'aurais pas dû vous faire partager ma vie aventureuse.

— Charlot, cria vivement la jeune femme, je vous défends de parler ainsi. Sans doute j'appréhende, je tremble, je pleure souvent, mais je ne suis pas malheureuse... Arrangez cela comme vous pouvez, finit-elle, en riant et en pleurant tout à la fois.

Les paroles de la jeune femme eurent néanmoins, le salutaire effet, de faire songer Charlot, de le rendre plus prudent durant ses sorties. Il se faisait volontiers accompagner par son beau-frère, dès qu'il lui prenait l'idée d'aller pêcher, chasser ou visiter quelque colon dont la maison était éloignée. Puis, son temps était pris en grande partie par les travaux que nécessitait la construction de sa maison. Elle s'élevait rapidement. Vers la fin d'octobre, et l'on en approchait à grands pas, elle serait prête à les recevoir. Chaque matin, depuis quelques jours, Charlot s'y rendait en compagnie de son beau-frère et de Gilbert Barbier, l'honnête, le brave, l'aimable charpentier de Ville-Marie. La future demeure de Charlot, bâtie en briques et garnie de nombreuses meurtrières, était située non loin des maisons de Charles Le Moyne et de Jacques Le Ber, dans le voisinage de l'hôpital.

Enfin parut la dernière soirée passée au Fort. Lise et Charlot avaient accepté de se rendre avec Perrine dans l'appartement du gouverneur. Il était près de neuf heures et il ne s'y trouvaient pas encore. Bébé Pierre ne voulait pas dormir. Tout cet entourage de malles, de ballots, le va-et-vient continuel autour de son berceau agitaient ses nerfs. La jeune mère s'entêtait à ne vouloir le quitter qu'endormi, malgré les protestations de la fidèle Normande, qui veillait sur le petit avec amour. Charlot se montra patient contre son habitude. Aussi bien, il s'intéressait à la partie d'échecs que jouaient Perrine et son beau-frère, partie qui augurait mal en ce moment pour l'honneur de ce dernier. Les manœuvres adroites de Perrine enchantaient Charlot. Et les taquineries pleuvaient à l'adresse de son beau-frère qui haussait les épaules, un peu vexé tout de même.

Tout en surveillant son fils, la jeune mère ne perdait pas de vue, tout comme Charlot, les graves joueurs d'échecs. Mais du perdant ou du victorieux, elle ne se souciait pas du tout. Elle n'était heureuse que d'une chose : la bonne entente qui régnait depuis quelque temps entre son frère et Perrine. La contrainte, la gêne, une certaine hostilité même, tout cela était disparu. Une camaraderie paisible avait pris la place de sentiments complexes et fort embarrassants. Oh ! sans doute, chez Perrine, il y avait envers André une indifférence, aussi sincère que blessante parfois, aux yeux de la jeune femme qui admirait autant qu'elle aimait son frère. Chez André, au contraire, il y avait une sorte d'ironie amusée, ou bien une impatience mal déguisée dès que Lise entreprenait de faire l'éloge de sa belle-sœur. La jeune femme se disait alors qu'il lui faudrait se contenter de cette accalmie sentimentale, qui rendait plus agréables, plus faciles leurs rapports quotidiens à tous tant qu'on serait au Fort.

« Bébé dort, vint soudain dire la jeune femme à son mari. Il est plus que temps de partir.

— N'est-il pas vraiment un peu tard ? suggéra Perrine. L'on ne nous attend peut-être plus.

— Je crois que si, au contraire, répliqua Charlot, qui vint prendre la mante de sa femme pour l'envelopper tendrement. Le grand corridor du Fort était glacial, et on ne le traversait pas sans danger de s'y enrhummer.

— Charlot a raison, ajouta André de Senancourt qui rangeait prestement l'échiquier. Nous trouverons là quelques connaissances. Les Charles d'Ailleboust, le Moyne et sa jeune femme, d'autres encore.

— Des amoureux même, Jeanne Le Moyne et Jacques Le Ber,

dit en riant Charlot.

— Qui vous a dit ces choses extraordinaires, mon ami ? dit Lise à son mari. Je ne les soupçonnais pas le moins du monde. Toi, Perrine ?

— Comment veux-tu que j'en sache plus long que toi, Lise, fit Perrine en rougissant.

— En tout cas, fit la jeune femme, ils ont raison de mettre tous deux un peu de sentiment en leur vie. À Montréal on ne parle que d'être brave, héroïque, trop rarement d'être amoureux.

— Comment, comment, demanda Charlot ? Et moi, Lise ? Ne suis-je pas un modèle dans l'un comme dans l'autre cas ?

On frappa à cet instant à la porte. André de Senancourt, que les paroles de sa sœur ne mettaient pas très à l'aise, courut ouvrir. Un Huron entra, mais en apercevant les deux jeunes femmes, il parut interdit, salua gauchement et voulut ressortir sans ouvrir la bouche. Charlot fit signe à André et tous trois sortirent de la chambre.

— Eh bien ? fit Charlot au Huron, une fois dans le corridor.

— Trente Onneyouts (Iroquois)... dans les environs... dit le sauvage.

— Grand bien leur en fasse, l'ami ! dit Charlot. C'est pour cela que tu nous déranges ?

— Non. Prépare mauvais coup. Français être prudents.

— Qui te fait croire à d'aussi noirs desseins ? La paix règne en ce moment entre nos ennemis et nous.

— Ai entendu parler chef. Étais caché derrière un arbre dans la forêt, tout à l'heure. Suis venu en courant jusqu'ici. Toi, avertir

gouverneur. Soldats m'enverraient, moi.

— Il pourrait bien dire la vérité, dit Charlot en se tournant vers son beau-frère. Ces canailles d'Onneyouts n'en font jamais d'autres. Si tu veux, André, tu descendras avec Lise et Perrine chez M. de Maisonneuve. Je vais demeurer ici quelques minutes de plus avec notre ami Huron. « Histoire de lui faire un petit présent, en retour du message qu'il m'apporte », expliqueras-tu à Lise. Tu comprends que je vais essayer d'en connaître un peu plus long sur les agissements de ces bandits d'Onneyouts.

Lise et Perrine se laissèrent facilement convaincre par André de Senancourt et se rendirent en sa compagnie chez M. de Maisonneuve.

— Ne t'attarde pas trop, avait recommandé la jeune femme à son mari au passage.

Lorsque Charlot parut chez le gouverneur, il fut, comme bien l'on pense, discrètement questionné. Il rassura tout le monde. Il n'y avait vraiment pas à s'inquiéter si quelques Iroquois, occupés à chasser dans les environs, avaient été vus et entendus par un Huron pusillanime. La paix n'était pas rompue avec les Iroquois, pourquoi les craindre ? Et chacun, voyant le jeune soldat s'empresse en souriant, après avoir prononcé ces quelques paroles, auprès d'une des amies d'enfance de Perrine, Madame Charles d'Ailleboust, née Catherine de Repentigny, on compta l'incident clos et sans importance.

En compagnie de Lise, Perrine s'était approchée de la jeune Madame Lambert Closse, dont les yeux étaient un peu tristes.

— Vous avez des nouvelles du major, votre mari ? s'enquit avec intérêt Perrine.

— Une lettre m'est parvenue ce matin.

— Son voyage à Québec est heureusement terminé ? Il revient ?

— Oh ! mon mari prolongera au contraire son séjour. Le 21, une assemblée des habitants a été convoquée par M. d'Ailleboust de Coulonge. L'on a déclaré la présence de mon mari indispensable...

— Quel conflit ! s'exclama en riant, Lise. N'est-il pas tout aussi indispensable à sa maison, n'est-ce pas, petite madame ?

— Quand on épouse un foudre de guerre, ma chère Lise, fit Charlot, en s'approchant du groupe, on doit être prête à toutes les éventualités...

— À tous les holocaustes, reprit la jeune femme tout bas. Elle regardait avec reproche son mari. Celui-ci se tournait en ce moment vers M. de Maisonneuve, assis à quelques pas plus loin.

— Dites-nous, M. le Gouverneur, cette assemblée des habitants aurait-elle des suites au moins ?

— Nous l'espérons tous. Voyez-vous, il faut abandonner la politique trop débonnaire de MM. de Lauzon, père et fils, vis-à-vis des Iroquois. Sinon, tout est à craindre. Je m'étonne toujours qu'il n'ait pas encore tenté quelque mauvais coup.

Charlot tressaillit, il se rappelait les paroles du Huron, il y avait peu d'instant. M. de Maisonneuve faisait preuve de perspicacité une fois de plus.

— Je vais donner des ordres, poursuivit le gouverneur de Ville-Marie, pour une plus étroite surveillance des Iroquois qui viennent chasser dans nos bois. Demain, ou après-demain, j'afficherai en conséquence.

— M. le Gouverneur, demanda encore Charlot, j'aurais quelques mots à échanger avec vous avant de retourner à mon appartement. Le pourrais-je ?

— Je suis à votre disposition, lieutenant Le Jeal... Oui, nous espérons beaucoup de M. d'Ailleboust, ajouta-t-il encore. Cet intérim vient à son heure.

— Les démons du Montréal, comme nous désignent les Iroquois, tiennent la barre gouvernementale, remarqua en souriant Charlot. Qu'ils se le tiennent pour dit !

— Si M. d'Argenson, l'an prochain, se présente comme un gouverneur très averti des choses du pays, l'audace et l'insolence iroquoises devront bien capituler, conclut M. de Maisonneuve, qui mit avec tact la conversation sur un autre sujet. La journée du 25 octobre se leva radieuse. Charlot se rendit à la messe qui se disait à cinq heures pour les hommes. Il se sentait d'humeur légère. Tout allait à son gré. Dans peu d'heures, il procéderait à son emménagement ; il serait chez lui ; il s'appuierait en souriant sur la large cheminée, bien flambante, afin que ni sa frêle jeune femme ni son enfant, n'éprouvent l'inconfort d'une maison fraîchement construite. Perrine aurait son appartement particulier. Il lui serait loisible de se retremper dans la solitude dès qu'elle le désirerait. C'était un trait marqué dans la nature de sa sœur que ce besoin de vivre quelques heures à l'écart, d'aimer à réfléchir et à prier. Puis, et Charlot haussa les épaules en souriant, il serait possible à sa bonne petite sœur de ne pas être présente à chaque visite d'André. Rien ne progressait beaucoup de ce côté, les sentiments de sympathie ne se manifestaient qu'avec peine. Fort heureusement, une réelle indifférence de la part de Perrine, une politesse parfaite, faite de considération

sincère, du côté d'André, donnaient à leurs rapports, surtout lorsque Lise était présente, une apparence de bonne camaraderie. Bah ! pourquoi désirer mieux ? Perrine semblait heureuse de vivre à son foyer. Elle éprouvait une rare et vive tendresse pour son petit Pierre...

— Eh ! eh ! Charlot, fit soudain une voix énergique, au timbre fort agréable, on est bien pensif par ce beau matin ?

— M. de Saint-Père, je vous salue, répondit Charlot. Si je suis pensif, je ne suis guère triste. J'emménage aujourd'hui. Enfin, je serai chez moi, M. le Notaire.

— Vous êtes heureux. Votre besogne a été plus vite que la mienne. Nous en sommes au toit, mon beau-père et moi. Ce soir, ce sera fait, grâce à la belle température et si aucune catastrophe ne survient, ajouta en riant Jean de Saint-Père.

Charlot se souvint tout à coup des paroles alarmantes du Huron, la veille au soir.

— Dites-moi, Saint-Père, vous n'auriez pas vu des Iroquois, des Oneyouts, rôder dans les bois, dans les environs de la Pointe-Saint-Charles ?

— Certainement. Mais comme il existe une trêve pacifique entre ces messieurs et nous, je remarque leurs allées et venues sans m'en inquiéter.

— M. de Maisonneuve n'est pas aussi confiant.

— Sa sollicitude pour nous le rend ainsi. Il est certain que dans le passé, nous n'avons pas eu à nous féliciter de leur droiture. En ce moment, ils ne se préoccupent que de chasse, je vous assure. On le devine à leurs allures.

— Allons, tant mieux.

— Laissez-moi vous exprimer mes regrets, Charlot, avant d'entrer à la chapelle, reprit Jean de Saint-Père. Que ne puis-je vous offrir un coup de main pour votre emménagement ? Si nous n'espérons pas par un travail hâtif entrer chez nous dès la semaine prochaine, soyez certain que je vous consacrerai volontiers quelques heures de mon temps.

— Ne vous troublez pas, cher M. de Saint-Père. J'aurai toute l'aide voulue. Peut-être pourrais-je même, à la fin de la relevée, pousser une pointe de votre côté, avec mon beau-frère André, qui vous estime beaucoup.

— C'est cela, venez. Il faudra nous accepter, tel que vous nous trouverez, par exemple. Ce sera une journée d'un travail très ardu, pour le beau-père Godé, Jacques, Noël et moi. Au revoir, au revoir, Charlot.

Au sortir de la messe, Charlot s'approcha de M. de Maisonneuve.

— Vous n'avez pas varié, M. le Gouverneur ? Vos ordres sont les mêmes ? C'est congé pour votre serviteur, sauf si un service d'urgence exigeait ma présence.

— Oui, Le Jeal. Installez-vous avec toute la diligence possible en votre nouvelle demeure. J'irai peut-être vous y saluer ce soir. Dites aussi à Senancourt qu'il est libre de son temps, avec la même restriction que pour vous, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'air moins soucieux qu'hier soir, M. le Gouverneur.

— L'air, peut-être. Mais comme je voudrais guérir chacun de vous d'une sorte d'audace qui ne compte pas assez avec le danger. Mais... à une jeunesse comme la vôtre, que vais-je

demander là ?

— Une jeunesse qui a déjà pris de graves responsabilités, en tout cas, M. le Gouverneur. J'ai femme et enfant et m'en souviens parfois, répliqua Charlot, avec une gravité inaccoutumée.

À huit heures, ce fut la messe pour toute la population féminine de Ville-Marie. Chaque matin, il en était ainsi. En l'église nouvelle, près de l'hôpital, on les y voyait toutes, ces femmes de héros et de colons si souvent martyrs. Au premier rang, on y remarquait Jeanne Mance, le bras en écharpe et l'air si souffrant, puis M^{me} d'Ailleboust, Marguerite Bourgeoys. Celle-ci groupait spontanément autour d'elle la plupart des jeunes femmes : M^{me} d'Ailleboust des Musseaux, née de Repentigny, M^{me} Charles Le Moyne, M^{me} Jean de Saint-Père, née Godé, M^{me} Lambert Closse. Plus loin, quelques femmes de colons, d'un âge plus mûr, priaient de tout leur cœur, appréhendant avec raison, hélas ! pour chaque jour dont elles revoyaient la lumière l'offrande d'un ou plusieurs holocaustes qui s'ajouterait à tant d'autres.

En ce matin du 25 octobre, on vit partir à l'église et se placer dans le banc des Ailleboust Perrine du May et sa belle-sœur, M^{me} Le Jeal. Toutes en furent heureuses. Car la délicate constitution de la jeune femme était déjà bien connue. On le regrettait, à cause de la sympathie spontanée que provoquait cette noble petite cousine du bon M. Souart, sulpicien.

Quelle animation autour de la maison de Charlot, durant toute l'avant-midi ! Vieux et jeunes colons, quelques soldats, jeunes femmes et jeunes filles pouvant disposer de quelques heures, tous avaient offert leur aide, et naturellement tous brouillaient plus souvent qu'ils n'arrangeaient les choses. Qu'importe ! L'intention

fraternelle était là enveloppée de belle et chaude gaieté française. Un peu avant le dîner, l'accalmie vint pour tous. On laissa à eux-mêmes la famille de Charlot, y compris Perrine et André de Senancourt. Charlot rayonnait. Il regardait, avec sa femme pressée contre lui, l'heureux arrangement de la cheminée, et des murs blancs et simples. Au-dessus de l'âtre, Lise avait appendu un magnifique crucifix en bois de rose, au Christ d'ivoire. De chaque côté, des portraits de famille, dont un médaillon en porcelaine d'un travail exquis et qui reproduisait les traits de la gracieuse maman que Lise n'avait pas connue.

Sur le pan, à gauche, s'étalait une rutilante tapisserie, dont le sujet faisait voir Roland, jouant vainement du cor dans la vallée de Roncevaux. C'était un cadeau d'André de Senancourt. Il avait provoqué l'enthousiasme de Lise, — de Perrine aussi, — parce que le paladin des vieilles légendes ressemblait vraiment un peu à Charlot. Sur le pan, à droite, le grand portrait de M^{me} Le Gardeur semblait présider encore, aux destinées des orphelins qu'elle avait tant chéris. Mais dans tout l'espace autrement disponible, sauf pour une belle Madone à la Chaise, on n'apercevait qu'armes et instruments de musique. Des armes surtout ! Charlot avait revendiqué tous les angles pour ses étincelantes panoplies, qui en imposeraient aux sauvages. Enfin, très adroitement, Lise et Perrine avaient caché autant que cela était possible les nombreuses meurtrières dont était pourvue la maison. Charlot s'en était amusé, tout en craignant pour les jolies choses. La bousculade restait possible si un danger quelconque survenait. Après le repas, Charlot ordonna à Lise de se retirer et de dormir près du berceau de son fils. Il pria Perrine, André et ses deux domestiques, de le suivre pour explorer les alentours de la petite maison. Il y avait, à peu de distance, un excellent hangar,

garni de meurtrières, qu'il voulait revoir afin d'y installer tout de suite des armes d'urgence. Mais Lise se redressa soudain et réclama sa bonne normande. Bébé Pierre dormait mal depuis la veille, et puis... elle ne se sentait pas rassurée.

— Charlot, dit-elle, je ne sais pourquoi, le cœur me bat comme à l'approche de quelque malheur. Est-ce étrange ?

— C'est la fatigue, Lise. Allez vite vous reposer. Nous vous reviendrons dans une demi-heure.

— Embrassez-moi, Charlot... Oh ! que ce pays peut être trompeur ! Comment croire, en effet, à rien de triste, en face de ce soleil si brillant et encore chaud, malgré que nous soyons à la fin d'octobre.

— Lise, dit soudain Charlot, André et moi, nous pousserons jusqu'à la Pointe-Saint-Charles. J'ai promis cette visite à Jean de Saint-Père.

— Bien Charlot. Que vous êtes remuant, mon ami ! Ne pouviez-vous finir l'après-midi près de votre femme et de votre fils ?

— Tout de même, Lise, il faut venir en aide aux colons sympathiques d'ici. Que n'a-t-on pas fait pour nous ?

— Je sais, je sais. Pour Jean de Saint-Père, d'ailleurs, je partage votre goût. Et quelle petite femme gentille il a en Mathurine Godé. Son dernier bébé a l'âge du mien, savez-vous ? Oui, j'aime déjà beaucoup les Godé et les Saint-Père.

— Alors, dans deux ou trois heures au plus Lise, nous nous reverrons. C'est une bonne course d'ici à la ferme Saint-Charles.

— Soyez prudent ! Parfois, les serrements de cœur dont vous souriez ont eu leur raison d'être.

Tout en cheminant, Charlot et Perrine causèrent de Lise. Le jeune mari se montrait soucieux de la nervosité croissante de sa femme. Tout était si paisible à Ville-Marie depuis des mois et des mois. Pourquoi concevoir des pressentiments, sinon parce que l'on se trouve fort affaibli ?

Perrine hochait la tête. Elle différait d'opinion avec son frère. Lise avait une nature délicate, fine. C'était une sensitive. Mais cela n'empêchait nullement qu'elle eût un rare équilibre d'esprit. La faiblesse constitutionnelle restait, certes, étrangère à ces petits phénomènes. Puis, apercevant un sourire railleur glisser sous la moustache d'André de Senancourt, elle s'était soudain tournée vers lui : « Vous ne m'approuvez pas ? Cela vous divertit, Monsieur, cette défense des natures nerveuses ?

— Des natures féminines, Mademoiselle. Toutes les femmes ont une exaltation sentimentale qui les fait passer avec une égale facilité du rire aux larmes, de la peine à la joie, de la crainte à l'assurance.

— Je croyais que vous faisiez exception en tout cela pour votre sœur. Il m'avait toujours paru ainsi lorsque vous jugiez de haut les femmes.

— De haut ? reprit, hautain, André de Senancourt. Si je vous ai blessée, Mademoiselle, veuillez me le pardonner.

— Je ne me blesse pas des généralisations trop hâtives, je vous assure, Monsieur. Et Perrine sourit de l'air maintenant confus du frère de Lise.

— Tout de même, André, poursuivit Charlot, qui avait trop l'habitude de ces passes d'armes entre les jeunes gens pour s'en émouvoir, tout de même, tu ne crois pas assez aux admirables

intuitions de certains êtres d'élite.

— Merci, pour ma sœur, repartit celui-ci, en riant cette fois de bon cœur.

On fit la visite du petit hangar. Perrine voulut ajuster elle-même vis-à-vis d'une meurtrière un petit pierrier, dont Charlot disait des merveilles. André de Senancourt s'approcha d'elle.

— Soyez prudente, Mademoiselle.

Perrine hocha la tête. « En ce pays, opina-t-elle, les femmes doivent être habiles, pleines de ressources, sans faiblesse devant les coups de feu. La prudence vient d'elle-même pour elles, sans être tout à fait au premier rang.

— Oui, je veux croire que vous êtes sincère, que quelques femmes sont ainsi... Mais j'en ai vu tant d'autres si peu vous ressembler, conclut André de Senancourt, en s'éloignant le front sombre. Il ne quitta pas Perrine des yeux, cependant.

Soudain, la porte du hangar s'ouvrit avec fracas. Un Huron, hors d'haleine, les yeux dilatés par la terreur, s'immobilisa sur le seuil en pointant Perrine. Charlot s'impatienta.

— Parle, Huron, parle. Ma sœur a plus d'énergie que tu crois. Elle peut apprendre une nouvelle pénible.

Le Huron s'approcha et, avec une volubilité émouvante, raconta l'horrible tragédie qui venait de se passer. Charlot se prit à traduire aussitôt pour son beau-frère Senancourt et pour Perrine, le récit imagé du sauvage.

« Oui, toutes les craintes manifestées par M. de Maisonneuve et par le Huron accouru, la veille au soir, auprès de Charlot, s'étaient réalisées. Trois victimes gisaient en ce moment, mutilées, méconnaissables, à la Pointe-Saint-Charles : Nicolas

Godé, Jean de Saint-Père, son gendre et Jacques Noël, leur domestique. Le meurtre avait eu lieu, tout probablement, vers une heure de relevée... Quelques Onneyouts avaient fait le coup, puis s'étaient lâchement enfuis, en emportant deux chevelures, et la tête entière de Jean de Saint-Père... Celui-ci avait une chevelure magnifique. On ne le taquinait que trop souvent là-dessus, l'aimable notaire de Ville-Marie. C'est tout ce que l'on savait du meurtre jusqu'à présent... avait soudain conclu Charlot en se tournant de nouveau vers son beau-frère.

« Rends-toi au Fort, André. Vois M. de Maisonneuve. Reçois ses ordres et fais approuver l'initiative que je prends sur l'heure. Il n'y a pas un instant à perdre, si l'on veut rattraper quelques-uns des assassins. J'y cours. Je suis habitué à leurs petites feintes pour dépister les recherches. J'en pincerai bien quelques-uns. Oh ! les traîtres, les lâches ! rugit Charlot, les yeux fixes, la bouche tordue, la main crispée sur son pistolet.

— Charlot, fit doucement Perrine, Charlot, réfléchis bien avant d'entreprendre seul la course que tu projettes. Comment Lise prendra-t-elle l'annonce de ta chasse périlleuse ?

Mais Charlot se redressa aussitôt, une sorte de rayonnement héroïque au front qui le grandissait. Il imposa son autorité, même à sa sœur, qui baissa la tête en soupirant, tandis que deux larmes roulaient lentement sur ses joues blanches de terreur.

— Perrine, dit-il, je ne te reconnais pas. C'est mon devoir de soldat de voler au secours de ces malheureux... La simple humanité, du reste, ne commande-t-elle pas de rechercher les coupables, ne fût-ce que pour empêcher une récidive de leur crime affreux... Va, va à la maison... Lise comprendra... Elle n'aime pas plus que moi, que toi, les égoïstes et les lâches.

Et Charlot s'était enfui après avoir étreint Perrine, en murmurant : « Dis à Lise que je serai prudent... »

Aidée du serviteur de la maison, celle-ci avait repris la route de sa demeure. Oui, Charlot avait raison, Lise comprendrait. Elle ne songerait qu'à la douleur de la petite veuve de vingt ans, à la jeune mère de deux orphelins, à Mathurine Godé ! Quelle horrible nouvelle à apprendre ! « Mon Dieu, mon Dieu, priait Perrine, protégez Charlot, toujours si profondément remué par de telles tragédies... Toutes ses souffrances anciennes remontent alors, lui labourent le cœur... Héroïque et bouillant Charlot... oui tu fais ton devoir... Mon Dieu, pitié, pitié pour lui ».

La figure pâlie de Perrine apprit à Lise qu'un événement tragique venait d'avoir lieu. Elle désira tout savoir, une fois que Perrine eut répondu à son seul mot : « Charlot ? »

— Non, non, Lise. Mon frère n'est pas concerné en cet horrible attentat. Il poursuit en ce moment les assassins dans les bois... Ton frère et d'autres soldats le rejoindront dans cette chasse aux abominables traîtres Iroquois. Nous en aurons des nouvelles dès ce soir ».

En apprenant le malheur qui frappait justement cette gentille Mathurine Godé, et qui la privait à la fois de son mari si bon, si croyant et de son vieux père, Lise ne put s'empêcher de verser des larmes. Elles les essuya cependant en disant courageusement : « Allons de ce pas, Perrine, auprès de la pauvre petite veuve de vingt ans !... De vingt ans !... C'aurait pu être moi », finit-elle en frissonnant.

Les corps des trois victimes revenaient à Ville-Marie vers cinq heures. Quel deuil chez tous les colons ! Que le glas résonnait dans tous les cœurs. Nicolas Godé, venu de France,

avec M. de Maisonneuve, dès 1641, était un digne vieillard de 74 ans. Jean de Saint-Père, que tous aimaient et consultaient volontiers à Ville-Marie, n'avait que 39 ans. Le convoi fut suivi religieusement jusqu'à l'endroit de l'inhumation. Les trois cadavres mutilés furent déposés, au milieu de prières, dans le même sépulcre. Puis, M. de Maisonneuve conduisit lui-même à l'hôpital et remit entre les mains de Jeanne Mance la pauvre Françoise Gadois, épouse de Nicolas Godé. Mathurine de Saint-Père, qui s'appuyait au bras de Marguerite Bourgeoys, ne voulut pas quitter sa mère et entra à l'hôpital avec ses enfants, Claude, âgé de deux ans, et Agathe qui ne comptait que huit mois. Elle pleurait sans discontinuité. Lise était retournée à sa maison, après l'inhumation. Elle avait serré son petit Pierre sur son cœur, et les yeux levés vers la madone, avait murmuré : « Vierge bénie, ne permettez pas que je subisse une pareille douleur ». Puis, la croyante avait réagi, et dans un souffle, face à face au crucifix : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, non la mienne ».

Un peu avant le repas du soir, André de Senancourt frappait chez sa sœur. Tout de suite, il lui apprenait la nouvelle que Charlot, le premier, avait fait deux prisonniers deux Onneyouts, qui séjournèrent dans les bois de Ville-Marie. Puis lui-même, aidé des soldats, en avait fait plusieurs autres. Tous ces Iroquois étaient en ce moment dans les cachots de Fort. M. de Maisonneuve les interrogera demain. Malheureusement ce n'était que les compagnons des assassins.

— Charlot n'est pas revenu avec toi, André, dit Lise. Pourquoi ?

— Voici. M. de Maisonneuve vient de le charger de deux missions de confiance, une pour les Trois-Rivières et l'autre

pour Québec. Les colons de ces postes doivent être mis sur leurs gardes, n'est-ce pas ? Ton mari, étant un canotier hors pair, est en train de s'embarquer avec quatre solides Hurons. Il m'a prié de venir ici et souhaite t'embrasser avant son départ. Peux-tu te rendre sur la grève, en ma compagnie ?

— Certes, dit la jeune femme. Je vais me préparer ! Viens aussi, Perrine.

— Non, laisse-moi près du berceau de petit Pierre. Tu me rappelleras au souvenir de mon frère.

Et tandis que Lise s'habillait à la hâte, Perrine avait demandé au jeune homme : « Comment cette malheureuse tragédie est-elle arrivée ? Le sait-on maintenant ? »

— Pas encore, Mademoiselle. Mais l'interrogatoire de demain apportera sans doute quelque lumière. Puis, M. de Maisonneuve fera faire une battue générale dans les bois, demain. Nous devons arrêter tous les Iroquois séjournant dans l'île de Montréal, à quelque nation qu'ils appartiennent ».

Lise parut. « Venez, André, dit-elle. À tout à l'heure, Perrine chérie ».

VII — L'HOSTILITÉ IROQUOISE REPARAÎT

PARTOUT

Le lendemain du meurtre de Nicolas Godé et de Jean de Saint-Père fut une journée sombre entre toutes pour le petit peuple uni de Ville-Marie. On se rendit à l'hôpital. On demanda à voir, si possible, les deux veuves, dont le cœur torturé, labouré par la terrible tragédie, devait être de plus en plus inconsolable. On fut discret cependant, ne voulant au fond qu'assurer les Montréalaises endeuillées du commun et profond chagrin de tous. Puis, à dix heures, chacun ressortit en hâte, afin de connaître l'issue de l'enquête qui se tenait au Fort. Les prisonniers onneyouts, montagnais et autres parleraient-ils ? Ou leur perfidie, par des réponses ambiguës, ou par le silence, rendraient-elles la situation encore plus critique et plus angoissante pour les habitants de Ville-Marie ? On pouvait s'attendre à voir tomber d'autres victimes avant longtemps. Le meurtre de la Pointe de Saint-Charles équivalait à une déclaration de guerre, on se le répétait, et comme cela arrivait si souvent, les Montréalistes avaient payé les premiers l'impôt du sang.

Au foyer de Charlot, un silence mélancolique régnait depuis le matin, silence interrompu par les pleurs de petit Pierre, qui ne

semblait pas très bien depuis la veille au soir.

Lise et Perrine, lorsque le bébé parut reposer entre les bras de la Normande, qui la dorlottait les larmes aux yeux, vinrent un moment s'asseoir près de la cheminée. Une grosse bûche s'y éteignait. Lise penchait la tête. Elle tressaillait à chaque rafale du vent glacial d'automne. Il s'engouffrait en gémissant, en hurlant ou en sifflant de façon lugubre par la vaste cheminée. Perrine vint entourer de ses bras sa belle-sœur. Elle releva tendrement une lourde mèche blonde de ses cheveux.

— Lise, secouez votre tristesse. Pour l'amour de Charlot, de votre frère, un peu pour moi aussi. Chaque jour, je m'attache plus fortement à vous. Votre peine m'atteint. Je sais que vous ne comprenez pas toujours le tempérament combatif et aventureux de Charlot. Il m'a bien fait souffrir, autrefois. Tout comme vous.

— Je vous en prie, Perrine. Je ne comprends que trop pourquoi mon mari ne sait qu'obéir à ses voix intérieures. L'atmosphère est tragique, ici, et un noble cœur comme Charlot veut faire face au malheur avec toutes les forces vives de son être. Mais, voyez-vous, mais...

— Parlez, Lise.

— Ce sont les mères, les épouses, les sœurs que je plains. Que pouvons-nous ? Pleurer, aimer, prier un peu... garder secrète notre angoisse...

— Lise, ceux que nous aimons, et qui exposent sans cesse leur vie pour tous, n'en demandent pas davantage, allez. Nous sommes leur refuge, leur espoir, la grande paix de leur cœur profond, une fois le péril passé.

— Perrine, je crois que Charlot a raison. Je n'étais pas faite

pour cette vie d'alarmes... Mon courage faiblit sans cesse... À vous, je parlerai franchement. Parfois, je me sens mourir... Et cependant, j'aime tant votre frère, il est si bien ma raison de vivre, que je ne regrette nullement d'avoir à payer si cher la rançon de mon amour.

— Vous n'êtes pas robuste, Lise. Et votre exquise sensibilité reçoit en profondeur toutes les peines, comme toutes les joies.

— Merci, Perrine. Ah ! si je viens à quitter Charlot, je ne me sentirai pas angoissée, ni pour lui, ni pour mon petit... Vous serez là.

— Vous ne partirez pas, Lise. Nous serons là pour empêcher ce malheur.

— Je ne le désire pas, ma sœur. Mais j'en ai la certitude secrète. Voyez-vous, je ne veux pas m'opposer à la vie d'héroïsme de mon mari, mais chaque fois qu'il s'éloigne, même avec mon approbation, il apporte quelque chose de ma faible vitalité. S'il s'éloignait longtemps, je m'éteindraï... comme cette bûche ardente, finit bas la jeune femme.

— Lise, vous me navrez. Réagissez, de grâce.

— Et cette tragédie d'hier, continua Lise, va sûrement amener d'autres événements. Charlot s'offrira tout le premier pour le salut de tous. Et j'applaudirai, et je serai fière,... la mort dans le cœur et dans tout mon être. Je suis un peu lâche, je crois, conclut la jeune femme, avec un pâle sourire.

— Pauvre petite ! fit Perrine, les yeux au loin.

— Vous me plaignez, ma sœur ? Mais vous me comprenez aussi. Cela me soulage, voyez-vous, de parler avec vous. Il y a en votre âme une sérénité et en votre volonté une force qui me

calment. Mon frère André me le disait justement hier, de m'appuyer beaucoup sur vous. Il admire votre énergie, quoiqu'il la raille un peu. Les femmes qu'il a connues et aimées ne l'ont guère habitué, chère sœur, à votre équilibre physique et moral. Vous lui redonnerez la foi en la bonté, la fermeté et la droiture féminines, cela, j'en suis certaine. Mon pauvre André, qu'il a souffert jadis !

— Lise, dit soudain Perrine, tandis qu'une lueur fugitive de contrariété passait sur son front, cette fois, comme chaque fois qu'il s'agissait d'André de Senancourt, Lise, vous devriez prendre quelques minutes de repos. Dans un quart d'heure, tout au plus, nous saurons le résultat de l'enquête de ce matin, au Fort.

— Bien. Je vais aller me reposer pour vous faire plaisir, Perrine. Appelez-moi, dès que mon frère entrera.

Au Fort, vers neuf heures, M. de Maisonneuve, ayant à ses côtés le capitaine de ses gardes, Charles Le Moyne, l'interprète, et plusieurs soldats, donna l'ordre de faire comparaître les quelques Onneyouts faits prisonniers la veille.

Les Iroquois pénétrèrent dans la salle avec leur insolence coutumière. Aux questions de Charles Le Moyne, ils commencèrent par opposer un mutisme absolu. Mais lorsqu'ils virent entrer dans la pièce des Hurons et des Algonquins, leur morgue se changea en une attitude railleuse. Précisément, l'interprète les pressait, avec une insistance dure, un peu énervante, de déclarer au gouverneur pourquoi « ils en avaient usé de la sorte, malgré la paix faite avec les Français », pourquoi ils avaient osé montrer une telle perfidie. L'un d'eux pointa alors les Hurons et les Algonquins, qui se mêlaient aux Montréalistes, et répondit en raillant : « Les Français tiennent si bien entre leurs

bras les Hurons et les Algonquins qu'il ne faut pas s'étonner si, en voulant frapper les uns, les coups tombent quelquefois sur les autres. »^[1]

Charles Le Moyne resta saisi de cette réponse, qui témoignait d'une bien rare présence d'esprit. Mais sans le faire paraître le moins du monde, d'un ton impassible, il la rapporta en français au tribunal qui s'en montra indigné, mécontent et se hâta de terminer l'enquête en face d'une telle méchanceté consciente. M. de Maisonneuve ordonna en plus de continuer « à arrêter et à mettre aux fers tous les Iroquois qu'on pourrait saisir dans l'île de Montréal, de quelque nation qu'ils fussent ».

Fort soucieux, M. de Maisonneuve réintégra peu après dix heures ses modestes appartements. Il y était à peine entré qu'on frappait doucement à la porte. Il ouvrit aussitôt, puis recula. Il avait devant lui les épouses des victimes de la veille.

« Entrez, Mesdames, je vous en prie », dit le gouverneur avec bonté.

La veuve de Nicolas Godé, qui comptait une soixantaine d'années, s'avança au bras de sa fille de vingt ans, Mathurine, veuve de Jean de Saint-Père. Toutes deux étaient vêtues de couleurs sombres et levaient vers le gouverneur de pauvres yeux en détresse. Elles refusèrent de s'asseoir.

— M. de Maisonneuve, dit la veuve de Nicolas Godé, d'une voix basse, tremblante, triste infiniment, nous venons vous prier de ne faire aucun mal, à cause de nous, aux pauvres malheureux coupables d'hier. Comprennent-ils l'étendue de leur faute ? Ma fille, comme moi, avons entendu combien de fois nos bien-aimés disparus déclarer qu'il fallait coûte que coûte, en toutes occasions, montrer la plus miséricordieuse bonté envers ces

âmes dévoyées... « Voyant alors un peu du Christ en nous, disait mon mari avec componction, peut-être aurons-nous chance de les convertir à notre foi... » Nous voulons même, Monsieur le Gouverneur, avec votre permission, aller leur porter quelques vivres et... et notre pardon, finit en pleurant la sublime Françoise Gadois^[2].

Très ému, M. de Maisonneuve demeura un moment sans répondre. Puis il conduisit lui-même les charitables femmes jusqu'à la porte des détenus, en disant avec tristesse : « Votre geste est sublime, Mesdames. S'il n'obtient, en ce moment, aucun résultat, ce que je crains, Dieu ne pourra que bénir une démarche presque au-dessus des forces humaines. »

Dix longs jours de deuil passèrent sur Ville-Marie. Chaque soir, les soldats vigilants signalaient la présence d'Iroquois dans la forêt. Quatre jours après le meurtre de la Pointe de Saint-Charles, on vit même entrer volontairement au Fort, au vu et au su de tout le monde, trois sauvages d'Onneyout. Ils demandèrent à parler à M. de Maisonneuve. Celui-ci n'hésita pas à les accueillir. Mais il mit en son attitude beaucoup de réserve, de la froideur, de la circonspection. Il examinait de son œil pénétrant la physionomie des barbares qui venaient, disaient-ils, « protester de l'innocence des Onneyouts au sujet du meurtre récent et en plus témoigner de leur affliction pour le crime atroce qui avait été commis ». Puis, l'un d'eux offrit sept présents, composés de neuf colliers de porcelaine.

« Sagamo, grand sagamo, précisa le sauvage en s'inclinant devant M. de Maisonneuve, sache bien que ce sont des sauvages de Soiogoven qui ont fait ce vilain coup. Ne nous en accuse plus. Voici d'ailleurs ce collier que nous t'offrons pour raffermir le

mai ébranlé, ce mai auprès duquel devaient se tenir les conseils entre les Français et les nations iroquoises. »

Fièrement raidi, le front barré d'un pli de mécontentement, M. de Maisonneuve crut cependant plus sage de ne pas sévir contre ces perfides, tant que les preuves ne seraient pas plus accablantes. Il accepta les présents. Il pria même les sauvages de demeurer quelque temps au Fort en qualité d'hôtes des Français. « De la sorte, pensa-t-il, ne pourrait-il pas observer leurs faits et gestes de très près. »

Mais dès le lendemain de cette entrevue, la sentinelle du Fort vint avertir le gouverneur que les Onneyouts s'étaient enfuis durant la nuit. Il ajouta qu'un Huron iroquisé avait surpris une conversation de ces barbares et appris qu'ils étaient bien les camarades des assassins. M. de Maisonneuve haussa les épaules. Ses soupçons ne faisaient que se confirmer. Il lui faudrait donc exercer une vigilance des plus étroites autour de Ville-Marie et donner combien d'ordres fort stricts à ses vaillants soldats.

Enfin douze jours s'étaient à peine écoulés que Charlot revenait à Ville-Marie. Il courut au Fort rendre compte de sa mission, tout en chargeant l'un des Algonquins qui l'avait accompagné de se rendre auprès des siens pour les avertir de son retour.

Qu'apprit Charlot au gouverneur ? D'abord, qu'aux Trois-Rivières, dès que le message alarmant de M. de Maisonneuve avait été connu, on réussissait à arrêter douze Agniers qui rôdaient dans les bois. Quelques-uns avaient été aussitôt envoyés et emprisonnés à Québec. Puis Charlot parla de son arrivée à Québec.

« J'y fus, Monsieur le Gouverneur, dès le 1^{er} novembre.

— Bien, Le Jeal. Vous avez certes fait diligence, étant parti d'ici le 25 octobre au soir.

— Bah ! Avec les bons canotiers que vous m'aviez choisis... M. d'Ailleboust fut consterné, vous le pensez bien, de la nouvelle pénible que je lui narraï. Il portait une vive affection, vous le savez, à ce vaillant et débonnaire Jean de Saint-Père. Puis, la main du gouverneur se crispa sur son épée, ses lèvres se serrèrent avec violence. Vous connaissez ces réflexes communs à tous les d'Ailleboust. Et les ordres succincts, sévères se succédèrent bientôt sans interruption. Les soldats s'empressaient, couraient ici et là. Bref, les portes battirent avec une violence toute militaire durant une bonne demi-heure, je vous assure, Monsieur le Gouverneur, fit Charlot en souriant. J'en fus témoin, car M. d'Ailleboust ne me permit pas de m'éloigner, désirant me questionner longuement sur Ville-Marie et tous ses récents événements. Enfin, il décida que, le 5 novembre, il assemblerait les Français, les Algonquins et les Hurons pour leur communiquer ses ordres et les aviser de la conduite à tenir dorénavant envers les Iroquois.

— Vous n'avez pas cru bon d'assister à cette assemblée, lieutenant ?

— M. d'Ailleboust ne le trouva ni urgent, ni nécessaire. Seules, des décisions locales devaient être prises. Elles n'allaient pas différer des vôtres, Monsieur de Maisonneuve, m'assura le gouverneur de la Nouvelle-France.

— Le Jeal, dit soudain M. de Maisonneuve, savez-vous que j'ai envoyé des lettres d'avertissement aux missionnaires d'Onontagué ? Nous avons à les mettre sur leurs gardes, n'est-ce pas ? Les Iroquois pouvaient se venger sur eux de nos faits et

gestes contre les Onneyouts et les Onontagués. Même si ces procédés n'étaient que justes, après tout, on songerait à des représailles contre nous.

— Monsieur de Maisonneuve, puis-je vous demander qui vous avez envoyé pour remplir une mission aussi importante ?

— Un Onontagué prisonnier au Fort. Ne savait-il pas mieux que personne que nous gardions ses compatriotes sans les molester ? Il raconterait aux anciens du pays les événements de Ville-Marie et s'efforcerait de savoir si le meurtre n'avait pas été commis par la jeunesse d'Onontagué.

— Me permettez-vous d'être méfiant au sujet de cette mission ?

— Certainement. Mais vous savez, Le Jeal, comme les Iroquois prennent mal la détention de leurs gens. Rien ne les rend souples comme de faire des prisonniers.

— Sans doute. Monsieur de Maisonneuve. Mais le fond perfide de leur nature sait en appeler souvent à leur finesse politique pour combiner plan de vengeance et feinte soumission.

— Enfin, s'il y a lieu, nous prendrons d'autres dispositions, lieutenant.

— N'oubliez pas alors que je suis à votre disposition. Mon expérience des nations iroquoises m'a coûté assez cher pour que je puisse aujourd'hui m'en prévaloir.

— Je m'en souviendrai, Le Jeal. Merci. Hâtez-vous maintenant de retourner auprès des vôtres.

1. ↑ Historique.

2. ↑ Historique.

VIII — LA MISSION VOLONTAIRE ET SECRÈTE DE CHARLOT

Novembre, décembre, janvier se passèrent en de continuelles alarmes. Agniers, Onneyouts et Onontagués ne cessaient de parlementer avec les Français, puis de s'assembler perfidement entre eux, afin de faire fi de toutes les promesses échangées avec leurs ennemis. Ceux-ci se tenaient avec fermeté sur la défensive. Ils veillaient. Sous le commandement énergique du gouverneur général intérimaire, Louis d'Ailleboust de Coullonges, les choses avaient d'ailleurs changé du tout au tout. Les sauvages s'en rendaient compte et cachaient mal leur dépit.

À Ville-Marie, la vigilance était encore plus parfaite. M. de Maisonneuve ne permettait à personne de sortir seul et sans armes. Il tolérait peu les goûts de chasse manifestés par ses soldats, encore moins par ses officiers.

Charlot prenait très mal toutes ces mesures de prudence. Sa patience était soumise à une rude épreuve. Lise pleurait souvent près du berceau de son fils, se demandant comment tout cela allait finir. Perrine se permettait de faire quelques observations à son frère. Elle s'étonnait de le voir si peu raisonnable dans des circonstances fort critiques pour tous.

— Tu ne comprends donc pas, Perrine, dit Charlot, que cette inaction à laquelle nous condamnons M. de Maisonneuve nous irrite, nous énerve ? Nous sommes des soldats, voyons. Alors, convient-il d'attendre que les périls foncent sur nous avant d'y parer ?

— M. de Maisonneuve, mon frère, est aussi prudent que brave, tu le sais. Et il ménage le sang de ses soldats. Qui pourrait sérieusement l'en blâmer ?

— Oh ! si tu te places à ce point de vue.

— Pourquoi ne pas penser comme moi ?

— Je songe, moi, aux pauvres missionnaires d'Onontagués, aux colons qui s'y trouvent. Que ne peut-il pas leur arriver en ce moment ?

— Que veux-tu dire ?

— Écoute Perrine, je vais te dire à toi seule ce que je viens d'apprendre. Mais jure-moi que tu n'en souffleras pas un mot à Lise. La pauvre petite est trop souffrante en ce moment, pour entendre le récit de quoi que ce soit d'un peu pénible. Dans quelques jours, je ne dis pas.

— Tu m'effraies, Charlot. Qu'y a-t-il ? Mais d'abord, dis-moi, en as-tu fait la confidence à ton beau-frère ?

— André ? oui. Je n'ai pas plus de secrets pour lui que pour toi.

— T'approuve-t-il ?

— Il ne m'approuve ni ne me désapprouve. Lise, seule, le préoccupe sans doute en tout ceci.

— Il est question de Lise ?

— Indirectement. Mais dis, Lise dort, elle ne peut entendre ?

— Allons, parle, mon frère, Lise ne peut en effet nous entendre. Je te promets, en outre, de ne pas t'interrompre et de chercher à comprendre les motifs qui te guident et te porteront peut-être à quelques excès périlleux.

— Tu te rappelles, Perrine, lorsque M. de Maisonneuve se décidait à envoyer chez les Onontagués un prisonnier de cette nation détenu ici ?

— Oui.

— Tu te rappelles que je n'avais eu aucune confiance en un pareil messenger pour avertir nos missionnaires et nos compatriotes du danger imminent qui les environnait ?

— Oui.

— Eh bien, mon flair ne m'avait pas trompé. Je viens d'apprendre par un Iroquois chrétien du bourg d'Ossernenon, venu pour m'en avertir malgré les périls qui le guettaient, et retourné aussi vite en son pays, que jamais Onontagué plus déloyal n'avait été envoyé en mission. Au lieu de narrer les faits véritables, il nous a accusés des pires attentats contre les sauvages de sa nation, et mis les esprits en un état d'hostilité terrible contre tous les Français. Les Agniers, mis au courant dernièrement de ces faits, ont décidé notre extermination en tous lieux, et commenceront leur carnage en tombant à l'improviste sur les missionnaires et les colons d'Onontagué. J'ai mis M. de Maisonneuve au courant tout de suite. Il a envoyé avant-hier un Iroquois converti avec de nouvelles lettres pour les missionnaires. Évidemment, ce sauvage est sûr, sincère. Il fera son devoir aux dépens de sa vie. Mais se rendra-t-il à

destination ? Tant d'embûches le guettent, sans compter les misères matérielles, et tous les embarras de la saison. Je ne vis plus depuis avant-hier. Je ne songe qu'à cette course confiée non à l'un des nôtres, mais à un sauvage. Je le déplore, tout en reconnaissant l'humanité habituelle de notre gouverneur. Bref, je me sens dans un état de fièvre qui m'enlève tout repos, toute paix d'esprit. Je veux... je veux...

— Tu veux partir, Charlot ? cria derrière lui une douce voix angoissée. Oh ! mon ami, mon ami, que tu es à la fois cruel et... héroïque ! Et Lise se pressa, muette, les yeux en détresse sur le cœur de son mari.

— Lise, ma chérie, dit Charlot, je te croyais endormie... Jamais, jamais, je n'aurais voulu en ce moment te causer du chagrin... Oh ! Lise, ne me regarde pas avec ces pauvres yeux sans larmes... Quel malheur que tu m'aies entendu... Tiens, viens sur ce fauteuil... Perrine va bassiner tes tempes... Et me voilà à tes genoux, ma femme chérie... Pardonne-moi ! Je ne sais que torturer ton cœur... Je t'aime de tout ce misérable cœur pourtant... Lise, regarde-moi, dis que tu me pardonnes ?... Je t'en supplie !

— Mon pauvre Charlot, dit enfin la jeune femme, tandis qu'un pâle sourire glissa sur sa physionomie, tu espérais donc me cacher quelque chose... Comme si je n'avais pas deviné ton trouble depuis deux jours... Comme si je ne t'avais pas compris... et pardonné.

— Lise, pourquoi n'as-tu pas parlé ?

— À quoi bon ? Et puis, je voulais gagner du temps, m'habituer à ce nouveau sacrifice que tu me demanderais.

— Ma chérie !

— C'est accompli, mon ami, ce dur sacrifice. Pars... Charlot ! Je t'aime et... suis fière de toi. »

Épuisée par l'excès de son émotion, la jeune femme ferma un moment les yeux, puis, les ouvrant elle tendit les bras et s'appuya en sanglotant sur l'épaule de son mari.

Perrine, discrètement, s'était retirée depuis quelques instant dans sa chambre. Les larmes l'aveuglaient. Pauvre petite épouse au cœur déchiré, si aimant, qu'elle la plaignait ! Le lendemain matin, les rôles semblèrent renversés. Lise apparut au déjeuner souriante, animée. Un peu de nervosité s'y mêlait toutefois. Charlot, au contraire, se montra contraint. Il observa un silence profond. Seule, Perrine ne se départit pas de la gravité sereine qui lui était habituelle.

« Si tu pars demain, Charlot, dit soudain la jeune femme, tu ferais bien de te hâter. M. de Maisonneuve ne sait pas encore que tu as avancé l'heure de ton départ.

— J'attends André, Lise, avant d'aller au fort.

— Tu te chargeras bien d'un message pour Catherine d'Ailleboust, mon frère ? demanda Perrine. Je devais y aller cet après-midi. Ton départ fait varier mon programme...

— Entendu, Perrine. J'irai. »

Charlot se leva de table et vint regarder au dehors, par un unique mais large châssis à carreaux vitrés, un luxe rare à cette époque.

La jeune femme le suivit, tandis que Perrine s'occupait des soins du ménage. Bébé Pierre dormait encore, sous l'œil vigilant de la bonne.

— Pourquoi sembles-tu sombre, Charlot ? demanda Lise.

— Tu me trouves sombre ?

— Oui.

— Vois-tu, Lise, maintenant que j'ai ton assentiment, je sens mieux quel dur sacrifice je t'impose... Je sais combien je t'aime aussi. Ma pauvre petite, ton courage souriant de ce matin, est-ce que tu crois que j'en suis dupe ?

Et Charlot, entourant de ses bras la jeune femme, la pressa contre lui.

— Alors, ne pars pas, Charlot, proposa Lise, la voix mi-taquine, mi-émue.

— C'est ce que j'aurais de mieux à faire, en effet, répartit Charlot en soupirant.

— Mais alors quel regret, mon ami, au bout de deux jours d'inaction près de moi !... Non, je ne varie pas ainsi, moi, en mes décisions. Charlot, ton geste est aventureux, mais non sans d'excellentes conséquences pour nos compatriotes. Ils courent de si grands dangers en ce moment à leur petit poste chez les Onontagués. Tu ne pourras qu'aider à les tirer de cette impasse. Ta connaissance de la langue iroquoise, ton adresse manuelle lorsqu'il s'agit de manœuvrer le canot ou de faire du tir, toutes ces routes entourant les grands lacs que tu connais si bien... tout cela est inappréciable, vraiment.

— Hum ! Tu n'oublies rien, ma petite Lise ? dit Charlot en souriant malgré lui. Ce qui veut dire, continua-t-il, en devenant soucieux, que tu n'as pas beaucoup dormi cette nuit. Dis la vérité ? Ton imagination a chevauché terriblement autour de mon départ, n'est-ce pas ? Et Charlot se penchant baisa, l'une après

l'autre, les mains pâles et fines de sa femme.

On frappa à la porte. André de Senancourt entra, un rouleau sous le bras. Il salua rapidement Perrine, Charlot, puis embrassa sa sœur avec une sorte de triste impatience. Celle-ci se mit à rire.

— André, toi non plus, ça ne va pas ce matin ? Charlot t'aurait-il communiqué son humeur, ou bien y a-t-il autre chose ?

— Charlot n'a pas raison d'être ainsi. Il veut partir. Il part. Tandis que moi...

— Comment, André tu aurais aimé t'aventurer avec mon mari dans ces bois sans fin, ces lacs interminables, ces précipices affreux ?

— Oui, interrompit laconiquement son frère. Dans ce pays, c'est la tâche des soldats d'être en chemin pour de périlleuses expéditions.

— Mais alors ?

— M. de Maisonneuve souhaite me voir rester à Ville-Marie. « Il est préférable et plus prudent que Charlot ne se fasse accompagner que d'un Iroquois chrétien », m'a-t-il donné à comprendre.

— Alors, tu viendras bien demeurer ici, mon frère, en l'absence de mon mari ? Je te le demande sérieusement.

— Quelle idée ! fit André surpris. Est-ce bien nécessaire ? Je ne sais si je dois. J'hésite...

— Pourquoi ? reprit Lise. Nous en serons tous heureux. N'est-ce pas, Perrine ? N'est-ce pas. Charlot ?

— Il est certain, dit lentement Charlot, qui regardait avec

attention son beau-frère, dont le regard s'était rivé avec une douloureuse fixité sur Perrine dès les premiers mots de la proposition de sa sœur, il est certain que ce serait me donner un sentiment de sécurité incomparable. Dès que je songerais à vous, je vous reverrais, assis autour du foyer, chacun à sa place habituelle et devisant parfois du fol absent. Et puis, en cas d'attaque sournoise, messieurs les Iroquois passeraient un vilain quart d'heure avec André et n'oseraient tenter quoi que ce soit.

— Mademoiselle Perrine, fit avec amertume André de Senancourt, c'est votre réponse à vous, sans doute, tout ce soin que vous prenez à me préparer un verre de bière fraîche... Vous êtes mille fois bonne, continua-t-il d'un ton ironique. Vous m'excuserez de n'en point prendre, ne serait-ce que pour vous prouver que je ne troublerai en aucune manière mes hôtes, si je viens demeurer ici, pour les protéger, *uniquement* pour les protéger.

Perrine ne répondit pas tout de suite. Elle replaça verre et bouteille, puis, sans regarder le jeune homme, elle se dirigea vers sa chambre. Avant de disparaître, elle se retourna et dit avec douceur, les yeux bas : « Ne savez-vous pas encore, Monsieur de Senancourt, que ce que veut et désire Lise est parfait ? J'y acquiesce de tout cœur, je vous assure. »

— Que la volonté de Lise s'accomplisse alors, reprit André de Senancourt, en haussant les épaules. Tu m'entends, ma sœur ? Toi aussi, Charlot ?

— Merci, André, ma chère providence, toujours, fit Lise avec émotion.

Charlot vint serrer la main de son beau-frère en silence.

— Il serait temps que tu étudies ce plan, Charlot, dit alors André de Senancourt. M. de Maisonneuve m'a prié de te le remettre. Viens le voir.

Charlot se mit à rire, tout en dépliant le plan. Lise se pencha sur la carte avec Charlot.

— Pourquoi ris-tu, Charlot ? fit avec surprise son beau-frère. Ce plan ne vaut rien ?

— Parce que je connais les routes pouvant conduire chez les Onontagués mieux que quiconque ici. Que me vaudra ce plan ?

— Charlot, dit Lise tout à coup, les yeux brillants, étudie-le, avec moi, pour moi. Trace en rouge ton itinéraire. Je te suivrai par la pensée ainsi, de toutes manières. Oh ! ne me refuse pas. Je t'en prie ?

— Et ma visite au Fort ?

— Tu la feras cet après-midi. Envoie un mot au gouverneur par André. Vois, déjà, mon frère veut nous quitter.

— Il le faut bien, tu m'imposes un déménagement, fit celui-ci, en s'approchant de Lise. Il lui releva soudain la tête et la regardant bien dans les yeux :

— Ma sœur chérie, tu sais que je viendrai avec bonheur vivre près de toi en attendant le retour de ton mari. Mais sache aussi que n'était le péril certain qui entoure cette demeure une fois son chef parti, et son départ connu des Iroquois qui rôdent dans nos bois, sache que, sans cette raison, je n'y viendrais pas. Non, certes, non. Et tu comprends pourquoi, ou plutôt tu le devines ? Il me reste tout de même quelque fierté.

— Oui, je comprends, mon frère. Je sais aussi que tu décides toujours sagement toutes choses. Quelle confiance tu inspires,

va... sinon encore autre chose, finit plus bas la jeune femme, non sans tristesse.

Charlot, durant ce dialogue qui lui avait échappé, écrivait un mot à l'adresse du gouverneur. Il ne pouvait vraiment refuser à Lise le léger plaisir qu'elle lui demandait, la veille même de son départ. Il reverrait avec elle, certes, *pour elle*, l'itinéraire choisi. Puis, il voulait converser avec son compagnon iroquois cet avant-midi même. Si quelque chose n'allait pas à son gré entre ce sauvage et lui, il voulait être en mesure d'en faire part tout de suite à M. de Maisonneuve. André, son obligé beau-frère, verrait à lui ménager ces deux entrevues si différentes. Il était donc libre de consacrer quelques heures de plus à Lise.

La journée passa rapidement. Que de petits détails à voir, à côté des préparatifs essentiels. La jeune femme avait obtenu de son mari la permission de ne pas le quitter, de l'accompagner partout où il irait. Cependant, durant l'entrevue avec M. de Maisonneuve, elle avait demandé d'être conduite à l'hôpital, où Charlot viendrait la reprendre. Mademoiselle Mance possédait toute son estime et plus que sa confiance. Depuis son arrivée à Ville-Marie, plusieurs fois elle s'était entretenue longuement avec elle. Au sortir de ces visites, il lui semblait avoir recouvré la paix, avec une sorte d'attendrissement de toute l'âme. Elle avait été comprise totalement, et cela sans qu'elle eût prononcé beaucoup de paroles. La perspicacité de la grande infirmière de Ville-Marie avait vite pénétré l'état de son âme aimante. Elle mettait je ne sais quel baume apaisant sur sa sensibilité trop souvent meurtrie par une vie déjà traversée de deuils et de difficultés de toutes sortes.

Jeanne Mance reçut la jeune femme avec sa réconfortante

affection. Elle la conduisit dans sa chambre, l'assit en un bon fauteuil, placé juste en face d'un petit tableau reproduisant les traits du baron Gaston de Renty, l'un des fervents associés du Montréal naissant, décédé en odeur de sainteté il y avait huit ans, à peine, et dont Lise avait connu la fille aînée, Catherine-Alphonsine, comtesse de Choiseul. La chambre de l'infirmière dégagait beaucoup de chaleur sympathique. Elle venait moins, certes, de la grosse bûche ronflante qui garnissait la cheminée que d'une sorte de gracieux agencement des meubles, tentures, portraits et pieux souvenirs de la vieille France jamais oubliée. Et, surtout, il y avait la présence, l'action d'une forte et riche personnalité.

Lise entra aussitôt en matière.

— Chère Mademoiselle Mance, mon mari part demain matin. Le saviez-vous ?

— Vous me l'apprenez, ma pauvre petite. Mais à vrai dire, le voyage se préméditait depuis déjà quelque temps. Vous ne vous en doutiez pas ?

— Je ne voulais pas y croire. Je chassais cette pensée de mon esprit. J'y mettais toutes, toutes mes forces. Folle petite personne que j'étais, n'est-ce pas ?

— Vous aimez à vous qualifier ainsi, mon enfant, mais jamais votre mari, n'est-ce pas ? dit l'infirmière en souriant. Elle approcha sa chaise davantage. Elle prit la main de Lise dans la sienne. Ne voyait-elle pas poindre des larmes dans les yeux de l'aimante jeune femme ?

— Oh ! Mademoiselle, reprit Lise, je comprends trop la nature active et l'humeur héroïque de mon mari pour oser lui reprocher

quoi que ce soit. Je l'aime d'ailleurs ainsi. Et quand même je devrais souffrir davantage de son caractère impétueux, je n'en voudrais diminuer aucun élan. Vous me blâmez peut-être ?

— Je vous comprends. Cela ne m'empêche aucunement de désirer voir un peu plus de sérénité en votre jeune cœur. Vous le brisez, mon enfant, à le vouloir trop entier, trop brûlant.

— Je suis ainsi.

— Vous doublez vos joies, sans doute, mais vos douleurs ? La vie, vous le savez, comporte plus de celles-ci que de celles-là. Vous devez sentir parfois intolérables les peines qui vous surviennent ?

— C'est vrai.

Et tout soudain la jeune femme éclata en sanglots. Elle glissa aux genoux de Mademoiselle Mance. Elle pleura convulsivement quelques instants la tête appuyée sur les genoux de l'infirmière. Elle ne releva la tête qu'en entendant Mademoiselle Mance dire avec douceur :

— Charlot verra donc tout à l'heure les yeux qu'il aime, tout rougis, gonflés par les larmes ? Oh ! comme c'est dommage ? Il emportera demain une vision pénible avec lui.

— Vous avez raison. Mais que faire ? s'était alors écriée avec inquiétude la jeune femme. La réflexion de Jeanne Mance avait comme refoulé aussitôt sa douleur.

— Vous êtes à l'hôpital, enfant. Tous les maux se guérissent, ici, ceux du cœur comme les autres. Allons, venez avec moi, dans mon oratoire, puis nous préparerons une petite pharmacie d'urgence pour votre brave et trop charmant mari. Oh ! je le connais tout aussi bien que vous, allez, lui ayant fait plus d'une

remontrance en ces séjours de jadis à Ville-Marie. Mais il échappe à tout conseil de prudence, ce bouillant soldat, et avec une insouciance qui nous désarme...

— Il est délicieux !

— Oui, oui, je sais. Ne nous répétons pas. Mais avant que je baigne vos yeux, petite, dites-moi, que pense la sage Perrine de ce voyage de Charlot chez les Iroquois ?

— Sa résignation m'étonne. Elle regrette surtout pour moi l'éloignement de son frère.

— Évidemment, elle connaît si bien Charlot. Puis, chez cette jeune fille la tête l'emporte souvent sur le cœur. Mais en sera-t-il toujours ainsi ? Tôt ou tard, le cœur prend sa revanche chez des natures aimantes et fines comme votre belle-sœur. Et votre frère ? Le sérieux et un peu mélancolique André de Senancourt ? Que dit-il ?

— Il envie Charlot, vous le pensez bien. Je lui ai demandé de venir demeurer avec nous en l'absence de Charlot. — Vraiment ?

— C'est une mesure nécessaire, il me semble. Ne trouvez-vous pas ? À cause de bébé Pierre, je ne saurais prendre trop de précautions.

— En effet. Cela vous consolera un peu aussi, vous distraira, ainsi que Perrine, d'ailleurs.

— Oh ! vous savez, Perrine et mon frère, fit en riant la jeune femme... Ils s'entendent surtout au jeu d'échecs, sans doute parce qu'ils se tiennent en échec... chacun son tour.

— Lise, c'est bon de vous voir rire et plaisanter ainsi. Mais espérons toutes deux, n'est-ce pas ? qu'il y ait un jour, entre eux, une suprême partie, avec un vainqueur et un vaincu... à jamais.

Ce serait du bonheur pour eux, pour vous tous, j'en suis sûre.

— Puissiez-vous être bon prophète, Mademoiselle. Mon pauvre frère ! Lui si malheureux autrefois ! Il en est demeuré... un peu maladroit. Il ne croit pas beaucoup, figurez-vous, aux natures féminines pondérées comme celle de ma belle-sœur. Il le fait bien voir à l'occasion. Puis, Perrine est distante, indifférente, avec une sincérité trop évidente.

— Allons, la vie, la Providence plutôt, se chargera de régler ce problème qui vous trouble un peu, mon enfant. Venez, venez, maintenant. Le temps passe vite ici. Oh ! j'entends votre mari, je crois. Il est dans le salon voisin à causer avec votre cousin, M. l'abbé Souart... Fuyons de ce côté-ci. Vos yeux ne sont pas assez sereins pour en rencontrer d'autres que les miens.

— N'allez pas si vite, Mademoiselle. Votre bras en écharpe en souffrira. Il vous arrachera beaucoup de crispations. J'ai vu cela durant notre bref entretien.

IX. — CHEZ LES ONONTAGUÉS

Charlot avait prié sa femme et sa sœur de ne rien changer à leurs habitudes le matin de son départ. Cela enlèverait toute apparence dramatique aux adieux. N'était-ce pas un voyage de deux mois à peine qu'il entreprenait ?... Oui, il valait mieux que Lise et Perrine échangeassent des vœux avec lui, juste au moment où, botté, casqué, enveloppé d'un large manteau, il se mettrait en route pour l'église afin d'assister à la messe matinale de cinq heures à la chapelle de l'hôpital. Avant de se mettre en route, il fallait implorer les bénédictions du Ciel. Lise et Perrine avait acquiescé aux moindres désirs de Charlot. Mais dès l'aube, quel va-et-vient ! Il semblait à la jeune femme que Charlot mettait trop d'insouciance autour des objets nécessaires à son confort. Elle lui apportait, tantôt une petite meule pour son couteau de chasse, qu'il faudrait tenir bien aiguisé afin de repousser toute bête un peu féroce. Puis il fallait, après avoir empli jusqu'au bord la gourde d'eau de vie, la bien cacher. Si le sauvage qu'amenait Charlot la trouvait, allait s'enivrer, faire une colère et abandonner son mari, après l'avoir blessé peut-être.

Charlot souriait, très ému au fond de l'agitation de sa femme, qui cherchait à tromper ainsi l'angoisse qui l'étreignait en face de la séparation.

Enfin tout fut prêt. Lise vint se presser contre son mari. Elle ne pleurait pas, ne parlait pas non plus, mais ses grands yeux regardaient avec une fixité émouvante le visage mobile et charmant de son mari. Charlot, en repoussant tendrement les beaux cheveux de sa femme qui cachaient en partie son front, lui murmurait des mots d'affection à peine saisissables. Je ne sais quel douloureux pressentiment venait soudain de la mordre au cœur. Retrouverait-il jamais le cadre familial, qu'il venait à peine de créer, aussi paisible qu'il le quitterait ? Mais il se secoua vite. Qu'allait-il chercher là ? Un soldat ne devait pas ainsi s'abandonner. Il accomplissait un devoir volontaire, plus qu'utile à ses semblables. Il mettait à leur disposition des ressources d'expérience que peu possédaient comme lui. C'est bien ce qu'avait compris M. de Maisonneuve, ce qui l'avait décidé, après quelques jours de réflexion, à permettre une pareille randonnée, où tant d'embûches devaient être déjouées, tant de périls, détournés ou victorieusement traversés !

Perrine, en s'approchant avec bébé Pierre, mit fin à ce cruel adieu. L'enfant semblait mieux portant que d'habitude en ce matin de soleil. Il tendait les bras, tantôt vers sa mère, tantôt vers son père, tout à la fois remuant, gazouillant, de la meilleure humeur du monde. Et Charlot partit avec cette dernière vision touchante : son fils dans les bras de Lise et Perrine enlaçant avec tendresse la taille de la jeune femme, qui ployait un peu sous le poids.

Au sortir de la messe, Charlot se vit fort entouré. M. de Maisonneuve vint lui serrer la main. Jacques LeBer, Charles LeMoyne, Lambert Closse, Charles d'Ailleboust, Gilbert Barbier lui présentèrent leurs souhaits. Ils cédèrent bientôt la place à M. Souart, qu'André de Senancourt accompagnait.

« Mon jeune cousin, fit avec bonté le Sulpicien, je vais faire une petite enquête autour de vos bagages. Conduisez-moi près de la traîne et du canot qui les contiennent. J'espère y ajouter ce qui fera défaut.

— Monsieur, ce n'est guère possible, je vous assure. Lise et Perrine se sont données, depuis deux jours, au sujet de mes bagages, un mal inimaginable. Il m'a fallu gronder. Trop de provisions ou d'objets sont un danger en pleine forêt. Mais vous êtes vraiment bon d'avoir ainsi pensé au voyageur.

— Tut, tut, mon enfant. Vous m'êtes cher, voyez-vous, en votre qualité de mari de ma petite Lise. Cela m'est naturel de vous aider.

— Si vous voulez me suivre, Monsieur, alors ? Mon compagnon fait les cent pas autour des fossés de l'hôpital.

— Charlot, demanda André de Senancourt avec un peu d'hésitation, tout allait bien ce matin chez toi ?

— Très bien, répondit Charlot d'une voix rauque.

— Compte sur moi pour veiller sur les tiens. Ne t'inquiète de rien. Je réponds de tous sur ma tête, finit le jeune homme moitié sérieux, moitié badin.

Il faut croire que M. Souart fut satisfait de l'inspection des bagages de Charlot. Il se contenta de remettre à celui-ci un petit reliquaire fort précieux, de le bénir ainsi que l'Iroquois chrétien, qui semblait se mettre en route avec un plaisir par trop évident. Il apprit à M. Souart, qui le questionnait avec bonté, par le truchement de Charlot, que sa fiancée l'attendait là-bas, près de la bourgade des Onontagués.

M. Souart, tout aussi bien qu'André de Senancourt, furent

enchantés de connaître ce détail, qui les rassurait encore davantage sur la fidélité et l'aide incessante dont ferait preuve ce jeune Iroquois amoureux.

Un court moment, tandis que M. Souart remettait une médaille au sauvage, Charlot et son beau-frère échangèrent un regard où la perspicacité de l'un se mêla à la tristesse profonde de l'autre.

— André, dit Charlot sans élever la voix, ne m'en veux pas si je te confie que j'ai percé ton secret, hier.

André ne répondit pas, les yeux à terre.

— Tu aimes Perrine, n'est-ce pas ?

André de Senancourt releva la tête avec effort. « Quand cela serait, Charlot ? » fit-il, le front soucieux.

— J'en suis heureux, André. Vous méritez tous deux de connaître un peu de bonheur.

— Seulement, mon ami, dit André, en revenant à son ton ironique habituel, tu oublies une chose assez importante en la matière : la réciprocité des sentiments.

— Cela viendra. Perrine sera touchée dès qu'elle s'apercevra du sentiment qu'elle t'inspire.

— Charlot, reprit d'un ton presque irrité André de Senancourt, est-ce que tu aurais aimé à voir naître d'abord de la pitié, dans les sentiments de ma sœur à ton égard ?

— Non, non, sans doute, fit vivement celui-ci. D'ailleurs, elles sont totalement différentes, Lise et Perrine. Chez l'une, la sensibilité domine, chez l'autre, la réflexion. Bah ! un homme de ta valeur, André, finit toujours par imposer sa volonté à une femme...

— Le passé, tu l’oublies singulièrement en parlant ainsi, s’écria André, les dents serrés, le regard mauvais. Le passé ! *Mon passé !* Tu le connais pourtant.

— Tu ne m’as pas laissé finir, reprocha Charlot. Je veux dire qu’un homme de ta valeur impose tôt ou tard sa volonté à la femme qu’il aime, si cette femme a de l’intelligence, un noble cœur et n’aime pas ailleurs. Perrine est tout cela et a le cœur libre. Tu le sais. Alors ?

— Tu raisones en homme heureux. Ton expérience est courte... Tiens, tout me navre assez, en ce moment, pour désirer qu’une bonne balle dans le cœur y mette fin... Mais je suis croyant, ne fais pas ces yeux, Charlot, je vais vivre, prendre soin des tiens, de tous les tiens, c’est promis. Avoue tout de même que certaines existences semblent touchées par une sorte de... de mystérieuse malédiction, finit-il plus bas.

M. Souart s’était rapproché sur ces derniers mots. Depuis quelques minutes, par discrétion, il s’était attardé auprès du sauvage.

— Quels mois terribles vous venez de prononcer. mon jeune cousin, fit-il avec douceur. Il ne faut pas, il ne faut pas. Allons, vous allez revenir avec moi. Je veux vous parler sérieusement. Votre taciturnité vous rend injuste ; elle me peine et m’inquiète. Mais faisons d’abord nos adieux. Nos voyageurs devraient déjà être en route.

Dix jours durant, Charlot et son compagnon cheminèrent ou firent halte sans que rien d’anormal survînt. Les bois, les rivières ou les lacs s’enveloppaient d’un silence interrompu par leur seul passage. Mais à l’aube du onzième jour un incident assez dramatique accompagna le réveil de Charlot.

I L faisait à peine jour. Charlot, soudain, fut réveillé, par un bruit insolite. L'arbre au pied duquel il reposait semblait secoué. Il tourna lentement la tête. Ses yeux s'agrandirent de surprise et d'émoi. Ciel ! quelle occasion inespérée pour un chasseur tel que lui ! Un jeune orignal, aux cors assez développés, se tenait près de lui. La tête baissée, l'animal regardait Charlot d'un air hostile. Un seul geste malencontreux du jeune homme allait le mettre en colère, c'était évident. Une catastrophe pouvait s'ensuivre. Mais Charlot, auquel l'expérience ne manquait certes pas, ne bougea pas. Il referma même à moitié les yeux. Rassuré, l'orignal voulut fuir. Un coup de feu retentit, atteignit la bête entre les deux yeux, et l'étendit mort, sans un cri, sans le plus léger mouvement de défense.

Charlot se trouva debout, à la fois content et mécontent de l'exploit de son compagnon le Huron. Il se voyait frustré d'une belle course à travers la forêt, à la poursuite d'un gibier friand.

Le Huron, tout en examinant l'animal, attendait les ordres de Charlot. On ne pouvait laisser sur place une telle bête de choix. D'autre part, les canots ne supporteraient aucun bagage de ce genre. Les traînes, depuis longtemps, avaient été sacrifiées pour faire, au passage, un bon feu, car le froid avait été vif durant deux jours et deux nuits.

L'hésitation de Charlot fut courte. En quelques mots, il eut expliqué au sauvage son intention de fabriquer sur place une traîne d'occasion, d'y placer l'orignal, que chacun remorquerait à tour de rôle. Cet animal allait leur servir d'entrée au camp des

Iroquois. Tandis qu'ils offriraient ce régal, autour duquel les sauvages se grouperaient aussitôt, tous deux — le Huron et lui, se glisseraient en hâte vers le fort. On approchait d'ailleurs du terme du voyage. Une autre journée, une nouvelle nuit où se l'on se reposerait à peine, et l'établissement français d'Onnontagué, sur les bords du lac Ganentaha, serait en vue.

L'on arriva au temps prévu à destination. Charlot vit avec surprise, en face du fort, qui s'élevait avec avantage au-dessus de la colline, un campement considérable d'Agniers. Ses yeux se durcirent, ses poings se serrèrent. Que faisaient là les cruels bourreaux de sa jeunesse ? Hélas ! Il s'adressait la question pour la forme, il connaissait trop bien ces barbares perfides. La jalousie les tenait, cette fois. Cette installation des Français chez les Onnontagués, et non chez eux, les Agniers, les rendait furieux. Au moins, en accourant ici, ils seraient là, lors du massacre prémédité de ces blancs, venus candidement se placer entre les mains d'une des tribus iroquoises ; ils prendraient part au pillage et aux supplices.

Le Huron fit bientôt signe à Charlot qu'on les apercevait des premières tentes. En effet, quelques minutes plus tard, les Agniers en grand nombre les entouraient. On poussait des exclamations de surprise. Plusieurs jeunes capitaines reconnaissaient Charlot, l'ancien captif d'Ossernenon, l'esclave d'un des leurs, ce Kinaetenon qui avait payé cher sa complaisance pour un ennemi de la tribu. Mais toujours dissimulés, roués, les Agniers firent un accueil chaleureux à Charlot. Celui-ci, pas du tout dupe, y répondit de son mieux mais se ménagea, un moment, tandis que l'on examinait curieusement ses bagages, pour recommander au Huron de ne pas le quitter

d'une semelle et de garder le silence. Il y allait peut-être de sa vie, à lui, de sa liberté en tout cas. Puis il se mit à jouer du cor, tout en s'approchant lentement du fort, à cause des sauvages qui le pressaient fort, « par amitié », disaient-ils. Bientôt, la sentinelle, au loin, répondit à Charlot. Celui-ci alors, pistolets aux poings, fit passer le Huron devant lui avec les deux canots placés sur la traîne d'occasion. Il cria aux Agniers de s'emparer des vieux manteaux, des mousquets, de l'original et de deux beaux castors. Il leur donnait tous ces présents. Quant à lui, il allait au plus tôt vers ses frères, avec son esclave huron. Il reviendrait avec les capitaines d'Ossernenon dont il avait gardé un souvenir inoubliable, à l'égal d'eux, certes.

Et Charlot, d'un pas vif, toujours solidement armé, avait marché vers le fort. Il fut vite rejoint, en chemin, par un groupe de soldats français, joyeux au possible de l'arrivée de ce nouveau défenseur, plein d'expérience, de hardiesse, coutumier de faits d'armes, heureux et fort avisé dans toutes ses tentatives.

Soudain, Charlot poussa une exclamation de plaisir.

— Capitaine Dupuis, quelle joie j'éprouve à vous voir ainsi accourir des premiers. Vous m'avez reconnu tout de suite ?

— Comment donc, Le Jeal, n'étions-nous pas de bons amis jadis à Québec ? J'ai appris avec satisfaction votre retour d'Europe, votre installation définitive à Ville-Marie. Quelle petite femme brave vous avez dû épouser, pour qu'elle vous ait suivi si loin et ait accepté de vivre dans le sanglant Montréal ! Quel courage, vraiment !

— Capitaine, j'en suis moi-même surpris, et plein de confusion... Ma pauvre petite Lise ! acheva-t-il plus bas. Puis, il se raidit. Il fit remarquer au capitaine que ses bagages, hélas !

avaient été considérablement allégés par les Agniers, que l'on pouvait voir encore attroupés non loin et causant avec animation.

— Pourquoi, Le Jeal, vous êtes-vous laissé ainsi dépouiller ? Vous n'aviez qu'à les amuser un moment, tout en jouant du cor pour nous avertir. Nous aurions mis ordre à tout bientôt. Ah ! les canailles !

— Bah ! Il y a peu de perte. Quelques vieux vêtements, deux mousquets, un orignal tué en chemin... Il me reste assez d'armes et de munitions, vous le pensez bien, malgré ce que j'ai sacrifié. J'avais prévu cette réception de nos cupides ennemis.

Charlot avait pris l'allure martiale du capitaine Dupuis, un gentilhomme-soldat de belle prestance, qui comptait une quarantaine d'années. Il s'intéressait à tout. Il ouvrait des yeux curieux sur ce fort d'Onnontagué dont on avait beaucoup devisé à Ville-Marie, déconcertés par cet établissement en pays ennemi, consenti par le faible gouverneur Jean de Lauzon, et dont on voyait d'avance les dangers, l'impossibilité quant à la durée et la futilité quant aux résultats. « Tout de même », pensa Charlot en regardant le front ouvert, souriant et sans la moindre appréhension du capitaine Dupuis, qui continuait à causer en marchant, « tout de même, que de bravoure chez les nôtres, quelle fière insouciance en face d'une mort certaine, et au milieu d'atroces supplices !

— Vous avez bien choisi le site du fort, Capitaine, remarque Charlot. Cette colline presque sur les bords du lac vous place en un endroit idéal pour observer les alentours.

— En ce moment, reprit un peu plus bas l'officier, ces alentours ne recèlent que des dangers.

— Ah ! fit Charlot. Vous savez ce qui en est ? Vous êtes au courant ? De tout ?

— Oui, Le Jeal.

— Un Iroquois chrétien vous a donc tout appris dernièrement ? Dites, dites ?

— En effet.

— Tant mieux. Je respire. Je craignais une nouvelle perfidie de la part de ce deuxième messenger de M. de Maisonneuve. C'est pour m'assurer de sa fidélité, ou pour y suppléer, que j'ai fait des lieues et des lieues pour vous rejoindre. Il fallait bien vous mettre en garde, songer avec vous aux moyens de fuir le plus tôt possible. Votre mort est certaine si vous demeurez ici.

— Merci, Le Jeal, dit le Capitaine en serrant la main de Charlot. Vous ne serez certes pas de trop parmi nous. Pierre Radisson et vous connaissez si bien l'humeur des Iroquois. Vous faciliterez notre plan d'évasion dès qu'il sera définitivement au point.

— Ce Radisson ! Malgré ses vingt-deux ans, il possède en effet une finesse, une perspicacité que nous lui envions tous, n'est-ce pas, Dupuis ? Je serai content de revoir cette ancienne victime, tout comme moi, de la cruauté iroquoise.

— Lui aussi en sera content et vous admire comme vous l'admirez.

— Le père Ragueneau va bien, Capitaine ?

— Oui, Le Jeal, ce jésuite est incomparable de bonté, d'entrain, de souplesse d'humeur. Les sauvages accourent où qu'il se trouve. Ils l'écouteraient des heures et des heures leur parler tantôt avec véhémence, tantôt avec douceur et tendresse.

Tiens, nous voici à la première palissade du fort. Elle est solide, je vous assure.

— Sans doute, mais ces Agniers une fois résolus à l'assaut se font fi des plus fortes murailles.

— Évidemment. Mais l'on nous attend. Voyez. Tous s'avancent, les Pères en tête. Allons, au pas de course, Le Jeal, pour rejoindre au plus tôt notre petite garnison et ses pasteurs. »

Le soir même de l'arrivée de Charlot, il y eut une importante réunion, sous la tente du capitaine Zacharie Dupuis. Les Pères Raguenu et du Perron s'y trouvèrent. Pierre Radisson entra en bombe vers neuf heures avec une nouvelle assez inquiétante. On lui céda aussitôt la parole.

— Révérends Pères, mon Capitaine, un de nos esclaves hurons vient de nous jouer un fort vilain tour, involontairement, je le veux bien, car sa candeur égale sa stupidité.

— Mon pauvre Pierre, dit le Père Raguenu en souriant, si vous nous épargniez tout préambule sur la stupidité huronne, si vous alliez au fait tout de suite.

— Eh bien, voici, Père. Notre Huron a vu dans nos greniers des embarcations en construction, et, remarquant le profond secret dont nous entourions nos travaux, en a conclu, ah ! ah ! ah ! je vous le donne en mille, en a conclu que nous nous attendions à un nouveau déluge universel et qu'à l'exemple de Noé nous nous munissions d'arches victorieuses des eaux. Ah ! ah ! ah !

— Ma leçon d'histoire sainte, il y a quelques jours, a impressionné ce sauvage, mon cher Radisson. Pourquoi s'étonner ? dit le Père du Perron.

— Fort bien jusqu'ici. L'imagination du Huron pouvait

s'ébattre sans que nous nous en préoccupions, continua Radisson. Mais il y a autre chose. Il a fait part de sa découverte et de ses prévisions aux Agniers, qui viendront demain, vous entendez, mon Capitaine, demain, examiner ces fameuses arches de Noé. Qu'allons-nous faire ?

— Le Jeal, dit le capitaine, nous en étions justement à vous apprendre que nous avons pu construire, dans le secret le plus absolu, « deux grandes barges à fond plat, pouvant porter chacune une quinzaine d'hommes avec leurs bagages ». Nous voilà découverts. Il faut tout de suite aviser.

— Bah ! fit Charlot. Rien de plus simple, il me semble. Les charpentiers n'ont qu'à construire de faux planchers qui recouvriront en entier les bateaux.

— Bravo ! interrompit Radisson. Et sur ces planchers nous rangerons bien en ordre tous nos canots. Ouf ! Me voici avec un poids de moins sur la cervelle. Merci, Le Jeal.

— Je vais donner des ordres immédiatement, dit le capitaine en se levant. L'idée est excellente. À l'aube, il faut que cet ouvrage soit fait. Nos charpentiers ne dormiront à poings fermés que demain, je vous le garantis. Quant à nous, nous recevrons, le front plus serein, messieurs les Iroquois.

— C'est votre père adoptif, sans doute, c'est ce bon vieil Agnier qui vous a appris ce fait ? demanda le Père Ragueneau à Radisson.

— C'est lui, Père.

— Radisson, demanda à son tour Charlot, les Iroquois vous ont donc pardonné tous vos méfaits ? Vous trouvez encore grâce devant eux ?

— Mes parents adoptifs sont devenus si puissants dans leur tribu que leur volonté fait loi. Et eux, m'ont vraiment pardonné, m'aiment encore, lieutenant, depuis que par une étrange coïncidence je les ai retrouvés ici faisant partie des quatre cents Agniers accourus pour hiverner ici et comploter, il va sans dire, contre nous tous. Quelle haine ne nous portent pas ces barbares !

— On le leur rend bien, à l'occasion, fit Charlot, entre les dents.

— Allons, lieutenant Le Jeal, dit doucement le Père Raguenu, ne vous abandonnez pas à votre rancune, quelque juste qu'elle puisse vous paraître, parlez-nous plutôt de Ville-Marie, des pauvres victimes d'octobre dernier. Mais vous aimeriez mieux sans doute vous retirer, prendre un peu de repos ?

— Non, mon Père. L'heure est trop grave. Je vous parlerai d'abord de Ville-Marie, oh ! avec quelle joie douloureuse !... puis, vous me permettrez de réunir sous ma tente, pour une heure, le capitaine Dupuis et Pierre Radisson. Un projet m'est venu à l'esprit tout à l'heure en vous écoutant... Nous le mettrons au point sans plus tarder. Demain, nous vous le présenterons et vous l'accepterez ou le refuserez. Je vous assure que le temps presse. Nous sommes au début de mars. Dans quinze jours au plus tard, nous avons à nous mettre en route. Le capitaine me dit qu'ici les soldats et les ouvriers se mutinent de plus en plus et, en face, dans le camp des Agniers, on se prépare, j'en mettrais ma main au feu, à nous attaquer par quelque beau matin de soleil.

— Bien, Le Jeal, nous acceptons votre intervention hâtive. À demain, alors, mes amis, prononça le Père Raguenu, en conduisant Charlot vers la tente qu'on lui assignait durant son séjour à Onnontagué.

Radisson promet à Charlot de revenir dans un quart d'heure le retrouver en compagnie du capitaine Dupuis. Le visage du jeune coureur de bois resplendissait. Eh ! avec l'aide du lieutenant Le Jeal, il allait opposer à la ruse des Iroquois toute l'audace inventive des Français. Et le triomphe serait bien pour eux.

Le lendemain matin, le Père Raguenu dit sa messe de très bonne heure. Puis le capitaine Dupuis pria les Jésuites, Charlot et Radisson de venir prendre le petit déjeuner dans son logement au fort. Tout en mangeant de fort bon appétit, on devisa du fameux plan du lieutenant Le Jeal. Pierre Radisson y avait apporté du sien, beaucoup du sien en certaines phrases, et le capitaine Dupuis, aussi brave que ses compagnons, mais plus circonspect, le corrigea en partie. Son audace les mettrait tous en péril bien inutilement. Le Père Raguenu plaisanta Radisson sur sa mine déconfite. Le capitaine Dupuis dut gronder cet indiscipliné qui mettait en tout trop de fantaisie, de la fanfaronnade. Charlot, en riant, se mit à défendre le jeune coureur de bois, mais dut s'interrompre. Un soldat entrait, saluait, puis apprit au capitaine que les chefs iroquois demandaient la faveur d'un entretien avec le grand sagamo de France.

— Vous venez, révérends Pères, vous aussi Le Jeal ? Quant à Radisson...

— Oui, oui, fit celui-ci, je suis prêt à jouer le rôle convenu. Le Jeal, ne quittez pas de l'œil mon père adoptif agnier. Allez au-devant de tous ses désirs. Vous verrez alors ce qui arrivera.

— Sergent, dit encore le capitaine Dupuis, rendez-vous auprès des charpentiers. Faites-les disparaître. Qu'ils aillent dormir, l'ayant bien mérité. Que personne, *personne*, vous entendez ne demeure dans le grenier où se trouvent nos barges transformées.

— Capitaine, dit Charlot, en marchant près de celui-ci, pourquoi cet air inquiet ? Tout ira bien, croyez-moi.

— Je le souhaite, mon ami. Mais Pierre Radisson a vraiment trop d'esprit pour moi. Je redoute cette imagination toujours en ébullition. La prudence nous est si nécessaire en ce moment.

— Mon cher M. Dupuis, faites confiance pour cette fois aux inventifs, dont je suis aussi, hélas ! finit Charlot en riant.

— Peut-être ! répliqua le capitaine, mais vous, Le Jeal, à un moment donné le souvenir de votre femme, de votre enfant, apporte un contre-poids. J'ai bien vu cela, hier soir. Votre jugement a mûri. Il maintient en équilibre votre vivacité, votre fougue naturelle.

— Vous avez raison, capitaine. Vos observations si justes viennent tout à fait à propos. Je veux constamment y faire appel.

Tandis que le capitaine Dupuis et Charlot échangeaient ainsi une courte conversation, le père Raguenu et le père du Perron s'étaient hâtés vers les sauvages. Ils se tenaient debout, immobiles, impassibles, à la porte du fort, mais de l'autre côté de la deuxième palissade. Les sauvages n'entrèrent que sur l'ordre du capitaine. On les conduisit en silence, d'un air riant, ouvert, fort naturel, vers les greniers. Avant d'y pénétrer, un dialogue s'établit entre Charlot et l'un des capitaines. Celui-ci formula sa requête, en exprimant d'abord sa surprise de voir les Français en possession d'un secret concernant une inondation prochaine dont il ne savait rien, eux. Puis, il manifesta son désir, qui était partagé par ses compagnons, de voir ces arches de Noé dont avait parlé l'esclave Huron, la veille. Peut-être, pourrait-il conseiller aux siens d'en construire de semblables ayant bien examiné ces fameuses arches qui ne connaissaient jamais les

naufrages.

Charlot, au nom des Français d'Onnontagué, répondit avec éloquence aux sauvages. Il narra le récit de la Bible, avec feu, l'accompagnant de pantomimes impressionnantes voulant par ce discours imaginé et joué bien faire comprendre aux Iroquois que la faible imagination du Huron avait été si bien emportée par un semblable récit qu'il avait inventé l'existence de ces fameuses arches. Comme preuve, les Iroquois étaient invités à monter eux-mêmes dans les greniers pour constater l'absence de tout bateau. « Non, non, finit Charlot, en scandant ses paroles, il n'y aura pas d'inondation, non, non, car personne n'a prédit quoi que ce soit là-dessus... Mais que les sagamos entrent au plus tôt... voient... se convainquent. Les greniers leur sont ouverts. »

Ce fut avec empressement que les Iroquois pénétrèrent dans les pièces indiquées. Ils en ressortirent bien vite, l'air penaud, aucun d'eux n'ayant percé le mystère de tous ces canots alignés sur deux larges planchers. Sans que cela y parût, les Français poussèrent un soupir de soulagement en écoutant les paroles confuses que firent alors entendre les sauvages. Soudain, Charlot s'approcha d'un des vieux capitaines. Il regardait curieusement de côté et d'autre.

— Que cherchez-vous, vénéré sagamo ? demanda Charlot avec respect et intérêt.

— Mon fils adoptif. Je veux le voir.

— Hélas ! Il est dans un état pénible depuis le matin. Il ne veut ni parler, ni manger.

— Conduis-moi, près de lui, jeune sagamo.

— Je ne sais si je puis...

— J'irai seul à sa recherche, si tu refuses. Je veux le voir, tu m'entends, sagamo têtue ?

— Bien. Je dis un mot au capitaine et te conduirai dans la chambre des malades au fort. C'est là que tu trouveras ton fils Radisson.

— Bien. Hâte-toi.

Personne n'aurait reconnu le Radisson d'il y a une heure, dans ce pâle jeune homme, aux cheveux épars, qui se balançait en gémissant et en joignant les mains. Il ne leva même pas la tête en voyant entrer Charlot accompagné du vieil Iroquois. Celui-ci fit signe à Charlot de le laisser seul avec Radisson. Le sauvage s'assit près du jeune homme et soudain, lui levant la tête, le pria de bien lui expliquer le mal dont il souffrait. Il connaissait des remèdes guérissant de combien de maux, Radisson ne se le rappelait-il pas.

Celui-ci cessa ses lamentations. Il parla d'un ton lugubre.

— Mon père, je pleure, je me déssole parce que je vais mourir. Oui, moi si jeune, encore vaillant, je vais aller rejoindre l'esprit de mes ancêtres. Oh ! malheur, trois fois malheur sur moi ?

— Qui te fait croire cela, mon fils ?

— Un rêve horrible que j'ai fait cette nuit.

— Bah ! On peut conjurer tous les mauvais rêves, tu le sais bien. Ne t'en a-t-on pas donné le moyen en te faisant cette prédiction, mon fils ?

— Vous avez donc vu le sorcier, mon père, ce matin, car vous dites vrai, il y aurait un moyen de me sauver. Et ce moyen, c'est vous qui devrez le mettre à exécution.

— Alors, pourquoi mon fils n'est-il pas venu au-devant de moi pour me le faire connaître ? Est-ce que je lui ai déjà refusé quelque chose ?

— C'est justement la raison, mon bon père, cela me gêne à la fin. Toujours vous demander, et ne jamais rien faire en retour.

— Les parents sont ainsi, mon fils, ils ne songent qu'au bien-être de leurs enfants. Leur contentement suffit à nos cœurs mûris et peu exigeants.

— Mon père, mon père, je n'ose, je vous assure.

— Bien. Je m'en vais. Mais mon âme est remplie d'amertume, mon fils.

— Non, non, demeurez. Je vais vous narrer mon affreux rêve, puis vous apprendre le remède proposé.

Lorsque le vieil Iroquois apprit que le moyen de conjurer tout mauvais sort consistait en un festin à *tout manger* à offrir à tous les sauvages des environs réunis au fort, il se mit à rire.

— Je ne te comprends pas, mon fils, c'est au contraire très réjouissant de guérir le maléfice qui te peine par un repas abondant. Je vais m'en occuper aussitôt. Des invitations seront adressées aux sauvages des environs : Agniers, Onnontagués, Onneyouts. Nous viendrons tous sans y manquer. Nous mangerons durant deux jours, s'il le faut. Mais tu ne mourras pas, mon fils, je te le promets, non, tu ne mourras pas, finit le sauvage avec solennité, debout, les bras étendus.

Radisson n'en tenait pas d'aise. Tout allait bien.

Avant de quitter la chambre, l'Iroquois se retourna cependant et un peu inquiet demanda :

— Mon fils a-t-il pensé aux abondantes victuailles dont il lui faudra faire provision ? Nous serons bien trois cents, plus peut-être.

— Mon père, ne craignez rien. Les miens feront leur part avec une large générosité.

— Bien, bien. Et quand veux-tu offrir ce festin, mon fils ?

— Le plus vite possible. Dans huit jours d'ici.

— Compte sur l'amour de ton père adoptif. Tout sera fait selon tes désirs. Dans huit jours, mon fils, nous reviendrons frapper à la porte du fort.

— Mon père, je suis si fortement secoué par mon rêve, que mes jambes refusent de me porter ce matin. Je ne puis même aller vous reconduire. Ah ! voici, Le Jeal, il me remplacera près de vous. Merci, mon père, merci. Ah ! mon cœur défaille sous le poids de sa reconnaissance.

Le vieil Iroquois posa en souriant sa main sur la tête et le cœur de Radisson, puis suivit en silence Charlot. Celui-ci se retourna avant de quitter la chambre, regarda Radisson et comprit par ses signes que tout marchait à souhait relativement à leur complot.

Durant huit jours, quel brouhaha, quelle animation dans l'enceinte du fort. Les préparatifs du départ se joignaient aux apprêts du festin à *tout manger*. Les sauvages appelaient ainsi un repas où rien ne devait demeurer au fond des marmites, quelle que fût l'abondance des victuailles. Aussi de semblables banquets finissaient-ils par une complète inconscience chez les sauvages, véritablement gorgés, *saoulés* de viandes, à en mourir.

Le capitaine Dupuis distribua avec ordre les tâches. Quelques-uns des hommes s'établirent près des marmites, où l'on avait

entassé pêle-mêle des porcs entiers, des volailles, des chiens, des steaks d'ours et d'originaux, des poissons, du maïs et des pruneaux. De gros morceaux de suif étaient jetés de temps à autre pour engraisser tout cet énorme hachis. Les charpentiers finissaient les embarcations dans les greniers, puis on ajoutait aux deux barges quatre canots à l'algonquienne, en sus des quatre canots à l'iroquoise que l'on possédait déjà. Quelques coureurs durant ce temps se rendaient aux bourgs voisins avertir les missionnaires du départ. Radisson et Charlot avaient été chargés de préparer les réjouissances qui accompagneraient le banquet, danses, musique, tintamarre continu, afin d'empêcher les sauvages de succomber trop tôt au sommeil. Enfin, quelques soldats, sous les ordres mêmes du capitaine, procédaient à l'emballage définitif.

Le jour fixé arriva. Le soleil, en ce vingt mars, se leva assez chaud pour permettre une installation des sauvages au dehors, entre les deux palissades du fort.

Exacts et enchantés de faire bombance aux dépens des Français, les sauvages au nombre de près de trois cents, sans compter les femmes et les enfants, pénétrèrent au fort dès neuf heures du matin.

Le festin à *tout manger commença*, dès que Radisson, la figure d'abord toute triste, eut reçu l'assurance de tous les sauvages qu'il ne mourrait point s'il n'en tenait qu'à eux. La mine du jeune homme devint dès lors celle d'un être joyeux, heureux, ne pensant qu'à danser, à jouer du tambour ou à haranguer ses nombreux invités.

Les marmites énormes et fumantes firent leur entrée au milieu des cris de joie des sauvages et des roulements formidables des

tambours.

Et l'on mangea, l'on mangea, au milieu du bruit infernal des tambours, des clairons, des trompettes, des cris des soldats et des sauvages. Radisson et Charlot étaient partout à la fois, interrompant parfois le repas, pour exécuter des danses. Ces maîtres de cérémonies, qui maniaient la langue iroquoise de façon impeccable, décidèrent, aux applaudissements de tous, que les danses françaises seraient exécutées par les sauvages avec Charlot en tête, et les danses sauvages, par les Français avec Radisson comme conducteur.

Et tandis que l'on s'empiffrait avec une glotonnerie incroyable, tandis qu'on se livrait à un tintamarre ininterrompu, au loin par une porte au fond du fort, donnant accès sur le lac Lannentaka, on sortait les armes, les bagages de toutes sortes et surtout les embarcations, préparées avec tant de prudence et de crainte.

Vers une heure de relevée, les sauvages qui mangeaient depuis près de cinq heures demandèrent grâce. Radisson, la figure aussitôt en détresse, les yeux en larmes, les mains jointes, cria d'un ton lamentable : « Oh ! vous voulez que je meure, car c'est un festin à tout manger. Mon père, mon père, continuait-il en venant se jeter aux genoux de son père adoptif, sauvez-moi, sauvez-moi ! Par pitié ! »

Et l'orgie avait continué jusque vers trois heures. Mais alors, le capitaine Dupuis vint donner le signal convenu. Radisson se livra aussitôt à une pantomime folle. Il chanta sa joie d'être délivré. Il permit aux sauvages, dont la plupart pouvaient à peine porter la main à la bouche, de cesser le festin. Il promit un bon sommeil réparateur à tous ces grands cœurs. Pour le rendre plus

facile son compagnon et lui allaient jouer de douces musiques, bien monotones : de la flûte et de la guitare. Oui, on pouvait maintenant dormir, dormir, et cela sans crainte, jusqu'au lendemain, très tard. D'ailleurs les Français se sentaient eux aussi fatigués de tant de bombances et avaient besoin de repos jusqu'au lendemain, peut-être plus longtemps.

Enfin, l'emplacement du banquet ne contient plus que des sauvages endormis et ronflants à qui mieux mieux.

Vite, les Français s'employèrent aux derniers soins pour mieux dépister les sauvages à leur réveil. Les portes, donnant accès à la cour intérieure, furent verrouillées, enchaînées. Par une meurtrière, tout près, apercevant la corde fixée à une cloche qui servait à appeler la sentinelle, l'on y attacha, au lieu de la cloche, le seul porc survivant. De la sorte, lorsque les sauvages tireraient la corde, l'animal, en se remuant, s'agitait, grognerait de façon à faire croire à la présence de la sentinelle. Puis, l'on fit des mannequins : on les habilla de vieux uniformes ; ils apparurent casqués, bottés, le mousquet sur l'épaule-On plaça ces sentinelles en différents endroits à l'intérieur du fort. Enfin, quelques chiens furent enchaînés, des volailles qui caquetaient furent abandonnées, tout cela afin que les bruits accoutumés ne cessent pas de retentir aux oreilles des sauvages.

Charlot, Radisson, quelques soldats, s'arrêtèrent un moment, avant de rejoindre leurs compagnons, devant ces guerriers redoutables, devenus de misérables loques humaines sans aucune force de résistance, sous l'empire d'un sommeil de mort. Soudain, Charlot et Radisson échangèrent un regard d'intelligence et tout aussitôt parlèrent de représailles. Le moment était propice. Sacrifier ces Iroquois coupables de tant de

crimes ne serait pas une faute, mais un juste châtement. Puis, quel effet excellent sur leurs compatriotes, qui apprendraient enfin à craindre les Français. L'heure de la justice sonnerait enfin. Elle annoncerait l'ère de délivrance pour les colons à jamais placés hors des atteintes de cette race cruelle et belliqueuse.

Radisson et Charlot ajustèrent leurs pistolets. Mais sur les épaules des deux soldats pesèrent soudain les mains du Père Raguenu.

— Honte, mes enfants, honte !... Qu'alliez-vous faire ? Emportés par votre rancune, qui se réveille sans cesse comme un feu mal éteint, qu'alliez-vous faire ? Êtes-vous donc venus en ces lieux pour détruire les Iroquois, non pour les instruire dans la foi du Christ ? Votre épée, quoique soldats, n'est-elle pas d'abord une croix, le symbole de la Croix qui rachète, qui expie, qui sauve ? Allons, mes pauvres enfants, venez, venez, quittons ces lieux au plus tôt. La Providence nous en a ménagé les moyens avec trop d'indulgence. Voyez !... Mais voyez donc ! La neige !... La neige qui nous arrive !... La neige qui va recouvrir toutes les traces de notre fuite. *Deo Gratias ! Deo Gratias !...*

Et le long voyage de retour, crevant de misère, chevauchant la mort, commença pour tous ces héros d'une malheureuse équipée.

X — LA MORT DE LISE

Le 3 avril, à l'aube, les colons d'Onontagué débarquaient à Ville-Marie. Le canon du Fort éclata soudain. La sentinelle et quelques soldats accourus venaient de reconnaître des compatriotes, en ces hommes qui mettaient en lieu sûr canots et bagages. Bientôt, ce fut une belle rumeur sur la rive. L'on s'y empressait. M. de Maisonneuve, en compagnie du major Closse, fit son apparition le premier. Le major Dupuis s'approcha du gouverneur de Ville-Marie, la main tendue, le regard plein d'émotion. M. Souart vint ensuite, cherchant des yeux le Père Raguenau et les autres Jésuites qui faisaient partie de l'expédition. Une dizaine de soldats arrivèrent au pas de course afin d'achever le débarquement et procurer un repos immédiat à ces voyageurs exténués. « Au Fort, l'on préparait logement, vivres et couvert », apprirent les soldats.

— Où est le lieutenant Le Jeal ? demanda une voix grave en s'approchant de quelques hommes occupés des bagages qui devaient être transportés tout de suite au Fort.

— À deux pas de toi, André, répondit Charlot, qui remettait deux belles peaux de fourrure à un Huron, puis lui indiquait du doigt la route à suivre.

— Hâte-toi, Charlot, fit avec un peu d'impatience André de Senancourt.

— Eh bien ! répliqua Charlot en venant à André, tu te trompes si tu crois que je ne suis pas anxieux ! Je ne vis plus depuis trois jours, depuis que le terme de cette expédition affreuse se fait plus proche... Allons, en route et donne-moi des nouvelles... Lise ?... Perrine ?... Mon fils !... Mon vieil André, quel voyage j'ai fait ! Mais, fit soudain Charlot, en s'arrêtant et en regardant avec surprise son beau-frère, que signifie ton silence ?... Tu me gardes rancune de cette expédition où je n'ai pas été sans rendre service, crois-moi...

— Mon pauvre Charlot, si ce n'était que cela.

— Trêve de réticences !... Parle, André. Ton expression n'a aucune maussaderie, en effet, de la tristesse plutôt.

— Tu me sembles las. J'hésite, Charlot.

— C'est donc grave ?

— Hélas !

— Il s'agit de Lise ?

— Oui.

— Mon Dieu ! elle n'est pas...

— Non, pas encore. Son grand désir de le revoir une dernière fois la tient vivante comme par miracle. Pardonne-moi, Charlot, de te dire si tôt notre malheur... Mais le temps presse.

— Hâtons-nous plus que cela, alors. Car ne t'imagines pas que j'accepte le verdict du médecin. Depuis un mois, je me dispute, je me bats avec la mort, je vais continuer sous mon toit. J'en aurai raison... Ah ! ah ! ah ! l'implacable rôdeuse me relance

encore avec fureur... Mais à nous deux, à nous deux, voleuse de bonheur ! Je...

— Charlot, dit lentement André de Senancourt en mettant la main sur l'épaule de son beau-frère, il faut te calmer avant d'entrer. Viens un instant au Fort, dans ma chambre. J'ai autre chose à t'apprendre. Et tu dois voir M. de Maisonneuve, le rapporter, n'est-ce pas ?

— Non, André, vois pour moi le gouverneur. J'aperçois ma maison. Lise m'y désire... Tu sais bien que je ne puis plus attendre. Je m'y rendrais au pas de course, plutôt. Qu'importe ce que tu as à m'apprendre ! Rien ne compte que Lise... Lise, ô Lise ! cria Charlot, en portant la main à sa gorge pour y étouffer un sanglot.

— Courage, Charlot !... Pour elle !

— Dis-moi, en quelques mots, ce qui a amené cette maladie... Vite ! Nous approchons...

— Inutile, mon pauvre ami. Regarde, Perrine, ta sœur, entr'ouvre la porte... Elle nous aperçoit ; elle pose un doigt sur sa bouche... Entre seul, bien doucement... Je reviendrai dans une heure. Perrine t'apprendra tout, beaucoup mieux que je n'aurais su le faire.

Charlot étreignit sa sœur, entra, puis, d'une voix presque sans timbre : « Dis-moi tout, sans réticences, Perrine. André assure que Lise est au plus mal... Il s'effraie, n'est-ce pas ? Elle est souffrante, très souffrante, voilà tout. Il aime tellement sa sœur... Il va au-devant du malheur... Mais moi, moi, qui ne pressentais rien, hier, qui criais de joie ce matin, en approchant de vous, je me serais ainsi trompé... Non, non, c'est impossible !

— Charlot, viens dans ma chambre. Non, plutôt restons ici, près de la cheminée... Tandis que tu te remettras du choc éprouvé, tu te composeras, il le faut, une attitude plus calme... Je parlerai... En ce moment, Lise repose. Une potion prise de bonne heure ce matin exerce son action. Elle est si brève, cette action, parfois, que je devrai me hâter... Bien, asseois-toi. Notre bonne Normande va maintenant t'apporter quelque nourriture...

— Je ne puis rien prendre. Je ne veux... que savoir ou voir Lise.

— Si, mon frère. Pour l'amour de Lise, il faut prendre des forces. Notre malade aura besoin de te voir, je te le répète, aussi bien, en apparence, que le jour où tu l'as quittée... Tiens ! voici les provisions... Hâte-toi ! Je t'en prie !

— Parle, ma sœur... Vois ! Je t'obéis.

— D'abord, Charlot, sache que ce n'est pas l'ennui causé par ton absence qui a provoqué cette maladie, mais bien un événement...

— Mademoiselle, dit soudain la Normande qui sortait de la chambre de la malade, Madame est réveillée et vous demande.

— Un instant, alors, Charlot. Je vais aller voir ce qu'elle désire... N'apparais sous aucun prétexte. Elle est si faible... J'ai ta parole ? Dis, dis, Charlot ?

— Sais-tu, Perrine, combien tu es cruelle en ce moment ?

— Je ne pense qu'à ménager notre malade. »

Perrine entra dans la chambre en étouffant le bruit de ses pas.

Demeuré seul, Charlot cacha sa figure entre ses mains. Il se sentait sans force de réaction, mal préparé à ce coup inattendu,

qui le frappait en plein cœur. Sans doute, il savait quelle santé fragile était celle de sa femme. Mais Lise était si énergique, elle dominait sans cesse ses misères et ses douleurs physiques. Et puis, comme elle en faisait souvent l'aveu à Charlot, elle ne voulait certes pas mourir et elle ne mourrait pas, parce que mourir, c'était le quitter, ne plus le voir, lui sourire, l'aimer de tout son cœur... Et il y avait maintenant leur fils...

Charlot fut debout. « Où était-il son Pierre ? Il n'entendait pas son babil... ou ses pleurs. » Soudain, babil et pleurs frappèrent à la fois son oreille. Charlot tressaillit. Il reconnaissait la voix du petit Pierre, mais ces autres vagissements ?... D'un bond, il fut dans la chambre de Perrine. Et là, il vit sur le lit de sa sœur un petit enfant au maillot. Dans un fauteuil, plus loin, la Normande faisait sauter sur ses genoux petit Pierre, qui, à la vue de son père, se mit à pousser des cris joyeux et lui tendit les bras.

Charlot le saisit, le pressa contre lui avec tendresse, puis fit signe à la Normande de le laisser seul.

Perrine frappa à la porte de la chambre, une demi-heure plus tard. Elle ne reçut pas de réponse. Elle attendit quelques secondes, frappa de nouveau, puis pénétra. Qu'aperçut-elle ? Charlot agenouillé près du lit et sanglotant avec une violence qui le secouait tout entier. Bébé Pierre dormait près du nouveau-né, qui ne s'était pas réveillé malgré toutes les allées et venues.

Avec un cri de pitié, Perrine courut à son frère. Elle l'obligea à se relever, à s'installer sur le fauteuil ; puis, elle se glissa à ses pieds. Sa voix tendre s'éleva.

— Mon frère, mon frère, comme ta peine retombe sur mon cœur !... C'est l'heure pourtant d'oublier nos propres chagrins. Tu le sais bien, nous devons aider à celle qui va nous quitter...

Elle est bien courageuse. Mais ta vue sera une suprême épreuve pour elle... Charlot, tout à l'heure, elle a tout de suite deviné, en voyant ma figure plus animée qu'à l'ordinaire, que quelque chose était survenu... Elle ne sait pas cependant que tu es déjà ici. Elle t'attend... un sourire si triste sur les lèvres... « Je reverrai encore une fois Charlot, merci, mon Dieu ! » a-t-elle murmuré. Je dois l'avertir dès que tu approcheras. En ce moment, je suis censée guetter à la fenêtre ce qui se passe au dehors... Cela ne va pas un peu mieux, Charlot ?... Je te reste, moi, frère. Je t'aime tant aussi...

— Je me sens brisé... Perrine, pourquoi suis-je si malheureux ?... Deux fois, l'amour m'a pris tout entier. Deux fois, on me ravit, avec quelle cruauté, ce qui m'est plus cher que la vie...

— Mon pauvre Charlot... Vois, tout de même, quels trésors te restent !

Et Perrine, se levant, vint caresser les joues des deux bébés. Le nouveau-né se mit à geindre. Perrine le prit entre ses bras et revint s'asseoir aux pieds de son frère. Elle lui fit voir la petite tête aux cheveux dorés.

— C'est une belle enfant, Charlot, ta dernière née, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Charlot, qui la regardait, tandis que deux larmes glissaient sur ses joues.

— Elle s'appelle Perrine, comme sa vieille tante et marraine, fit la jeune fille en pressant la petite figure contre sa joue.

— Quand est-elle née ? demanda Charlot.

— Il y a huit jours. Sa maman fut bien heureuse à son arrivée.

Rien ne faisait prévoir de complications à ce moment-là. Lise n'a pris froid qu'avant-hier, Charlot. Mais une fluxion de poitrine dans l'état de faiblesse où elle se trouve, ne peut que faire son œuvre de mort, hélas ! Tu ne le comprends que trop, mon frère ?

— Je ne veux rien comprendre... Je sens une révolte soudre en moi... Cette petite, Perrine, sa vue me fait mal... Éloigne-toi avec elle. J'ai peur de lui en vouloir toujours... Elle est cause de tout.

— Charlot, ne parle par ainsi ! Tu déraisonnes.

— Perrine, je veux voir Lise.

— Bien. Je vais appeler la Normande. Elle prendra soin des bébés. Quant à toi, baigne tes yeux gonflés. « Épargnez à votre malade toutes les émotions que vous pourrez, a dit le médecin, sinon sa vie s'en abrégera chaque fois d'autant... » On frappe, Charlot, à la porte de la maison. Ce doit être André de Senancourt. Tant mieux. Je vais te l'envoyer, tandis que je préparerai Lise à te revoir tout de suite.

— Non, Perrine. Va seulement chez Lise. Je m'occuperai du reste. Je modère mal mon impatience d'être auprès de ma femme... de la tenir dans mes bras, de l'arracher à la mort.

Charlot, le front pâle, les yeux douloureux, suivit des yeux sa sœur qui entra chez la malade ; puis, il appela la Normande et courut ouvrir à André de Senancourt. Le médecin l'accompagnait.

— Comment va Lise ? demanda André aussitôt que Charlot eut accueilli le médecin.

— Je ne l'ai pas encore vue. Perrine ne l'a pas permis. Elle est d'une cruauté... murmura assez bas Charlot, les yeux à terre,

triste, infiniment triste.

— Elle a eu raison, la sage enfant, prononça le médecin. Il rangeait sur une table quelques instruments et une bouteille d'un précieux médicament, à en juger par les précautions prises pour mettre le flacon en sûreté et en équilibre.

À ce moment, Perrine sortit de la chambre. Elle vit le médecin.

— Docteur, dit-elle, Lise sait que Charlot est dans la maison. Elle ne veut pas attendre plus longtemps pour le...

Avec un cri, Charlot se précipita vers la chambre. Le médecin haussa les épaules.

— Laissez-le agir comme il l'entend, dit-il.

Quelle entrevue ! Charlot avait d'abord serré en silence entre ses bras le corps faible de sa femme. Puis, à genoux près du lit. Il la regardait avidement. Qu'elle était pâle, livide même ! Ses mains si jolies, si fines, si parlantes, étaient moites, glacées ; elles demeuraient inertes entre celles si frémissantes de son mari.

La malade parla enfin, mais de quelle voix méconnaissable.

— Mon ami, Dieu est bon..., je vous revois... Je mourrai... vous ayant à mes côtés, vous regardant jusqu'à la fin... jusque... sur le seuil... de l'éternité !

— Lise, ne dis pas ces choses qui me torturent. Toi, mourir ! Je saurai bien t'empêcher de me quitter.

— Non, Charlot. Il ne doit se dire que... la vérité entre nous... Je m'en vais... en plein bonheur...

Une larme glissa des yeux éteints. Elle tomba sur la main de Charlot. Avec un gémissement celui-ci s'abattit sur le lit et un sanglot le secoua. Mais il se redressa bien vite, se reprochant ce

mouvement de faiblesse.

— Lise, dit-il, le médecin est ici. Il va tenter l'impossible pour te sauver. Je vais le lui ordonner. Tu es résignée. Tu acceptes le calice. Mais moi, moi, mon sacrifice n'est pas fait. Je veux que tu vives... Nous sommes trois maintenant à avoir besoin de ta tendresse.

La malade sourit. Elle posa sa main tremblante sur la tête de son mari.

— Tu as vu... notre belle petite... Elle ressemble à ta sœur.

— Je trouve qu'elle a tes yeux, ton front.

— Elle te rappellera mon souvenir... Aime-la bien, Charlot...

— Lise, tais-toi. Par pitié !

— Dieu nous impose la douleur d'une séparation... Il faut, *il faut* courber la tête, adorer sa volonté.

— Que ferais-je sans toi ?... Ah ! quel remords de t'avoir quittée... Ma présence aurait pu conjurer ce malheur...

— Non, Charlot. Sois en paix. Tu as rendu service héroïquement... Je le sais... Je le vois... Comme tu es maigre... tes yeux brûlent comme... si tu avais... la fièvre.

— Ne t'occupe pas de moi, Lise. C'est toi, toi qu'il importe de sauver.

— Charlot, quand je serai partie... écoute ce que te recommandera Perrine... Elle t'aime presque autant que moi. Elle est avisée et... juge bien... de toutes choses.

— Lise, tu ne vois donc pas ma détresse. Pourquoi continuer de me parler ainsi ?

— Puis, Charlot, reprit avec un peu plus de difficulté la

malade, ignorant toutes les interruptions, aime les petits doublement... pour toi et la petite maman... partie si tôt...

— Lise, ma Lise, gémit Charlot, en se levant et en la prenant tendrement dans ses bras.

— Comme je t'aime, Charlot !... Comme je te suivrai de là haut...

La jeune femme ferma les yeux un moment. Elle les ouvrit soudain tout grands. De l'inquiétude s'y montrait.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? demanda Charlot.

— Je songe à André... Tu connais son secret. Mon pauvre frère ! Que deviendra-t-il ?

— Tes petits, toi et moi, ne sommes-nous pas toute sa famille ?

— Oui, mais moi partie... Qui sait ?... Oh ! Charlot... je t'en prie, veille... sur André. Ne le laisse pas retourner en France. Il serait si seul !... Ah !... si Perrine pouvait en venir... à l'aimer... un peu seulement !

— Lise, il s'accomplit des miracles, parfois, dans un noble cœur comme celui de ma sœur. Elle reconnaîtra un jour la valeur d'un homme tel qu'André. Et lui, son amour l'inspirera à l'heure propice. J'ai confiance, moi, lorsque je pense à eux.

— Tu me fais... du bien... Charlot ! N'oublie pas mon dernier vœu... le bonheur d'André par Perrine... Oh ! je sens que je dormirais bien volontiers... si cette oppression cessait...

— J'appelle le médecin, Lise.

— Ne me quitte pas, Charlot... Je t'en prie.

— J'entr'ouvrirai la porte seulement, je ferai un signe...

— C'est bien. Tourne-moi du côté de la porte. Je ne veux pas

te perdre de vue.

Le médecin fit un long et minutieux examen, aidé de Perrine et parfois de Charlot, dit un mot d'encouragement à la malade, puis ressortit, suivi de Perrine. André de Senancourt s'approcha.

— Eh bien ! docteur ? demanda-t-il.

— La fin s'en vient... approche de plus en plus. Mes pauvres amis, courage !

— Vous reviendrez ce soir ? dit Perrine. Il me semble que la vue de mon frère peut encore faire des prodiges, opérer une résurrection.

— Hélas ! Je le voudrais.

— Docteur, je vous accompagne jusque chez vous. L'air me manque, ici, fit André de Senancourt en cachant, par un suprême effort, toute la détresse qu'il ressentait.

— M. de Senancourt, pria Perrine, ne nous laissez pas seuls, Charlot et moi, ce soir. Promettez-moi de revenir.

— Pourquoi me prier sur ce ton de revenir ? répliqua avec un peu d'amertume le jeune homme. Vous n'avez qu'à m'exprimer un désir, Mademoiselle, et je m'y rends aussitôt. Je serai ici de bonne heure, ce soir. D'ici là, si quelque changement se produit, faites-moi avertir.

— Merci, fit Perrine, en lui tendant la main. Le jeune homme feignit de ne pas voir ce geste. Il salua, ouvrit la porte au vieux médecin, puis tous deux quittèrent la maison.

Perrine, un peu confuse, triste jusqu'au fond du cœur, retourna dans sa chambre. Bébé Pierre dormait encore. Le nouveau-né geignait beaucoup, au contraire. Perrine l'enleva des bras de la

Normande et se prit à le promener. L'enfant se calma peu à peu. La Normande sortait sur le bout des pieds lorsque Charlot entra tout à coup.

— Perrine, dit-il, Lise dort. Elle m'a dit qu'un si grand calme régnait dans son cœur depuis qu'elle m'avait parlé, et surtout parce qu'elle savait que j'étais revenu près d'elle, qu'elle se sentait mieux, vraiment, qu'elle allait essayer de dormir. Et... en effet, elle a fermé les yeux, a joint les mains et le sommeil l'a prise... Crois-tu que ce repos peut lui être salutaire ? Qu'a dit le médecin tout à l'heure ?

— Mon pauvre Charlot... que pouvons-nous le dire. Lise est entre les mains de la Providence.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Si jeune, si douce, si aimée... Oh !... entends-tu, Perrine, le Père Jérôme Lalemant qui entre... Il ne vient pas pour...

— Elle a été administrée, il y a deux jours, Charlot. Comme elle a fait généreusement le sacrifice de sa vie !... même celui de te revoir... Mais Dieu lui a épargné cette suprême douleur.

— Je retourne auprès de Lise. Je prends cette petite porte à gauche. Sois bonne, Perrine. Va recevoir à ma place le Père Lalemant. Vous entrerez tous les deux, dans quelques instants, auprès de notre malade.

— Certes ! Car la vue du Père Jérôme, qui est heureusement à Montréal depuis une dizaine de jours, fait beaucoup de bien à Lise. Elle admire cette sereine et claire intelligence ; elle trouve un appui en l'âme compatissante du Jésuite qui la visite deux fois par jour depuis qu'elle est tombée malade.

Perrine causait depuis à peine cinq minutes avec le Père

Lalemant lorsqu'un cri poussé par Charlot les fit se diriger aussitôt vers la chambre de la malade. Perrine y entra la première. Elle courut à Charlot. Fou de douleur, celui-ci étreignait la forme inanimée de Lise. Du sommeil qui l'avait prise si doucement tout à l'heure, elle était passée à cet autre grand sommeil dont on ne se réveille plus. La mort était venue saisir la jeune femme alors qu'elle souriait encore, avec quelle tendresse d'éternité toute proche, à Charlot, son mari bien-aimé, revenu pour l'adieu suprême, que son cœur avait désespéré de ne pouvoir faire. Le Père Jérôme examina la jeune morte ; puis, il s'agenouilla près d'elle quelques instants. Perrine l'imita, la main dans la main de son frère, de Charlot dont la forme prostrée ne bougeait plus près du lit.

Puis, le Père, se relevant, s'approcha de Charlot, mit doucement la main sur sa tête et dit à mi-voix : « Mon enfant, un chrétien ne s'abandonne pas ainsi à la douleur. Courage ! La jeune femme que vous aimiez est maintenant près de Dieu... Soyez aussi généreux qu'elle... Faites le même sacrifice qu'elle s'est imposé... Vous avez des devoirs sacrés à remplir... à remplir seul maintenant... Allez pleurer près de votre sœur, dont l'affection vous reste. Je puis demeurer une heure à prier ici. Allez, allez, tous deux... Faites les choses nécessaires, hélas ! quand la mort frappe... »

Mais Charlot ne voulut pas y consentir. Malgré sa fatigue, au retour d'un long voyage exténuant ; malgré la douleur qui étreignait avec violence tout son être, il refusa de s'éloigner durant toutes les premières heures de la séparation. Celle qui l'avait aimé plus qu'elle-même, plus que tout, vraiment, sur la terre, fut veillée jalousement, cette nuit-là, par le jeune mari à

l'esprit et au cœur brisés.

Et ce fut la vaillante Perrine qui s'empressa à son ordinaire de tout ordonner et accomplir pour la consolation de chacun : depuis les derniers devoirs à rendre à la jeune morte, jusqu'aux soins à donner aux petits enfants sans mère, jusqu'à la tendresse à manifester à son frère et la sympathie à témoigner à André de Senancourt.

Et si Perrine pleura ce nouveau grand malheur qui atteignait son existence, ce fut à l'insu de tous, dans le secret de sa chambre, agenouillée auprès du crucifix de vieil ivoire qu'elle aimait. N'avait-il pas vu mourir, ce Charlot douloureux, une autre maman, aussi douce, aussi jeune, aussi angoissée que sa belle sœur ? Et cette jeune mère, se disait dans un sanglot Perrine, n'était-ce pas la sienne et celle de Charlot ? « Mon Dieu, mon Dieu, implorait Perrine, ayez pitié de ceux qui restent, des petits vivant sans cet ineffable bonheur de posséder, de chérir durent de longues années, une maman, celle dont l'amour si parfait se rapproche souvent de l'amour de Dieu même. »

Marie-Claire DAVELUY

(*Fin de la première partie.*)

N. B. — La deuxième partie aura pour titre : *Le cœur de Perrine.*

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- George2etexte
- Critou
- Ernest-Mtl
- Newnewlaw
- Guillaumelandry
- Viticulum
- Hsarrazin
- Vigno
- Hektor
- Guépardeau98

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)